Mercure galant (1678)

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Mercure galant (1678). 1680/10.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

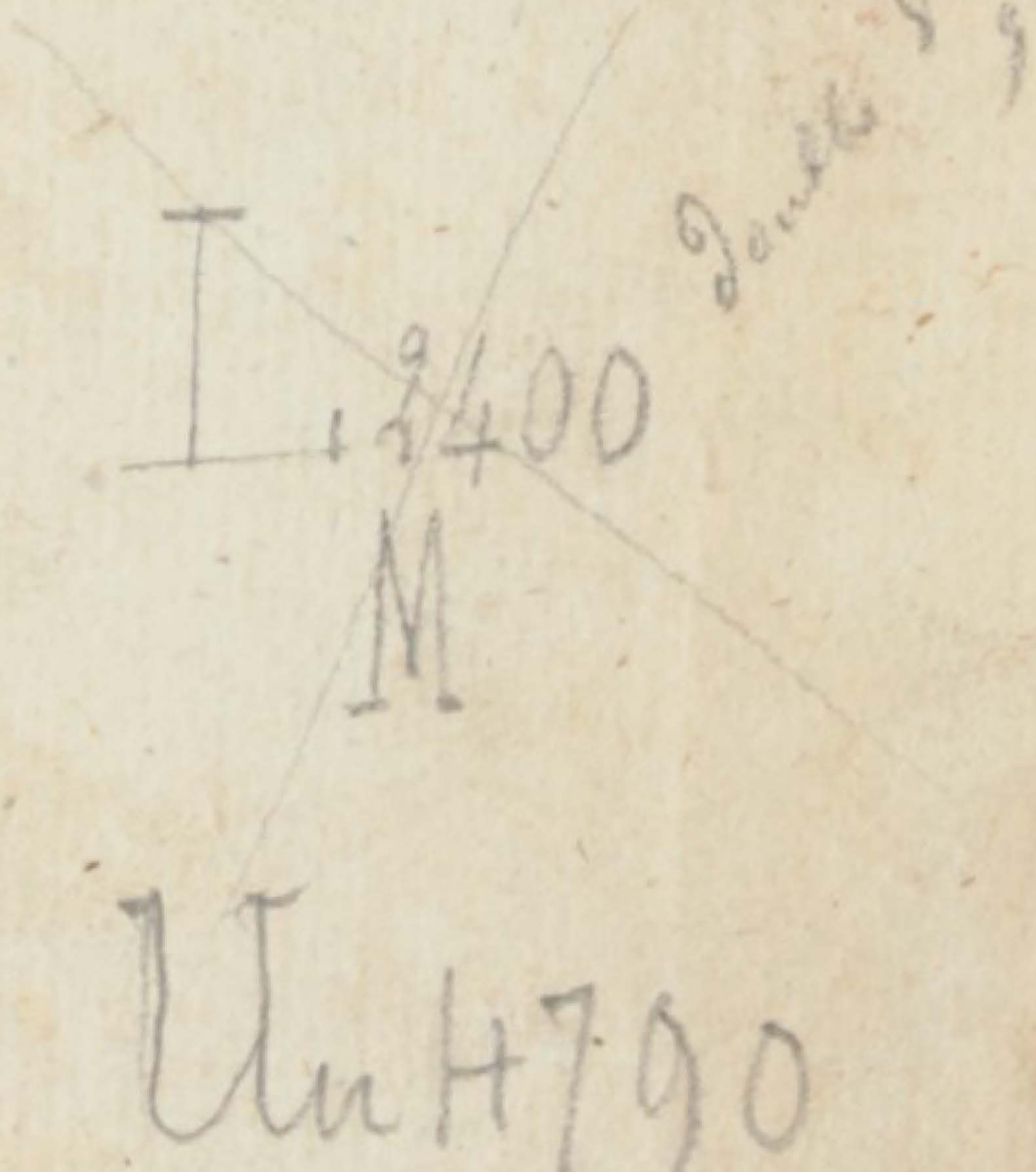
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
utilisationcommerciale@bnf.fr.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

Uu

(mg. planch. pag. 168, 263.)

(54)



MERCURE GALANT

DEDIÉ A MONSEIGNEUR

LE DAUPHIN.

OCTOBRE 1680.

A PARIS,

AU PALAIS.

ON donnera toûjours un Volume nouveau du Mercure Galant le premier jour de chaque Mois, & il se vendra, auſſi-bien que l'Extraordinaire, Trente ſols relié en Veau, & Vingt-cinq ſols en Parchemin.

A PARIS,

Chez G. DE LUYNE, au Palais, dans la Salle des Merciers, à la Juſtice.

Chez C. BLAGEART, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plâtre,
Et en ſa Boutique Court-Neuve du Palais
AU DAUPHIN.

Et T. GIRARD, au Palais, dans la Grand'Salle, à l'Envie.

M. D. LXXX.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

CATALOGVE DES PIECES

qui composent l'Onziéme Extraordinaire du Mercure Galant, donné au Public le quinziéme Octobre 1680.

IL CONTIENT

DEux Traitez sur l'Origine de la Dance.

Une Piece en Vers sur la Question, *Si un Amant qui a le plaisir de voir souvent sa Maistresse, dont il se connoist bay, est moins à plaindre que celuy qui estant éloigné sans esperance de la voir jamais, a la certitude d'en estre aimé tendrement.*

Une Piece en Vers sur la Question, *S'il est possible d'aimer tendrement, sans qu'on soit aimé.*

Une Piece en Vers sur la Question, *Si l'absence est incapable d'augmenter l'amour.*

Une Piece en Prose sur la Questi
Lequel des cinq Sens contribuë le
à la satisfaction de l'Homme.

Une Lettre en Prose, & en V
du Berger Fleuriſte.

La Concluſion de l'Hiſtoire am
reuſes des Fleurs.

Cinq Pieces en Prose ſur la Qu
tion, *Quel eſt le plus grand chagr*
qu'une Maîtreſſe puiſſe donner à
Amant; une en Proſe, & en V
& un Dialogue en Vers ſur le meſ
ſuje.

Cinq Pieces en Proſe, & une e
Proſe & en Vers ſur la Queſtion, *L*
le ſouvenir du plaiſir dont on ne joüi
plus, cauſe du plaiſir, ou de la peine.

Cinq Pieces en Proſe, & une e
Proſe & en Vers ſur la Queſtion, *Le*
quel touche plus aiſément une Belle, ou
celuy qui ſe déclarant d'abord, employe
les termes les plus paſſionnez à luy dé
clarer ſon amour; ou celuy qui en luy
rendant beaucoup d'aſſiduitez, laiſſe
agir ſes ſoins ſans ſe déclarer.

Cinq Pieces en Proſe, une en Proſe

& en Vers, & une en Vers sur la Question, *Si un Amant maltraité de la Personne qu'il aime, peut sans s'offencer, souhaiter la mort.*

Un Traité de la Nature des Esprits Folets.

L'agreable Débauché, en Vers.

Deux Traitez sur la Question, *S'il est nuisible de boire a la Glace, & si l'on en peut recevoir quelque incommodité dans le temps, ou plus tard, ou point du tout.*

Une Piece galante en Vers intitulée, *Le Casuite en matiere d'Eau.*

Le Voyage de Munic, en Vers.

Deux Veuës gravées, de deux Places publiques de Madrid.

Un Traité de l'Origine de l'Harmonie.

Plusieurs Explications en Vers de l'Histoire Enigmatique du dernier Extraordinaire.

Plusieurs Sonnets & Madrigaux.

Plusieurs Madrigaux sur les six Enigmes des trois derniers Mois.

Les Noms de ceux qui ont trouvé

le vray ſens des deux Enigmes du dib
nier Mois,

Explication de la derniere Letre
en Chifre.

Pluſieurs Queſtions propoſées à d
cider.

TABLE DES MATIERES
contenuës dans ce Volume.

Avantpropos, 1
Ouvrages commencez par l'ordre du Roy, 9
Le Perroquet, Fable, 20
Régal donné à Chastillon sur Seine, 29
Lettre de Mademoiselle de Scudery, 38
La Temerité punie. 53
Mort de M. le Marquis de Hautefort, 59
Mort de M. de Prélabbé, 61
L'Apparition, Histoire, 61
Le Diable de Marseille, Conte, 95
Avantage remporté sur Mer par M. le Chevalier de Lhery, 101
Theses sur les Fables, 118
Lettre en Prose & en Vers à Madame.... 124
Mort de M. le Duc de Ventadour Chanoine de Nostre-Dame, 139
Mort de M. Riquet, 143
Evesché de Tulle donné à M. l'Abbé

TABLE.

Ancelin, 141
Procés galant, 141
Declaration d'Amour en Vers, 151
Silence expliqué, 151
Mariage de M. Tullon avec Mademoiſelle de Beaumanoir de Lavardin, 151
Sonnet en Echo, 161
Quatrain & Fragment d'une Lettre de M. l'Abbé de Sainte Croix-Charpy, ſur la difficulté des Panégyriques, 171
Galanterie, 179
Magnificences faites à la Reception d'un Medecin de Montpellier, 190
L'Amante Commode, 208
Abbaye de Sainte Croix de Poitiers donnée à une des Filles de M. le Duc de Navailles, 213
Abbaye de S. Nicolas de Mizeray donnée à M. l'Abbé de Moſny, Grand Doyen de Noſtre-Dame, 213
Harangue faite par M. Colbert par M. Hebert, de l'Académie de Soiſſons, 216
Le Faux Enlevement, Hiſtoire, 224

TABLE.

Mariage de M. de Novion, & de Mademoiſelle Berthelot, 255
Mariage de M. de Chaſteauneuf Conſeiller au Parlement, 261
Remede Anglois. Pluſieurs guériſons cauſées par ce Remede. Nouvelles de S. Germain. Le tout dans l'Article qui commence page 264.
Entrée de M. Gombaut Envoyé Extraordinaire du Roy à la Cour de M. le Landgrave de Heſſe-Caſſel, 281
Mort de Madame la Ducheſſe d'Elbeuf, 307
Mort de Madame la Comteſſe de Parabere, 312
Mort de M. le Comte de Mepieu, 317
Mort de Madame le Roux, 318
Lettre galante en Proſe & en Vers, 321
La Philoſophie des Gens de Cour, 328
La Nobleſſe dans les Tribunaux, 331
Tragédie nouvelle, 335
Guériſon de Madame la Princeſſe de Conty, 336
Lieutenance Generale des Provinces du

TABLE.

Maine, du Perche, & de La
donnée à M. le Comte de Teſſé,
Agrément donné de la Charge de
pitaine aux Gardes de M. de
quemare, à M. de Vouſſy Frere
M. Deſmaretz,
Noms de ceux qui ont expliqué la P
miere Enigme du dernier Mois,
Noms de ceux qui ont expliqué la
conde,
Noms de ceux qui ont trouvé le vra
ſens des deux,
Enigme,
Autre Enigme,
Noms de ceux qui ont trouvé le Mo
de l'Enigme en figure,

Fin de la Table.

Avis pour placer les Figures.

LA Médaille qui repréſente M. le Chancelier, doit regarder la page 165.

L'Air qui commence par *Conſolez-vous, chers Enfans de Bacchus*, doit regarder la page 189.

La Veuë de l'Etang du Buen Retiro, doit regarder la page 263.

L'Air qui commence par *Ne fripez point mon Bavolet*, doit regarder la page 334.

L'Enigme en figure, doit regarder la page 354.

MERCURE GALANT

OCTOBRE 1680.

VOÜEZ, Madame, que la Seconde Partie de ma Lettre du dernier Mois, n'eſtant compoſée que du ſeul Voyage que Sa Majeſté a fait en Flandre, vous

vous eſtiez attenduë à
voir remplie de Feſtes, &
Divertiſſemens, proportio
nez au zele des Peuples o
ont eu l'honneur de la
cevoir. En effet, s'il n'
preſque point de Partic
liers, à qui de pareilles p
menades ne faſſent de j
en jour goûter de nouvea
plaiſirs, combien s'en d
on imaginer pour un Souv
rain à qui rien ne manqu
& qui marchant accõpag
d'une nombreuſe Cour,
trouve en tous lieux que d
Sujets empreſſez à luy m

quer par toute ſorte d'aprêts l'exceſſive joye que leur cauſe ſa préſence ? Cependant quelques Villes que le Roy ait viſitées, il a refuſé par tout la pompe des Receptions qu'on luy préparoit ; & s'il a ſouffert dans quelques-unes le divertiſſement des Feux d'artifice, il l'a bien moins fait pour ſa ſatisfaction particuliere, que dans la veuë de gratifier ſes nouveaux Sujets. Tout ſon temps s'eſt employé en fatigues. Je ne les répete point. Vous en avez veu le détail

dans celuy de ſon Voyag
On ne ſçauroit pourtan
dire que ce Prince n'y
point eu de plaiſir, puc
qu'il s'en faiſoit de tout
ſes peines. Quelle joye n'
voit-il point de voir des Pl
ces en ſi bon état, des For
fications ſorties de terre pr
que auſſitoſt apres ſes ordr
donnez, & enfin des Tro
pes ſi leſtes, que la deſcrip
tion de quelques Reveu
vous a deû paroiſtre un en
chantement? Vous en au
riez eu bien plus de ſurpriſ
ſi depuis quatre ans que

vous écris, les diférentes peintures que je vous ay faites des plus remarquables de ſes Actions, ne vous avoient fait connoiſtre que ſon Regne eſt le Regne des miracles. Si vous les voulez voir toutes ramaſſées enſemble, vous n'avez qu'à lire le Panegyrique qu'a fait Mr l'Eveſque d'Amiens, ſous le titre de *LOUIS LE GRAND*. Vous ſçavez, ainſi que toute la France, avec quelle politeſſe ce Prélat écrit. L'éloquence luy a toûjours eſté naturelle; &

comme dans un Ouvrage de cette nature, la matiere fournit tout ce qu'on peut deſirer, vous devez eſtre perſuadée qu'il n'y manque rien de ce qui eſtoit capable de le faire réüſſir. Il commence par les avantages de l'auguſte Sang dont Sa Majeſté eſt deſcenduë. Il entre de là dans beaucoup de particularitez de ſa naiſſance, de ſon enfance, & de ſon éducation. Dans l'endroit qui regarde la Religion & l'Egliſe, il fait voir que ce Monarque eſt veritable-

ment Roy Tres-Chrêtien, & que dans ſa Majorité ſa prudence a devancé ſes années. Enſuite, il fait remarquer ſon humilité dans ſon Sacre, décrit ſon application aux Affaires, parle de la reformation des Finances, de celle de la Juſtice, & de l'établiſſement du Commerce; & tombant ſur ce qu'il a fait pendant la Guerre, il nous peint le tout d'une maniere ſi vive, que cette peinture vaut elle-ſeule la plus belle Hiſtoire. Il fait connoiſtre avec combien de juſtice il

s'eſt acquis l'autorité qu'on luy a veu prendre de regler la Paix ; & apres avoir montré que rien ne l'engageoit à la ſouhaiter, que ſon ſeul amour pour le bien public, il finit par le portrait d'une modération qui n'a point d'exemple. Quel plaiſir pour vous, Madame, ſi ce que je vous dis du Roy dans toutes mes Lettres, eſtoit ſoûtenu des nobles expreſſions qui relevent le Panégyrique dont je vous parle ! Vous eſtes trop juſte pour les attendre de moy, qui n'ay ja-

mais que le temps de vous
écrire les choſes, ſans avoir
celuy de les polir. Ce qui
me conſole, c'eſt que celles
dont ce Grand Prince me
donne lieu de parler, ſont ſi
éclatantes par elles-meſmes,
qu'il eſt impoſſible qu'elles
ne vous plaiſent toûjours,
quoy que dénüées de tout
ornement.

Vous avez veu dans la
Relation du Voyage, les
ordres qu'a donnez Sa Ma-
jeſté, pour faire mettre le
Port de Dunkerque en bon
état. Quoy que les Travaux

qu'Elle y fait faire coûtent des ſommes immenſes, le deſir qu'Elle a d'augmenter la Navigation & le Commerce de ſon Royaume, l'a fait réſoudre à en faire perfectionner, & commencer meſme pluſieurs autres. C'eſt pour cela qu'on travaille à Breſt, à Toulon, & dans les Places les plus importantes. On fait un Port à Vendry dans le Rouſſillon pres de Colioure, & un autre à Antibe. Ils doivent tous deüx ſervir de retraite aux Galeres & aux Vaiſſeaux, en cas de

besoin. Celuy d'Ambleteuse vous est connu. Je vous ay pris que le Roy l'avoit visité à son départ de Bologne; je vous marquay que la situation luy en avoit paru si avantageuse, tant par son voisinage du Pas de Calais, & de l'Angleterre, & de la fameuse Rade de S. Jean, que par la bonté de l'air & des eaux, & par la fertilité du Terroir, qu'il fit des Projets pour divers Ouvrages, qui le doivent rendre aussi commode que seûr. Depuis son retour, les premieres dé-

penſes ont eſté reglées. Om
les doit faire pour ſonder le
fond qui eſt dans la Mer ſous
les ſables (l'exécution du
deſſein ſeroit impoſſible ſi ce
fond eſtoit de roche) & pour
aſſembler une partie des
Matéreaux neceſſaires, qui
ſe trouveront preſque tous
aux environs d'Ambleteuſe.
Tous ces Travaux s'exécu-
tent ſur les deſſeins & ſous
la direction de Mr. de Com-
be, à qui le Roy pendant
ſon Voyage, a témoigné en
pluſieurs rencontres la ſatis-
faction qu'il avoit de ſes ſer-

ices, & l'eſtime qu'il faiſoit
e ſon extraordinaire capa-
ité pour les Ouvrages de
Mer. On peut dire que c'eſt
ne Science heréditaire à
eux de cette Famille. Mr de
Combe ſon Pere en poſſe-
doit les plus hautes connoiſ-
ances. Il avoit meſme com-
mandé quelques Vaiſſeaux,
& eſtoit connu du fameux
Ruiter, qui pour luy donner
des marques de ſa bien-
veillance, demanda ſon Fils
aîné pour l'avoir aupres de
luy. Il en eut beaucoup de
ſoin, & l'inſtruiſit luy-meſ-

me dans la Navigation, & dans les affaires de la Marine. Ce Fils s'y rendit bientoſt parfait Il étudia en meſme temps les Matématiques & les Fortifications, qu'il apprit à fond. Si-toſt qu'il fut revenu en France, Mr de Vivonne le fit Enſeigne de Galere, & un peu apres Lieutenant de la Reale. Enſuite Mr de Beaufort le fit Capitaine de Vaiſſeau dans l'Admiral; & ſa réputation s'augmentant de jour en jour, Mr de Louvoys, qui le connut pour auſſi ſçavant

de Rochechouart.

Le Tellier.

Ingénieur qu'il estoit habile Homme de Mer, luy commit le soin des Fortifications de Dunkerque. Pendant le sejour qu'il fit dans la Place, ayant remarqué que le Port se ruinoit tous les jours, il chercha les moyens de le rétablir, & en conféra avec Mr Gravier qui y estoit Intendant de la Marine, & qui n'avoit pas moins de capacité que de zele pour le service du Roy. Mr de Combe en fit des projets & des Plans, qu'il expliqua par des memoires tres-bien circon-

ſtanciez ; & dans le premier
Voyage que Sa Majeſté fit
à Dunkerque pour en viſiter
les Fortifications, & faire
applanir des Dunes, Elle
luy fit l'honneur de l'entre-
tenir ſur ce ſujet, & trouva
ſes deſſeins tres-heureuſe-
ment conçeus ; mais lors
que ſe réſolvant à les faire
exécuter Elle luy en deſti-
noit la direction, la Guerre
de 1667. ſurvint, & fut ſuivie
de celle que l'on déclara aux
Hollandois. Mr de Combe
eut dans l'une & l'autre, des
Emplois auſſi honorables

qu'importans ; & enfin estant tombé malade apres avoir fait fortifier Salins, il mourut en peu de jours. On n'eut pas si-tost conclu la Paix, qu'on remit sur le tapis le dessein de rétablir le Port de Dunkerque. On jetta les yeux sur le Cadet de Mr de Combe, qui n'estoit qu'Enseigne de Vaisseau, & qui avoit à peu pres les connoissances, le génie, & la capacité de son Frere, principalement pour les Ouvrages de Mer. Il l'a fait connoistre en beaucoup d'occasions, &

ſur tout dans ce qui s'eſt fait pour le rétabliſſement de ce Port, dont on luy a donné la conduite. Il a encor un Frere, qui ſelon les apparences, ne manquera pas de profiter de ſes leçons, & de ſoûtenir glorieuſement la réputation de ſes deux Aînez.

Vous avez perdu beaucoup au peu de ſanté qu'a eu depuis quelque temps Mr Broſſard de Montaney, Conſeiller au Préſidial de Bourg en Breſſe. Il n'eſtoit pas en état de continuer les galans Ouvrages que je

vous ay envoyez de luy dans
plusieurs de mes Lettres, &
dont la Fable que vous allez
voir est une agreable suite.
Vous en trouverez la morale
merveilleuse, pour ceux qui
ont l'imprudence de sacri-
fier ce qui est certain, aux
aparences trompeuses d'une
fortune qui les éblouït.

20 MERCVRE

LE PERROQVET.

FABLE.

UNe Vicereyne Eſpagnole
Faiſoit tout ſon plaiſir d'inſtruire un
Perroquet.
Les Femmes d'ordinaire ont aſſez
de caquet;
Ainſi pour tels Oyſeaux c'eſt une
bonne Ecole.
Le Perroquet en profita ſi bien,
Qu'en peu de jours ce fut une mer-
veille;
Jamais au Païs Indien
Il ne fut bruit d'une choſe pareille.
La Dame l'aimoit fort, l'appelloit
ſon mignon,

Luy donnant de ſa main Dragée &
Macaron.
De menus fils d'argent paſſez dans
de l'Ebene,
Elle avoit fait ajuſter ſa Maiſon.
Enfin l'aimable Vicereyne,
Pour ſes propres Enfans faiſoit moins
de façon.
Cependant tant de ſoin, de tendreſſe,
& de peine,
Ne púrẽt l'obliger à chérir ſa priſon;
Il devint inquiet, & le petit Volage,
Ennuyé de ſe voir en cage,
De grandeur & d'éclat s'enteſta ſans
raiſon,
Et crút que s'il pouvoit, eſtant hors
d'eſclavage,
Faire aux jeunes Oyſeaux entendre
ſon langage,
Il détrôneroit l'Aigle, & ſans diffi-
culté.

Parviendroit à la Royauté.
Plein de cette penſée & ridicule &
vaine,
Il fit ſi bien qu'un jour il ſe ſauva.
De dire le chagrin qu'en eut la
Vicereyne,
Et comment la choſe arriva,
C'eſt un détail inutile à l'hiſtoire.
On en croira ce qu'on en voudra
croire,
Venons au Fait. L'Oyſeau mal
aviſé,
Engourdy, ne volant qu'à peine,
Pour le long temps qu'il s'eſtoit
repoſé,
Entra tout éſouflé dans la Foreſt
prochaine.
C'eſtoit le rendez-vous de mille Oy-
ſeaux divers.
L'empreſſé Fugitif ayant repris
haleine,

Alla d'abord ſe fourer au travers.
Il ſiffla, gazoüilla, les Oyſeaux l'é-
couterent,
Les plus habiles l'admirerent;
Mais dés qu'il y meſla ſon langage
Eſpagnol,
Les Ecoutans prirent leur vol,
Et tous ſaiſis d'effroy ſur le champ
le quitterent.
Le Perroquet ſurpris d'un ſi prompt
changement,
Trouva l'avanture cruelle.
Ces Oyſeaux ont peu de cer-
velle,
Ils n'ont pas le gouſt bon, *dit-il,*
apparemment.
D'où leur viendroit ce bizarre
caprice?
Pourquoy s'enfuir ſi bruſque-
ment?
Je parle juſte, & ne ſuis pas
novice..

La Faim interrompit ce beau rai-
ſonnement;
Au lieu qu'il trouvoit reglément
Matin & ſoir du ſucre dãs ſa Cage,
Il fallut ſe nourrir de quelque fruit
ſauvage;
Le repas fut leger. Pour ſurcroiſt de
malheur,
La nuit ſurvient avec la pluye.
En tremblotant, le Malheureux
s'eſſuye,
Il n'oſe remuer, les Hiboux luy
font peur.
Enfin le jour paroiſt, & termine
l'orage.
Le Perroquet pour ſe ſecher,
Vole au bord de la Mer, flaté de l'a-
vantage
De pouvoir en repos éplucher ſon
plumage
Sur une pointe de Rocher.

Un Oyseau vivant de carnage,
L'ayant veu par hazard lors qu'il
planoit dans l'air,
Fondit sur luy comme un éclair.
Dans ce pressant danger il s'arma
de courage,
Des ongles & du bec il fit tant qu'à
la fin,
Froissé, plumé, sanglant, un aîle dé-
chirée,
Tout prest à servir de curée,
Il se glissa dans un Buisson voi-
sin.
Des Marchands Africains qu'un
violent orage
Avoit poussez sur ce rivage,
Se promenant le soir, virent le Mal-
heureux,
Qui ne pouvant voler, & pressé de
famine,
Cherchoit le long de la Marine

Quelque mangeaille au travers des Glayeux.

Un Esclave le prit, l'attacha par la pate,
Puis le porta dans le Vaisseau,
Où sa pâture délicate
Fut du Biscuit trempé dans l'eau.
Il gémit, soûpira, détesta sa folie;
Une noire mélancolie
A deux doigts de la mort le réduisit cent fois.
On s'accoûtume à tout; enfin au bout d'un mois,
L'habitude, le temps, la longueur du voyage,
Ayant un peu dissipé son chagrin,
Il reprit doucement sa voix & son langage.
Ce fut du bas Breton pour l'Esclave Africain,
Qui l'écoutant sans pouvoir le comprendre,

Se plaisoit pourtant à l'entendre,
Dans le dessein d'en faire don
A l'affreuse Moitié d'un Négre son
Patron.
Il le fit. Quelle chute! Une Femme
effroyable,
Camarde à faire peur, & noire comme
un Diable,
Qui jargonnant toûjours, de son
bruyant caquet
Etourdissoit le Perroquet,
Pour l'obliger à changer de ramage.
En vain il écoutoit, & faisoit de son
mieux,
Pour plaire au Magot odieux.
Sa langue accoûtumée à ce charmant
langage
Qu'il parloit depuis son jeune âge,
Ne pût jamais apprendre un barbare
jargon.
Enfin la Méduse Africaine

Ayant pris l'Animal en haine,
A ſes camards d'Enfans le mit à
l'abandon.
Ce fut de tous ſes maux le plus in-
ſuportable.
Il s'eſtoit veu dans un Palais
Chéry d'une Maiſtreſſe amable,
Et ſe voyoit alors le joüet déplo-
rable
Et des Enfans & des Valets.
Ce ſouvenir cruel, cette idée affli-
geante,
L'accabla de tant de chagrins,
Que contraint de ceder à ſa douleur
preſſante,
Le pauvre Malheureux mourut entre
les mains
De cette engeance de Lutins.
Tel fut le châtiment de cet Oyſeau
volage,
Qui de ſon Deſtin mal content,

Sous le frivole eſpoir d'un plus grand
avantage,
Quita le ſcûr pour l'apparent.
Quiconque l'imite eſt peu ſage.
Ne riſquons rien mal à propos,
Contre un cœur inquiet la Fortune
s'irrite;
Quand nous la pouſſons trop, ſou-
vent elle nous quite;
On doit, quand on eſt bien, demeurer
en repos.

La Galanterie regne par tout, & elle n'eſt pas moins en uſage dans les Provinces, que dans la Capitale du Royaume. Il ſuffit pour la faire agreablement éclater en quelque lieu, qu'il ſoit

plein de Gens d'esprit qui aiment la joye, que les Dames y soient bien faites, & que les Hommes y cherchant à plaire, joignent à beaucoup de complaisance, ces manieres de vivre aisées, que la connoissance du monde fait acquérir. C'est ce qui se trouve depuis fort longtemps dans une petite Ville de Bourgogne nommée Chastillon sur Seine. Mr Soyrot, qui est un des plus considérables de ceux qui l'habitent, a une fort belle Maison de plaisance,

qui n'en eſt éloignée que de cent pas. Elle eſt au milieu de la Prairie. Ce ne ſont de tous coſtez que des chutes d'eau qui l'environnent. Elle a un fort grand Jardin coupé d'un tres-beau Canal, remply de toutes ſortes de Poiſſons. Il y en a quantité de monſtrueux. Les Terraſſes, au milieu deſquelles eſt baſtie cette Maiſon, ſont fort grandes, & ont de hauteur quinze ou ſeize pieds. Les Parterres ſont placez dans ces Terraſſes. Le Canal dont je vous viens de parler,

coupe en parties égales huit quarrez, dont toutes les Platebandes sont d'Arbrisseaux, & de Fleurs fort rares. En suite est un jeune Bois de Charmes, planté par compartimens. La Riviere qui le borde aussi-bien que tout le reste, a plus de trois cens pas de longueur, & plus de vingt-cinq de large dans toute cette étenduë. Elle est profonde de plus de quinze pieds, & ses bords semblent avoir esté taillez au niveau, tant elle est droite. Trois petits Bateaux

ou Gondoles, couverts de
Toiles peintes, & environ-
nez de Flâmes & de Giroüe-
tes, ſervent tous les jours
pour le divertiſſement des
Dames. Je ne vous parleray
ppoint des Statuës qui ſont
ſur le bord de cette Riviere,
ode plus de trente Buſtes
rrares & antiques, de la beau-
té de deux Balcons l'un ſur
l'autre, dont le plus élevé
eſt couvert de plomb ; d'une
infinité de Pots & Quaiſſes
d'Orangers, Jaſmins & au-
tres Fleurs ; d'un tres-agrea-
ble Sallon de Peintures, ny

enfin d'une Chambre ornée de mille curiositez & dans un arrangement admirable. Je vous diray seulement que c'est la promenade ordinaire de tout ce qu'il y a de beau monde à Chastillon, & aux environs, qu'il n'y passe point d'Etrangers qu'elle n'attire, & que Mr Soyrot ayant voulu depuis peu de temps donner une Feste aux Dames, choisit ce beau lieu pour les régaler. Le Repas se fit sans confusion, quoy qu'il eust invité cinquante Personnes. Les Tables furent

Hreſſées dans le Sallon de Peintures, mais d'une façon extraordinaire, c'eſt à dire, qu'elles furent rangées du coſté des Tableaux, & qu'on n'y laiſſa que l'eſpace neceſſaire pour chacun des Conviez. Ainſi elle furent ſervies par le milieu en ambigu, avec une propreté ſurprenante. Les Pyramides de Fruits toutes couvertes de Fleurs, faiſoient un effet charmant. Le Bufet qui avoit eſté conſtruit de verdure dans le dehors, eſtoit tout plein de lumieres, auſſi-

bien que le Sallon. Les Vio-
lons & les Hautbois se firent
entendre pendant le Soupé, è
les derniers sur la Terrasse, è
& les autres dans un des
Balcons. Au sortir de table, è
on commença à dancer, &
une heure apres tout le Jar-
din se trouva illuminé. La
mesme chose sur le bord de
la Riviere. A l'endroit où
finissoit la Terrasse, estoit un
Theatre, sur lequel on
voyoit un Piedestal haut de
quatre pieds, avec une Pyra-
mide de dix autres pieds sur
ce Piedestal, & tout au haut

un Soleil ſur une Lanterne
qui eſtoit auſſi de quatre
pieds. Tout eſtoit garny de
Feu d'artifice ſur cette hau-
teur. Quantité de Vers ga-
lans & de Deviſes, ornoient
cette Pyramide & le Piedeſ-
tal. On avoit peint grand
nombre d'Emblêmes autour
de la friſe du Theatre. Qua-
tre petites Pieces de Canon
que l'on entendit, firent
connoiſtre qu'on alloit tirer
le Feu. Six Tambours, avec
les Fifres, Hautbois & Trom-
petes, répondirent à ce bruit,
& en meſme temps ce fut un

éclat prodigieux de plus de
quinze cens Petars, Saucif-
fons, Serpenteaux, Grena-
des, Lances à feu & Fuſées
volantes, qui firent un effet
d'autant plus beau, que la
nuit ſembloit avoir une
obſcurité extraordinaire. Il
y avoit plus de quatre mille
Perſonnes dans le Jardin, &
beaucoup plus au delà de la
Riviere. Apres ce Spectacle,
on recommença la Dance,
& la Feſte ne finit qu'avec
le jour.

Les loüanges que vous
donnez aux Entretiens de

Mademoiſelle de Scudery,
ſont ſi juſtes, que vous n'a-
vez point de ſentimens là-
deſſus, que toute la France
ne partage. Il y a longtemps
que ſes Ouvrages en font
l'admiration; & comme il ne
part rien de ſa plume qui ne
mérite d'eſtre conſervé, je
croirois vous priver d'un fort
grand plaiſir, ſi je ſuprimois
une de ſes Lettres qui m'eſt
tombée depuis peu entre les
mains. Si elle n'eſt pas tout
à fait nouvelle, elle doit
l'eſtre pour vous qui n'avez
jamais entendu parler de

l'occaſion qu'elle a euë d'é-
crire. Un excellent Peintre
luy avoit fait préſent d'un
Tableau, où eſtoit repre-
ſenté le Retour de Tobie,
emmenant avec luy ſa Fem-
me Sarra, ſous la conduite
de l'Ange Raphaël. On y
voyoit peint ce qui ſe paſſa
dans l'inſtant que par le con-
ſeil de ce meſme Ange, To-
bie laiſſa ſa Femme, & toute
ſa Suite, Argent, Beſtiaux,
& Bagage, pour prendre ſeul
les devans, afin d'arriver plû-
toſt en la Maiſon de ſon
Pere. Cette illuſtre Fille, qui

eſt auſſi genereuſe que ſpiri-
tuelle, n'eut pas ſi-toſt reçeu
ce Tableau, que pour en
marquer ſa reconnoiſſance
au Peintre, elle luy envoya
un Baſſin & une Eguiere
d'argent, avec cette Lettre.

SI ce bel Ange que vous
avez donné à Tobie pour
le conduire, euſt pû l'aban-
donner pour venir guider ma
plume, vous auriez ſans doute
reçeu un compliment plus di-
gne de vous & de ma recon-
noiſſance, que ne ſera celuy
que je vay vous faire; car
Octobre 1680.

luy-mesme dans le voyage qu'il fit; & comme c'estoit luy qui avoit fait son mariage, il s'est intereſſé en la beauté de Sarra, & vous a ſans doute aidé à luy donner tous les charmes qui éclatent ſur ſon viſage, & à repreſenter avec tand d'art cette agreable confuſion de Bagage & de Troupeaux, qui produit un effet ſi admirable en cette peinture. Je doute meſme ſi l'on ne pourroit accuſer cet Ange d'avoir entrepris quelque choſe contre l'autorité de Dieu; car de la façon que je

veus la maniere dont il m'ap-
paroist, je ne doute nullement
qu'il ne soit des plus éclairez.
Tout-à-bon, Monsieur, cette
Figure est si noble, que j'ay
peine à croire que l'Ange ef-
fectif du veritable Tobie ait
pû autrefois se former un
corps plus beau que celuy que
vous luy avez donné, & je
pense mesme que sans profa-
nation on peut dire, qu'il s'est
si fort affectionné à luy, qu'il
n'a pû soufrir que vous fis-
siez un Tableau de son his-
toire sans vous conduire la
main, comme il le conduisit

voy toutes ces Figures, il y a lieu de soupçonner qu'elles sont effectivement ce qu'elles paroissent, & qu'en leur donnant l'estre, il leur a aussi donné la vie. Ce Domestique qui écoute ce que son Maistre luy crie, écoute si bien, qu'il me persuade que j'entens une partie de ce qu'il tâche d'oüir. Le Chien de Tobie, marqué dans l'Ecriture en son action enjoüée, fait si bien voir sa fidelité par le peu de peine qu'il a de quiter sa nouvelle Maistresse pour suivre son ancien Maistre, qu'on ne peut

assez l'admirer. Mais sur toutes ces choses, la beauté de Sarra paroist avec tant d'avantage, qu'il seroit à desirer que le fiel de ce Poisson qui redonna la veuë à son Beaupere, fust employé à la redonner encore à tous les Aveugles qui sont au monde, afin que personne ne fust privé du plaisir de la voir; & quand mesme la veuë de cette Beauté seroit aussi funeste à ceux qui la regarderoient, qu'elle le fut à ses premiers Marys, je trouverois encore que l'on s'y devroit

exposer. Le visage de Tobie nous fait voir un si agreable combat de l'amour qu'il a pour sa Femme, & de la tendresse qu'il a pour son Pere, qu'on ne peut assez le loüer. On voit que ses pas, en l'approchant de ce qu'il respecte, l'éloignent de ce qu'il aime; & si l'Ange ne le tiroit avec quelque espece de violence, il auroit peine à se résoudre à cette séparation. Enfin, soit que je considere cette suite de Filles qui accompagnent la Mariée, la beauté ou la docilité du Cheval qui la porte;

les diverſes actions de ceux qui la ſuivent, la figure naïve de l'Aſne qui eſt ſi agreablement chargé, l'Aigle qui tient un Serpent, ou celle qui vole, ou que je regarde le Bois, les Rochers, les Herbes, & les Cailloux, je voy tant de choſes ſurprenantes en ce Tableau, que j'ay bien plus de diſpoſition à le conſiderer comme un Miracle, qu'à l'admirer ſimplement comme un Chef-d'œuvre; & pour vous témoigner que mes ſoupçons ne ſont pas en effet ſans fondement, vous ſçaurez, Mon-

sieur, que comme il avient presque toûjours que l'on ne démenage point, que dans ces changement de lieux il ne s'égare quelque chose, il est arrivé que parmy les Vases prêtieux qui font une partie des richesses de Tobie, ceux que je vous envoye se sont dêtachez de dessous les autres; & comme ce sont sans doute les moins considérables de tout son Bagage, il ne s'en est pas apperçeu, & a poursuivy son chemin. C'est pourquoy, Monsieur, je vous les renvoye, afin que vous puis-

siez

siez les luy rendre, vous qui connoissez Raguel Pere de Sarra, & qui sçavez le chemin de Rages où il demeure, car pour moy je vous déclare que je n'en veux point estre chargée. Vous me direz peut-estre que je les devois rendre à celuy qui les avoit perdus; mais comme vous sçavez, les Chameaux ont les jambes trop longues pour les suivre facilement; & puis, à vous dire la verité, je trouve encor tant de richesses à Tobie, que je ne me suis pas beaucoup mise en peine de luy

rendre une choſe de ſi peu de valeur. Si cet Homme qui porte le Chien de Sarra, & qui mene ce petit Singe attaché, euſt perdu l'un ou l'autre de ces aimables Animaux, je n'aurois ſans-doute pas manqué de courir apres pour les rendre; mais ne s'agiſſant que d'une choſe qui certainement ne luy eſt pas ſi chere, j'ay crû qu'il ſuffiſoit de vous l'envoyer comme je fais. Cependant, Monſieur, ſi par hazard mon imagination me trompoit, & que ce que je prens pour le crime d'un

Ange, fust simplement un prodige de vostre main, faites-moy la grace de m'en avertir, afin que je puisse en quelque façon proportionner ma reconnoissance & mes loüanges, à un Présent si magnifique & si beau. Vous me donnerez cet éclaircissement quand il vous plaira, & me ferez toûjours la grace de croire que je suis de toute mon ame,

MONSIEUR,

Vostre tres humble & tres-obligée Servante,

MAGDELAINE DE SCUDERY.

L'Avanture que vous al-

lez voir décrite dans les Vers a
ſuivans, n'eſt point une ima-
gination de Poëte. Elle eſt f
effective, & vous appren-
drez en la liſant, ce qui s'eſt f
veritablement paſſé entre
un Cavalier que la Paix re-
tient en Province, & une
Dame auſſi diſtinguée par
ſa naiſſance que par ſon mé-
rite. Je ne ſçay ſi vous trou-
verez le crime du Cavalier
aſſez grand pour mériter
que la Dame ſoit toûjours
inéxorable.

LA TEMERITE' PUNIE.

Assis sur le gazon dans un
Lieu solitaire,
Où passe à petit bruit une eau fort
pure & claire,
Où le Chesne propice au mistére
d'amour,
Entretient une nuit qui dure tout
le jour;
Suivy dans ce Desert du seul Dieu
que j'implore,
Je resvois tristement au feu qui me
devore,
Et rappellant d'Iris toute la cruauté,
Je laissois à mes pleurs entiere li-
berté.

Vous ſeul, Ruiſſeau ſacré que mes
larmes troublerent,
Pouviez montrer l'état où vos eaux
me laiſſerent;
Et toy, qui repétois ma plainte &
mon tourment,
Echo, tu n'as jamais parlé plus ten-
drement.
Le nom, le charmant nom de l'Objet
qui me touche,
Eſtoit déja ſorty mille fois de ma
bouche,
Lors que dans mes tranſports, d'un
bruit ſoudain frapé,
I'eus peur pour le ſecret qui m'eſtoit
échapé.
Mais de quel doux momẽt ma crainte
fut ſuivie!
Luy ſeul vaut tous les ſoins que j'ay
pris en ma vie;
Ce bruit qui me fit naiſtre un amou-
reux effroy,

Venoit de mon Iris qui s'avançoit
vers moy.
Quel cœur en la voyant n'euſt eſté
ſa conqueſte!
Ses cheveux ſeuls faiſoient l'orne-
ment de ſa teſte.
Hõteuſe que l'amour ſemblaſt guider
ſes pas,
Elle me faiſoit voir un aimable em-
barras,
Un trouble dont le charme augmenta
ma tendreſſe.
Sa taille paroiſſoit dans toute ſa
fineſſe,
Et ſon Habit ſi propre à prendre la
fraîcheur,
Ne cachoit de ſon corps que la ſeule
blancheur.
Elle ne fut jamais moins parée &
plus belle.
D'abord qu'elle me vit; Eh bien,
Daphnis, *dit-elle*,

Vous plaindrez-vous encore, &
fais-je assez pour vous?
A ces mots je courois embrasser ses
genoux.
Mais elle m'arrestant avec un air
severe;
N'allez pas, *poursuit-elle*, attirer
ma colere,
Et sortãt du respect qui marque
un cœur charmé,
Me montrer un Amant indigne
d'estre aimé.
Ie crûs que ce discours, quoyque plein
de menace,
Pouvoit à mes desirs permettre quel-
que audace,
Et qu'enfin mon Iris apres tant de
rigueurs,
Voudroit bien m'accorder de légeres
faveurs.
Le temps, l'occasion, mes soins, ma
patience,

Tout rendoit pardonnable un peu de
violence.
Ie me jette à ſes pieds, j'oſe baiſer
ſa main.
Eſtoit-ce-là dequoy mériter ſon dé-
dain?
Ce larcin d'un baiſer devoit-il luy
déplaire?
L'Ingrate, m'accablant de toute ſa
colere,
S'éloigne, & me défend de luy parler
jamais.
I'ay beau me fondre en pleurs, je ne
fais point ma paix.
En vain pour l'arreſter, je preſſe,
ſollicite,
Ma perte fut jurée, & ma diſgrace
écrite,
Ie la ſuis en tremblant. Eh quoy,
luy dis-je, Iris,
Pour trouver un prétexte à vos
cruels mépris,

Veniez-vous m'enhardir d'un
regard moins severe,
Ou ne me cherchiez-vous dans
ce Lieu solitaire
Qui laisse en liberté les mouve-
mens du cœur,
Que pour mieux me montrer
toute vostre rigueur?
Suis-je assez malheureux? estes-
vous satisfaite?
Bien loin que ma douleur retardast
sa retraite,
Ie la vis se haster de sortir de ce
Lieu,
Et ne pûs en tirer qu'un eternel
adieu.
Ciel, je te prens pour Iuge. Ay-je
commis un crime
Qui rende contre moy son courroux
légitime?
Un regret eternel doit-il me dé-
chirer?

Ne feray-je jamais que languir,
que pleurer?
Mais tandis que ce cœur accablé de
triſteſſe
Conſerve ſon ardeur, & toute ſa
tendreſſe,
Et qu'il préfere encor ſes plus vives
douleurs
Aux plaiſirs les plus doux qu'on
puiſſe prendre ailleurs,
Tandis qu'on me verra toûjours ten-
dre & fidelle,
Iris, ma chere Iris, dy-moy, que fera
t'elle?

Vous aurez déja appris la mort de Mr le Marquis de Hautefort, arrivée ſur la fin de l'autre Mois. Il eſtoit Chevalier des Ordres du

Roy, Lieutenant General
en ſes Armées, Premier &
Grand Ecuyer de la Reyne,
Comte de Montignac, &
de Beaufort, Vicomte de
Segue, Baron de la Flete, &c.
Ses longues années ſem-
blent avoir eſté dés ce mon-
de la récompenſe de ſa cha-
rité. Elle eſtoit grande pour
ceux qui avoient un vérita-
ble beſoin d'en reſſentir les
effets; & ce qu'elle avoit de
fort eſtimable, c'eſt qu'on
n'en voyoit paroiſtre que ce
qu'il luy eſtoit impoſſible
de cacher. Le grand Hôpi-

tal qu'il a fait bâtir, & qu'il a fondé à Hautefort pour les Pauvres, leur rendra long-temps sa memoire prétieuse.

M^r le Comte de Montignac son Frere, exerce présentement la Charge de Premier Ecuyer de la Reyne. Sa Majesté l'y avoit reçeu en survivance il y a déja quelques années.

Mr Olivier de Prélabbé, Tréforier General de l'Argenterie du Roy, est mort peu de jours apres.

J'ay à vous parler d'une autre Personne, dont la perte

MERCVRE

aulé de vifs regrets. Com-
me elle a eſté ſuivie d'un
Incident qui pourra trouver
des Incrédules, vous voulez
bien que je me diſpenſe de
vous la nommer. La choſe
eſt tres-ſurprenante. Ce-
pendant elle eſt arrivée à
une Perſonne ſi digne de
foy, qu'on ne la peut mettre
au rang des contes qu'on fait
tous les jours ſur les matieres
de meſme nature. Un Ca-
valier ayant beaucoup d'ac-
quis par l'étude, voulut join-
dre la connoiſſance du mon-
de aux lumieres qu'il avoit

tirées d'une ſérieuſe applica-
tion, à tout ce qui peut
éclairer l'eſprit. Dans ce
deſſein, il quitta le lieu de ſa
naiſſance, & vint à Paris, où
il trouva aiſément entrée
dans les Compagnies les
plus agreables. Il eſtoit de
qualité, & avoit l'humeur ſi
engageante, qu'en fort peu
de temps il eut d'illuſtres
Amis. On le ſouhaitoit par
tout. Les Belles, à qui il prit
l'habitude d'en conter, l'é-
coutoient favorablement, &
il n'en voyoit aucune qui
n'euſt fait gloire de l'aſſuje-

tir, s'il euſt eſté auſſi promp
à s'engager qu'on luy ma
quoit de panchant à lu
épargner l'ennuy de ſoûpire
inutilement ; mais comm
il eſtoit délicat en toute
choſes, il l'eſtoit ſur tout en
liaiſon de tendreſſe, & le Sa-
crement luy paroiſſoit de-
mander un ſi grand rapor
d'humeurs, qu'eſtant Phi-
loſophe bien plus qu'il n'eſ-
toit Galant, il tenoit toûjours
ſon cœur dépendant de ſa
raiſon. Ainſi jamais Homme
ne fut moins capable de ſe
laiſſer ébloüir. Il n'eſtoit

aucun mérite dont il n'ap-
perçeuſt les taches, & ce
qu'il voyoit de foible en exa-
minant l'eſprit, le défendant
des ſurpriſes que luy faiſoit la
beauté, il eſtoit honneſte
pour tout le beau Sexe, ſans
qu'aucun attachement ſuivit
ſes honneſtetez. Si l'entre-
tien tomboit quelquefois ſur
le Mariage, il témoignoit
de ſi bonne foy n'y vouloir
jamais penſer, qu'on fut
convaincu de l'averſion qui
l'en éloignoit. On prit ſes
meſures là-deſſus, & ſa com-
plaiſance le faiſant toûjours

aimer, il ſuffiſoit qu'il fuſ
propre à tout pour luy faire
conſerver ſes plus chere
connoiſſances. Il mena dix
ans ce genre de vie, &
quelque embarras d'affaires
l'ayant enfin rappellé chez
luy, il y retourna fort ſou-
haité de ceux qui l'avoient
connu. Quoy qu'il fuſt party
tout plein de mérite, on luy
en trouva encor davantage
quand on le revit. Il avoit
l'eſprit plus doux, les ma-
nieres plus aiſées, & ce que
l'étude laiſſe ſouvent de ſau-
vage avoit eſté corrigé par

la politeſſe que donne l'air du grand monde. Si-toſt qu'il fut arrivé, il ſe fit inſtruire de ce qui s'eſtoit fait de changemens pendant ſon abſence. On luy nomma de fort jolies Dames, qu'il ne connoiſſoit que par leurs Familles, & entr'autres on luy parla d'une jeune Veuve dont le Mary eſtoit mort depuis deux ans. Elle eſtoit d'une des meilleures Maiſons de la Province ; & la Charge que ce Mary avoit poſſedée luy donnant un rang conſidérable, tout ce

qu'il y avoit de Perſonn
de qualité, & dans la Vill
& aux environs, avoient po
elle de grands égards. I
Cavalier écouta ce qu'on lu
dit de ſes belles qualite
comme une éxageration o
dinaire à ceux qui n'ont pa
le diſcernement fort fin.
ne doutoit point qu'elle n
fuſt belle, bien faite, & ſp
tuelle comme on la pe
gnoit. Ces avantages ſon
communs à bien des Da
mes; mais quand on vanto
la ſolidité de ſon eſprit, l
juſteſſe de ſon raiſonne

ment, & cette inébranlable
droiture de sentimens qui
est le vray caractere des
belles ames, il commençoit
à estre incrédule, & s'imagi-
nant sur ses épreuves qu'on
en jugeoit trop legerement,
il estoit persuadé qu'un exa-
men un peu rigoureux luy
feroit trouver en elle, les
mesmes défauts qui l'a-
voient blessé dans les plus
aimables. Ce qu'il estima
beaucoup dans cette jeune
Personne, ce fut le refus
qu'elle avoit fait depuis son
veuvage de plusieurs Partis

fort avantageux. Sa conduite qui avoit eſté toûjours tres-réguliere du vivant de ſon Mary, & qu'on luy diſoit ſuivie du deſſein qu'elle témoignoit avoir de demeurer toûjours Veuve, luy donna l'idée d'une fort grande vertu. Dans cette ſecrete diſpoſition d'eſtime, il réſolut de l'étudier. Les premieres entreveuës ſe firent avec aſſez d'enjouëment. Ils avoient tous deux l'humeur agreable, & la Dame n'eſtant pas moins belle que le Cavalier eſtoit bien fait, plus

ils se voyoient, plus ils paroiſſoient contens l'un de l'autre. Le Cavalier, qui épioit toûjours les défauts qu'il préſumoit dans la Dame, vivoit avec elle ſans aucun ſoupçon que ſon cœur le puſt trahir, mais enfin il fut la dupe de ſa confiance ; & ſoit qu'effectivement la jeune Veuve fuſt auſſi parfaite qu'on la publioit, ſoit que l'amour qui ſe rendit maiſtre de ſa raiſon ſans qu'il y priſt garde, luy communiquât ſon aveuglement, il la crut toute accomplie, & l'aimant autant

qu'elle luy parut aimable, il
ne ſongea plus qu'à toucher
ſon cœur. Ses ſoins redou-
blerent, & quād il n'euſt pas
déclaré ſa paſſion, ſes em-
preſſemens diſoient tant de
choſes, que la belle Veuve
les euſt entendus. Elle plai-
gnit ſa foibleſſe, & tâcha de
l'en guérir; mais il eſtoit de
ſa deſtinée de l'aimer avec
excés, & quoy qu'elle fiſt,
elle ne put le réduire à regler
ſes ſentimens. Si elle luy fai-
ſoit voir qu'il l'avoit loüée
luy-meſme d'avoir renoncé
au Mariage, & qu'elle s'ef-
toit

toit déclarée trop haute-
ment pour ſe pouvoir dé-
mentir ſans honte, il répon-
doit qu'il ne valoit pas
qu'elle ſe geſnaſt pour le
rendre heureux. Le ſeul plai-
ſir de la voir devoit borner
ſes prétentions, & il luy ju-
roit qu'il vivroit content,
pourveu qu'elle luy permiſt
de ne vivre que pour elle.
Son mérite qui eſtoit ex-
traordinaire, joint à l'avan-
tage qu'il luy donnoit ſur
tant de Femmes qui n'a-
voient pû réüſſir à s'en faire
aimer, eſtoit un charme des

plus engageans. Il ne s'agiſſoit que de voir un Homme aimable, & cet innocent commerce ne luy donnant rien à ſe reprocher, elle crut injuſte de luy refuſer ce qu'il demandoit. C'eſtoit gain de cauſe pour le Cavalier. Il connoiſſoit la délicateſſe de ſa vertu, & ne doutoit point que le temps ne fiſt ce qu'il feignoit de n'attendre pas. En effet, les longues viſites donnerent bientoſt lieu à la médiſance. On murmura de les voir inſéparables, & les contes qu'on en fit eſtant

venus à la Dame, elle ouvrit
les yeux sur l'engagement
qu'elle s'estoit fait. Elle
n'estoit point si aveugle,
qu'elle ne connust qu'on
avoit sujet de la soupçonner,
& son innocence ne la justi-
fiant point aupres du Public,
elle se vit dans un étrange
embarras. L'interest de sa
réputation luy demandoit
un grand sacrifice, & quand
elle eust eu la force de s'en
imposer la necessité, elle
trouvoit dans une rupture
des apparences d'un dépit
d'amour, & c'estoit assez

pour alarmer ſa vertu. Comme ſes penſées l'inquiéterent, elle ne put ſi bien cacher ſes chagrins, que le Cavalier ne s'en apperçeuſt. Il l'obligea de luy en dire la cauſe, & prit ce temps pour ſervir ſa paſſion. Apres l'avoir aſſurée que s'agiſſant de ſa gloire, il n'y avoit rien qu'il ne fuſt preſt de ſacrifier, il luy dit qu'il conſentoit à s'éloigner d'elle pour jamais, ſi elle croyoit que l'arreſt de ſon éxil puſt faire ceſſer ſes inquiétudes; mais qu'il craignoit bien que les

Médiſans, pour l'empécher de joüir de ſon malheur, n'imputaſſent à des motifs deſavantageux, ce qu'elle feroit par le ſeul ſcrupule de ſa vertu, & qu'elle devoit examiner, ſi ayant à ſe faire violence pour ſoûtenir l'intereſt qui luy eſtoit le plus cher, il n'y avoit rien de plus doux pour elle que la mort d'un Homme qui l'aimoit avec le plus tendre attachement. Ces paroles firent comprendre à la Dame, que le moyen le plus ſeûr de mettre à couvert ſa gloire,

eſtoit d'épouſer le Cavalier. Elle ſe l'eſtoit déja dit elle-meſme; & ſur ce qu'enfin elle s'échapa à condamner devant luy l'imprudence qu'elle avoit euë de s'en faire une eſpece de neceſſité, il luy fit voir d'une maniere ſi reſpectueuſe, & ſi paſſionnée tout enſemble, que leur Mariage devoit eſtre écrit au Ciel, puis qu'ayant tous deux réſolu de vivre libres, ils n'avoient pû éviter l'engagement où ils ſe trouvoient, qu'apres avoir un peu balancé, elle

ſe rendit à ſes prieres. Elle voulut ſeulement qu'il s'étudiaſt luy-meſme pendant un mois, pour mieux connoiſtre ſi ſa paſſion eſtoit fondée ſur la vraye eſtime, parce qu'elle avoit une telle délicateſſe d'ame, que ſi apres la démarche qu'elle alloit faire pour luy, il eſtoit capable de changer de ſentimens, ſa mort, qui ſeroit inévitable, luy donneroit lieu de ſe reprocher éternellement d'en avoir eſté la cauſe. Vous jugez bien ce qu'un Homme auſſi paſſionné que le Cava-

lier put répondre à une déclaration ſi obligeante. Il marqua ſa joye par mille tranſports, & comme il luy fut permis d'agir en Amant, il ſe trouva ſi remply de ſon bonheur, qu'il n'y avoit aucune fortune, qui luy paruſt égaler la ſienne. L'eſprit, les manieres, certains agrémens plus touchans que la beauté, tout le charmoit dans l'aimable Veuve. Elle n'eſtoit pas moins ſatisfaite de ſon coſté du mérite qu'elle découvroit tous les jours dans ſon Amant; & la réſolution

qu'elle avo.t prise n'ayant pû
o.ongtemps demeurer secre-
te, bien loin de l'entendre
condamner, elle eut le plai-
sir de voir son choix approu-
vé de tout le monde. Le
mois expira, & on signa les
Articles. Le Cavalier, qui
parloit par tout de sa belle
Veuve, voulut faire voir par
des appresta extraordinaires,
combien il se tenoit glorieux
de la préference qu'elle luy
donnoit. Le jour estoit pris,
tous ses Amis conviez, &
l'heureux moment qu'il sou-
haitoit avec tant d'ardeur,

eſtoit tout preſt d'arriver
quand cette aimable Per-
ſonne fut tout à coup atta-
quée de fiévre, mais avec
une telle violence, que le
tranſport au cerveau ſuivit,
avant les premiers remedes.
On fit auſſi-toſt aſſembler
les Medecins. Chacun ſe ſer-
vit de ſes lumieres pour ar-
reſter le cours de ſon mal,
mais il fut plus fort que tous
les ſecours qu'on tâcha de
luy donner, & dés le troi-
ſiéme jour la Dame mourut,
ſans que la raiſon luy fuſt
revenuë. Je n'entreprens

point de vous dépeindre la
douleur du Cavalier. Après
s'estre défendu dix ans des
surprises de l'amour, il s'es-
toit laissé charmer d'une des
plus aimables Personnes qui
fut jamais, & il est croyable
qu'en la perdant, il s'ima-
gina avoir tout perdu. Aussi
son désespoir fut-il excessif.
Il l'embrassa plus de mille
fois toute morte qu'elle
estoit, & il fallut l'arracher
de force d'aupres de son
corps pour faire finir ses cris
& ses plaintes. Il parut
stupide pendant quelques

jours, & ouvrit enfin la bou-
che, mais il ne l'ouvrit que
pour parler de ſa cheve
Morte. Il ſe peignoit à toute
heure ce mérite ſurprenant
qui l'avoit forcé d'aimer ; &
ſi on vouloit adoucir ſes dé-
plaiſirs, il falloit qu'on l'en-
tretinſt des aimables quali-
tez de cette belle Perſonne.
Il demandoit ſans ceſſe à la
voir, & luy adreſſoit le plus
ſouvent la parole comme s'il
l'euſt veuë, & qu'elle euſt
eſté en état de luy répondre.
Apres quinze jours paſſez
dans cette agitation d'eſprit,

un ſoir que s'eſtant couché
ſur les onze heures, il rêvoit
profondement à ce qui
faiſoit ſa ſeule occupation,
il crut entendre quelqu'un
qui frapoit à ſa Feneſtre.
L'Apartement eſtoit bas, &
donnoit ſur un Jardin. Ce
bruit ayant redoublé, il ſauta
du Lit, & voulut ſçavoir ce
qui le cauſoit. Quoy que la
nuit fuſt ſans Lune, les Etoi-
les faiſoient aſſez de clarté
pour luy donner lieu de
diſtinguer les objets. La
Feneſtre ouverte, il re-
garda dans tout le Jardin;

& ne vit perſonne. En
la refermant, il entendit
comme un remuëment de
Taffetas, & alla ſe recoucher
ſans y avoir fait de refléxion.
Il s'abandonna tout de nou-
veau à ſes premieres idées;
& lors qu'il eſtoit le plus at-
taché à ſe faire le portrait
de ſa chere Veuve, une lueur
ſombre qui commença d'é-
clairer la Chambre, luy fit
ouvrir un Rideau pour voir
d'où elle venoit. Cette lueur
augmenta toûjours, & de-
vint ſi grande en fort peu
d'inſtans, que pluſieurs Flam-

oeaux allumez enſemble,
n'auroient pas fourny plus
He clarté. Le Cavalier em-
oaraſſé de cette lumiere, le
ſut encor davantage quand
on ouvrit tout-à-coup les
Rideaux du pied du Lit. En
meſme temps l'aimable Per-
ſonne qu'il demandoit tous
es jours à voir, parut dans
un air modeſte, & ſe tint
debout en le regardant. Elle
avoit le meſme Habit qu'il
luy avoit veu quelques jours
avant ſa mort, & la pâleur
qui eſtoit ſur ſon viſage n'a-
voit changé aucun de ſes

traits. Quelque frayeur que
luy duſt cauſer une appari-
tion ſi peu attenduë, la joye
d'eſtre viſité par une Fem-
me qu'il avoit chérie uni-
quement, luy fit ſoûtenir
veuë avec une fermeté qu'
aucun tremblement ne dé-
mentit. Il la regarda quel-
que temps ſans luy rien dire.
Elle fit la meſme choſe, &
enfin remuant les lévres
ſans prononcer aucune pa-
role, elle ſembla luy faire
connoiſtre qu'elle attendoit
qu'il la preſſaſt de parler.
Alors ramaſſant toute l'in-

trépidité que beaucoup de force d'esprit luy avoit acquise, il la conjura de luy sapprendre ce qui l'amenoit, savec assurance d'obtenir de luy tout ce qu'il pourroit pour son repos. La Dame parla dans le mesme temps, & apres luy avoir fait promettre qu'il feroit pour elle ce qu'elle avoit à luy demander, sans vouloir qu'elle expliquast le sujet de sa demander, elle le pria de prendre la Poste le lendemain, & de se rendre à une Ville des plus cõsidérables de France

qu'elle luy nomma, & dont il eſtoit éloigné de vingt-cinq lieuës. Elle luy marqua une des Places publiques dans laquelle il devoit trouver un Homme dont elle luy fit la peinture, tant pour l'Habit qu'il auroit, que pour les traits du viſage. Elle ajoûta qu'il falloit qu'il luy miſt vingt Piſtoles entre les mains, & qu'il le priaſt qu'il ne fuſt jamais parlé de l'affaire qu'il ſçavoit. Le Cavalier l'aſſura qu'il feroit de point en point ce qu'elle venoit de luy ordonner, &

voulut entrer en converſa-
tion avec elle ſur beaucoup
de choſes. La Dame branla
la teſte pour toute réponſe,
elle regarda encor quelque
temps, ferma le Rideau en
ſuite comme elle l'avoit ou-
vert, & diſparut auſſitoſt
avec la lumiere. Vous pou-
vez vous figurer dans quelle
ſurpriſe il demeura. Il euſt
crû avoir reſvé, s'il euſt dor-
my un moment; & meſme
comme il eſtoit fort per-
ſuadé que les apparitions
d'Eſprits ſont pour la plû-
part l'effet d'une imagina-

tion échaufée, il n'euſt point douté que ſa continuelle application à ſe rappeller l'image de ſa chere Veuve, n'euſt produit l'aimable Fantôme qu'il avoit veu, ſi ce qui ſuivit ne l'euſt convaincu de la verité. Il prit la Poſte ſi-toſt qu'il fut jour, arriva au Lieu où il s'eſtoit obligé d'aller, rencontra l'Homme dont il s'agiſſoit, & luy fit ſon compliment en luy offrant vingt Piſtoles. Cet Homme l'enviſagea fixement avant qu'il les vouluſt prendre; & apres avoir un

oeu reſvé, il luy dit qu'on
n'euſt plus d'inquiétude,
qu'il conſommeroit l'affaire,
& que jamais on n'en en-
endroit parler. Le Cavalier
m'a pû revoir depuis ce
emps-là, la chere Perſonne
qu'il ne ceſſe point de re-
greter, quoy que l'ayant
jour & nuit devant les yeux,
il ait ſouhaité cent fois une
ſeconde apparition. Ceux
qui le connoiſſent doutent
d'autant moins de l'Avan-
ture, que ſa probité met ſon
témoignage hors de tout
ſoupçon. Cependant il ne

faut pas croire trop legére-- ment aux Eſprits. Il en eſt f de toute eſpece, & beau-- coup de ceux qui parlent ne ſont pas ſans corps. Ecoutez celuy que le Solitaire de Carpiagne a introduit dans le plaiſant Conte que je vous envoye. Ce Solitaire eſt un Gentilhomme tres-ſpirituel, dont pluſieurs galans Ou- vrages que vous avez déja veus de luy, ont eu l'appro- bation de tout le monde.

LE DIABLE DE MARSEILLE.

CONTE.

QU'il m'eſt doux de vous voir
apres dix ans d'abſence
Avec un teint ſi frais & ſi fleury!
Il paroiſt bien qu'à Caillery
Vous ne faiſiez pas penitence,
(Diſoit Sabine à ſon Mary.)
Le Bon-homme pourtant avoit chagrin dans l'ame.
Au ſortir du Navire il avoit rencontré
Un Parent inconſidéré
Qui l'avoit trop inſtruit des amours de ſa Femme.

Plusieurs Marquis la trouvoient à
leur gré,
Quoy qu'elle fust déja dans son sep-
tiéme lustre;
Mais parmy ce tas de Galans,
Un Chevalier d'une Maison il-
lustre
Se faisoit distinguer par mille beaux
talens
Qu'il avoit en naissant reçeus de
la Nature,
Et dont le monde & la lecture
Avoient depuis augmenté les bril-
lans.
Jugez s'il fit tout seul les frais de
l'avanture,
Apres ce que je viens de vous dire
de luy.
Aussi c'estoit ce qui causoit l'ennuy
De ce Bon-homme involontaire,
Qui ne pouvoit soufrir qu'un autre
eust l'usufruit

D'un Champ dont il eſtoit le vray
Proprietaire.
Il crût pourtant qu'il eſtoit neceſ-
ſaire,
Avant que de faire du bruit,
De voir plus clair dans cette affaire.
Je ſçauray tout, *diſoit-il*, cette
nuit.
Allõs voir quelque Amy fidelle
Qui veüille me donner en cette
occaſion
Des témoignages de ſon zele,
Et ſur qui mes malheurs faſſent
impreſſion;
Sortons. *Dés qu'il eſt dans la*
Ruë,
Un jeune Homme ſur luy ſe ruë,
Et luy paſſe les bras au cou,
En luy diſant; mon cher Horace,
Quand je devrois eſtre crû fou,
Il faut qu'icy je vous embraſſe.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE IMPR.

Ces marques de voſtre amitié
(Dit le Mary diſgracié)
Me ſont d'un grand ſecours dans
l'état déplorable
Où l'infidelité de ma Femme
m'a mis.
Je croy qu'eſtant de mes Amis,
Vous voudrez bien me rendre
un ſervice notable.
Que ne ferois-je point pour vous!
Cà, de quoy s'agit-il? Ie ſuis de tout
capable.
Je voudrois que ce ſoir ſous la
forme d'un Diable
Vous euſſiez la bonté de vous
gliſſer chez nous.
Je prétens m'éclaircir de mes
ſoupçons jaloux
Par un innocent ſtratagéme,
Qui depuis un moment m'eſt
venu dans l'eſprit.

Je vous feray cacher sous nôtre
Lit,
Mais... *Ie me fais un bien su-*
préme
De vous servir ; point de mais, s'il
vous plaist,
Vous obliger est mon seul intéreſt.
Hé bien donc, armez-vous de
quelque grosse Chaîne,
D'un Saye noir, d'un Masque
laid,
Et cette nuit faites l'Esprit
Folet.
Ma Femme assurément, si le
remords la gesne,
Tremblant d'un Esprit con-
trefait,
M'avoüera tout. *Cela vaut fait,*
Ne vous en mettez point en peine.
Le stratagéme réüssit,
Dés que Sabine fut au Lit,

Son Mary luy dit, ma Mignonne,
Si tu veux que je te pardonne,
Confesse-moy la verité.
N'as-tu point par fragilité,
Ou bien par pure incõtinence,
Fait quelque brêche à ta pudi- -ci-
cité,
Pendant le temps de mon ab- -ſence?
Cá, la main à la conſcience,
Parle-moy ſans déguiſement.
Non. Non? mais... *Non, vous dis je.*
Ah! *je veux que le Diable*
Me vienne prendre en ce moment,
Si du plus foible engagement
Il peut me convaincre coupable.
Noſtre prétendu Diable alors
Sort de ſa niche, & fait un vacarme
effroyable.
Sa mine affreuſe, & les remords
Forcent Sabine à ſe dédire,

I'avoüeray tout, faites qu'il ſe retire,
Dit-elle en tremblant, quand vous
eſtiez dehors,
J'ay... Quoy? *C'eſt peu de choſe.*
Acheve, miſérable,
Replique le Mary que la douleur
accable.
Un Chevalier... Hé bien? *La pitié,*
ſes tranſports...
Ah Coquine! *Pardon, j'en ſuis*
inconſolable,
Et vous promets qu'à l'avenir...
Ne promets rien, *luy dit le*
Diable,
Que tu ne ſois en état de tenir.

La Deſcription que je vous envoyay la derniere fois du Vaiſſeau appellé *l'Entrepre-nant*, vous fit admirer ce ſu-

perbe Baſtiment. Vous ap-
prendrez aujourd'huy qu'il
a glorieuſement ſoûtenu l'a-
vantage de ſon nom dans
un Combat entrepris contre
deux Vaiſſeaux Portugais,
au commencement de l'au-
tre mois. Si le ſuccés en a
eſté grand pour Mr le Che-
valier de Lhery dõt il prend
les ordres, il n'y a pas lieu
de s'en étonner. Outre qu'il
ne fait que des actions ex-
traordinaires depuis qu'on
le voit dans le Service, que
n'eſt-on point capable d'e-
xécuter en commandant un

Vaisseau qui a eu l'honneur de recevoir le plus Grand Prince qui fut jamais ? Les nouvelles du Combat dont je vous parle, furent apportées à la Cour le Dimanche 13. du mois par Mr le Baron des Adrets, qui rendit un compte fort exact au Roy de la maniere que s'est paſſée l'Action, & de la bravoure avec laquelle tous les Officiers ſe ſont conduits. Vous en trouverez les circonſtances dans la Lettre que je vous envoye. Elle eſt d'un Témoin tres-digne de foy.

à Vaucerre.

A MONSIEUR ***

VOus prenez trop d'interest à la gloire de M^r le Chevalier de Lhery, pour ne vous pas faire part de celle qu'il a remportée depuis peu de jours. Je vous en vay parler comme un Homme qui me suis trouvé à tout. Le 10. de Septembre, à quinze lieuës de la Riviere de Lisbonne, nous découvrîmes à cinq heures du matin deux Vaisseaux qui estoient à six heures au vent, & qui avoient

mis toutes leurs Voiles pour
venir sur nous. Mr le Che-
valier de Lhery poursuivit
sa route ; mais voyant qu'ils
s'obstinoient à le suivre, il
crût que c'estoient Vaisseaux
de guerre, & en mesme temps
il commanda de revirer vers
eux, & de faire force voiles
afin de les joindre. Le pre-
mier, qui estoit de cinquante-
quatre Pieces de Canon, nous
passa au vent à une portée de
Mousquet, & arbora le Pa-
villon de Portugal. Mr le
Chevalier de Lhery luy fit
voir celuy de France ; et) ce

Vaisseau passant sans rien dire pour aller à celuy qui avoit la Flâme, & qui estoit sous le vent de nous (c'estoit un Vaisseau de soixante Pieces de Canon de fonte) il nous entendit en larguant les basses Voiles, & demeura sous ses deux Huniers. L'autre nous suivit pour se joindre à son Commandant, duquel nous estant approchez à portée de Pistolet, & ayant largué comme luy nos basses Voiles, Mr le Chevalier luy cria qu'il eust à salüer le Vaisseau du Roy de France son Maistre.

Le Portugais répondit qu'il n'entendoit pas ce qu'on luy disoit; & Mr le Chevalier luy ayant encor crié que s'il vouloit plus longtemps ne le pas entendre, il feroit tirer dessus, & le couleroit à fond, le Portugais repartit qu'il alloit nous envoyer sa Chaloupe. Il le fit incontinent, & elle arriva avec un Capitaine & un Lieutenant qui monterent dans nostre Bord. Ils dirent à Mr le Chevalier de Lhery qu'on les avoit envoyez pour sçavoir de luy s'il estoit Officier General,

parce que leur Commandant n'avoit ordre que de salüer les Generaux. Mr le Chevalier répondit qu'ils devoient bien voir qu'il ne portoit point de marque d'Officier General, & qu'il commandoit un simple Vaisseau de guerre, mais que cependant il prétendoit qu'ils le salüassent, & qu'ils pouvoient aller avertir leur Commandant, que s'il manquoit à le faire, il le couleroit à fond. Ces deux Officiers ayant assuré Mr le Chevalier de Lhery que leur General ne se sou-

mettroit point à le salüer,
joûterent qu'il avoit à pren-
dre garde à ce qu'il entrepre-
noit, parce qu'ils ne croyoient
pas qu'il luy fust aisé de sortir
de cette affaire à son avan-
tage. M^r le Chevalier repli-
qua qu'ils estoient bien te-
méraires, d'oser entrer en
comparaison avec le Pavillon
du plus Grand Roy de la
Terre, & qu'il n'attendoit que
la réponse de leur Comman-
dant, pour leur faire voir de-
quoy il estoit capable, s'ils
refusoient plus longtemps de
se mettre à leur devoir. Ils

xe furent pas plutoſt retour-
nez à leurs Vaiſſeaux, que
mettant toutes les Voiles de-
hors pour s'en aller, ils crie-
rent qu'ils ne ſalüeroient pas.
Alors Mr le Chevalier de
Lhery ne balança plus. Il les
fit charger, eſtant toûjours à
portée de Piſtolet. Le combat
s'échaufa extrémement pour
ce qui regarde la Mouſque-
terie. Quant au Canon, le feu
en eſtoit continuel. Il n'y avoit
preſque point de vent, mais
la Mer eſtoit un peu agitée.
C'eſt ce qui nous empeſchoit
de nous ſervir de noſtre Ba-

terie basse, à la reserve de quatre Pieces de Canon. D'ailleurs, nostre Vaisseau estoit si chargé par les cent Pieces de Canon embarquées pour le Roussillon, que nous n'osions ouvrir nos Sabords, dans la peur de couler bas. Il n'en estoit pas de mesme du Portugais, qui se servoit de tout son Canon. Le combat dura deux heures dans cette situation, c'est à dire toûjours à la portée du Pistolet; mais comme Mr le Chevalier de Lhery s'apperçeut que le Portugais tiroit un grand avantage de

sa Baterie basse, il passa un peu devant luy, & se mit en travers sous son Beaupré. Cette Manœuvre fine & faite si à propos, mit le Portugais en desordre. Mr le Chevalier le serra encor de plus pres, & fit faire un feu épouvantable de Mousqueterie & de Canon, sans qu'il nous pust tirer un seul coup; si-bien que pour ne nous point aborder, & se tirer d'un si mechant pas, il voulut prendre vent devant. Ce fut alors qu'il se vit desemparé de toutes ses Voiles, des Manœuvres, d'une

partie de ſes Vergues, & dé-
maſté de ſon grand Maſt de
Hune. On le chargea de nou-
veau, & il reçeut encore pluſ-
ieurs coups de Canon à l'eau,
qui commençoient à le faire
couler à fond. Dans cette
preſſante extremité, tout preſt
à périr, & n'ayant plus au-
cune reſource, il envoya ſa
Chaloupe, avec les meſmes
Officiers, demander quartier
à Mr le Chevalier de Lhery,
avec ofre de le ſalüer comme
il voudroit. Mr le Chevalier
luy fit grace, & luy ordonna
de ſalüer d'onze coups de

Canon, & l'autre Vaisseau d'autant, ce qui fut executé ponctuellement. Mr le Chevalier de Lbery fit seulement rendre trois coups de Canon au Commandant. Les Officiers Portugais qui vinrent à bord nous dirent qu'il y avoit cinq cens Hommes sur son Vaisseau. Nous avons perdu peu de monde dans le combat. Mr le Chevalier de Lbery a esté blessé d'un éclat d'un Boulet à deux testes, qui coûta la vie à un Matelot qui estoit auprés de luy. Cet éclat luy donna dans une cuisse dont il

eut une partie emportée au
Siege de Candie. Mr le Che-
valier de Beaujeu Enseigne,
a esté aussi blessé. Il est cer-
tain que s'il y eust eu guerre
entre la France & le Portugal,
Mr le Chevalier de Lhery se
seroit rendu maistre de ces
deux Vaisseaux. On ne sçau-
roit assez admirer la Manœu-
vre glorieuse avec laquelle il
s'est tiré d'embarras, estant
extraordinaire qu'un seul
Vaisseau en ait fait salüer
deux autres de force apres
un combat de plus de quatre
heures. Enfin il faut demeu-

rer d'accord que la bonne & fine Manœuvre de ce Chevalier, jointe à la fermeté avec laquelle il donna ſes ordres pendant cette attaque, nous a fait ſortir tres-avantageuſement d'une affaire que peu de Gens auroient entrepriſe. Je ſuis voſtre &c.

Je n'ay rien à ajoûter à cette Relation. Elle vous fait voir l'intrépidité & la conduite de M le Chevalier de Lhery. Il me ſeroit inutile de vous repéter ce que je vous ay dit de ſa Maiſon

sans un autre Lettre. Il y
trois cens cinquante ans
qu'elle avoit l'honneur de
commander les Armées du
Roy en Champagne. De-
puis que Mr le Baron des
Adrets a aporté la nouvelle
de ce Combat, on a eu des
Lettres de plusieurs Particu-
liers dattées de Lisbonne.
Elles marquent que ces
deux Vaisseaux se sont trou-
vez en si méchant ordre, qu'-
Ils ont eu beaucoup de peine
à gagner le Port. Il y a eu
aprés de six vingts Morts de
leur costé, & pour le moins
soixante blessez.

La connoiſſance des Fables eſt d'une ſi grande utilité pour la Jeuneſſe, qu'on ne doit pas s'étonner ſi les Jeſuites qui n'épargnent rien pour l'avancement de leurs Ecoliers, font des Diſputes publiques ſur cette matiere. Elles ont eſté remarquables à Toulouſe le premier jour du mois de Septembre. Un jeune Ecolier d'environ onze ans, y parut ſur un Theatre, en préſence d'une illuſtre & nombreuſe Compagnie compoſée du Parlement, & de tout ce qu'il y a de Gens

de Lettres dans cette fa-
meuſe Ville. Il commença
un tres-beau Diſcours Latin,
par lequel il fit connoiſtre
combien la Fable eſtoit ne-
ceſſaire, & les agréemens
qu'on y trouvoit. Ce Diſ-
cours finy, on diſtribua des
Théſes, qui contenoient l'o-
rigine de tous les Dieux, Ce-
leſtes, Terreſtres, Maritimes,
& Infernaux, leurs divers
noms, les Païs où ils avoient
eſté adorez, & leurs princi-
pales Actions. Ce jeune Eco-
lier offrit de fort bonne
grace de répondre ſur toutes

ces choſes, en Latin ou en
François indiféremment. Un
Jeſuite celebre pour ſon ſça
voir, & fort diſtingué par
ſon beau génie, fit l'ouver
ture des Théſes, & pouſſa le
Soûtenant ſur les matieres
les plus difficiles. Il s'en tira
avec une liberté d'eſprit
merveilleuſe, & charma tou
ceux qui eſtoient venus pou
l'écouter. Mr de Fieubet, Fil
de Mr le Premier Préſiden
de Touloufe, qui n'eſt guére
plus âgé que celuy dont j'ay
commencé de vous parler
l'attaqua d'une maniere tres
fine

fine, & l'on ne ſçavoit ce
qu'on devoit admirer le plus,
ou la ſubtilité de celuy qui
interrogeoit, ou la vivacité
d'eſprit & la prodigieuſe mé-
moire de celuy qui répon-
doit. Ce combat dura deux
heures, ſans que ce dernier
ſe laiſſât embaraſſer par au-
cune des Queſtions qui luy
furent faites. Ce qu'il y eut
de plus ſurprenant, c'eſt
qu'il cita, mais fort à propos,
plus de deux mille Vers
d'Horace, de Virgile, d'O-
vide, & des autres Poëtes
qui ont traité des fauſſes

Divinitez. La grace & la
bonne mine du Soûtenant,
ne contribuoient pas peu à
luy attirer l'applaudiſſement
de ſes Auditeurs Il eſt Fils
de Mr le Procureur General
du Parlement de Touloufe,
qui ne cede à feu Mr le Ma-
zuyer ſon Pere, qui eſt mort
Chef de ce meſme Parle-
ment, ny en mérite, ny en
ſçavoir, ny en zele pour le
ſervice du Roy, & pour le
bien de l'Egliſe. Toute la
Ville parle encor avec éloge
de ce fameux Magiſtrat, qui
a rendu de tres-importans

Mervices à ſa Majeſté, eſtant Maiſtre des Requeſtes, Intendant en Catalogne, & enfin Premier Préſident dans la Capitale du Languedoc. Dans le temps que la Contagion y faiſoit d'affreux ravages, il ne ceſſa point d'envoyer ſes ordres pour le ſoulagement des Malades, de les viſiter dans leurs Hutes, & de leur faire donner tous les Remedes poſſibles, juſqu'à-ce qu'enfin il fut luy-meſme attaqué du mal commun, & mourut en ſervant les autres, comme

victime de ſa charité.

S'il n'eſt pas nouveau qu'en
pratiquant les Malades on
ſoit atteint de leur mal, il
l'eſt encor moins qu'en al-
lant chercher à guerir le
corps, on reçoive des bleſ-
ſures qui penetrent l'ame, &
dont on a longtemps à ſou-
frir. C'eſt la deſtinée de
beaucoup de Buveurs d'eau.
Un Cavalier d'autant de mé-
rite que de naiſſance, en a
fait l'épreuve. Une legere
incommodité l'ayant fait ve-
nir en un Lieu fameux, par le
grand nombre de Perſonnes

de qualité de l'un & de l'autre Sexe qui s'y trouvent tous les ans, il y rencontra une jeune Dame dont la beauté le charma. Comme il n'eſtoit pas d'humeur à languir ſans s'expliquer, il luy déclara ſa paſſion. La Dame tourna galamment la choſe, & conſentit qu'il l'aimaſt, pourveu que ce fuſt de bonne amitié. Cependant un Oncle critique qui buvoit des eaux comme elle, luy oppoſant le Qu'en dira-t-on dés les moindres aſſiduitez qu'on luy rendoit, le

Cavalier qui ne put la voir t
autant qu'il auroit voulu, e
eut recours à l'écriture. Voi-
cy la premiere Lettre qu'il l
luy fit donner. Elle eſt mê-
lée de Proſe & de Vers, & s
d'une maniere aſſez agrea-
ble, pour vous faire confeſ-
ſer qu'il doit eſtre amy des
Muſes.

A MADAME LA MARQUISE DE V***

IRis, je vous ay veuë, & c'eſt
assez vous dire,
Que l'Amour veut enfin que
pour vous je ſoûpire.
Les traits que vos beaux yeux
font par tout redouter,
Ne ſont point de ces traits que
l'on puiſſe éviter.
En vain ce libre aveu tiẽt voſtre
ame alarmée,
Je ſuis né pour aimer, & vous
pour eſtre aimée,
Et par les nœuds ſecrets d'un
mutuel accord,

C'eſt à chacun de nous à rem...n
plir noſtre ſort.
Vos rigueurs cõtre moy ſeroient in
de foibles armes;
En feriez-vous briller moins d'a...s
traits, moins de charmes,
Et pour fair ces rigueurs, quels e
que fuſſent mes ſoins,
Eſtant belle toûjours, vous ai-
merois-je moins?
Croyez-moy, la revolte eſt par t
tout condamnée,
N'allons ny vous, ny moy, con-
tre la Deſtinée,
Et tâchons d'éviter ce qu'on
court de hazard
A rejetter ſon ordre, ou s'y ren-
dre plus tard.
C'eſt ſans aucun regret, Iris,
que je vous aime,
Faite pour tout charmer, agréez
le de meſme,

Tous deux avec l'Amour tâchõs
d'en bien uſer,
Et ne l'obligeons point à nous
tyranniſer.
Qui l'euſt crû, quand j'eſtois
maiſtre encor de mon ame,
Que le ſejour des eaux m'en
ſeroit un de flâme,
Et qu'ainſi tout d'un coup, par
un charme vainqueur,
Où l'on guérit les corps, on duſt
bleſſer mon cœur?
C'en eſt fait, je me rends; mais
du moins, quand je cede,
La cauſe de mon mal peut eſtre
mon remede.
Je l'ay pris à vous voir, & quel
qu'en ſoit le cours,
Je ſeray ſoulagé, ſi je vous voy
toujours.
Mais n'en conſultez point ce
doucereux Critique,

Ce grand Spéculatif en fauſſe politique,
Qui toûjours reſervé, toûjours ſ
myſtérieux,
A peine à vous laiſſer la liberté è
des yeux.
Si ſon Qu'en dira-t-on empêchod
qu'on vous aime,
Vous voyant ſans Amans, qu'en
direz-vous vous-meſme,
Et que vous ſervira d'avoir avec
le jour
Reçeu l'heureux talent de don-
ner de l'amour?
De ſes froides leçons fuyant
l'indigne piege,
Joüiſſez malgré luy d'un ſi beau
privilege,
Et prenant ſur mon cœur un
pouvoir abſolu,
Veüillez ce que de vous le Sort
a réſolu.

Je ſçay bien, Madame, que
s'eſt prendre quelque ſoin de
non repos, que vous obſtiner
omme vous faites à vouloir
que je regle ſur les termes de
na bonne amitié, l'ardente
oaſſion que vous m'avez inſ-
oirée. Vous eſtes faite d'une
maniere à ne laiſſer jamais
vos Eſclaves en pouvoir de
rompre vos fers, & je con-
ois aiſément qu'il n'y a rien
de plus dangereux que de
vous abandonner ſa liberté
ſans reſerve.

IL L'amour que j'ay pour vous par
mille inquiétudes,

M'a déja fait ſentir ce qu'il m'e
doit coûter,
Et ſur un ton bien haut vous m
ferez chanter,
Si je m'en raporte aux pré-
ludes.
Dans la Mer où je vogue il eſt
mille Rochers
Dont pâliroient les plus hardis
Nochers,
Mais la peur d'y périr touche
peu mon courage.
Mon cœur ſous les dãgers s'enfle
d'un noble orgueil,
Et par la beauté de l'écueil
Il fait vanité du naufrage.

Ainſi, Madame, laiſſons, s'il vous plaiſt, les choſes en l'état où elles ſont. Si mes chaînes ſont trop lourdes à por-

er, vous me les verrez trai-
er avec joye, & il n'y a rien
e ſi déterminé de ma part
ue l'hommage eternel de ma
ervitude.

De mes maux je voy le goufre,
Et qu'avant que d'en mourir,
Ce qui me reſte à ſoufrir
Paſſera ce que je ſoufre;
Mais quel que ſoit le tourment
Qui m'attẽde en vous aimant,
Il n'a rien que j'appréhende.
Je me plais dans mes ennuis,
Et tout batu que je ſuis,
Je veux bien payer l'amende.

Comme en cela il n'y a des
peines que pour moy, il me
ſemble que c'eſt ſans aucun

ſujet que le ſcrupule vous
prend. Ce que vous appelle
amitié qui ne tire point à con
ſéquence, eſt accompagné d
langueurs bien incommodes
& je doute fort que vous le
ayez examinées quand il vou
a pris envie de l'établir entr
nous.

Agiſſons de bonne foy,
La main ſur la conſcience.
L'amitié ſans conſéquence
Eſt-elle de bonne aloy
Pour qui comme vous & mo
En connoit la nonchalance?
Si ſous ce terme adoucy,
De quelque amoureux ſoucy
L'on tient l'intrigue ſecrete,

Le terme vous eſt permis;
Mais, de grace, eſtes-vous faite
Pour n'avoir que des Amis?

Non, Madame, vous eſtes trop belle & trop aimable, pour conſentir à n'eſtre pas toûjours aimée de la plus noble maniere dont on puiſſe aimer; & les charmantes qualitez qui vous donnent tant d'avantage parmy celles de voſtre Sexe, me ſont trop connuës pour me laiſſer jamais affoiblir le parfait amour, dont je vous ay fait connoiſtre la violence. D'ailleurs

Apres avoir ſans m'en rien dire
Rangé mon cœur ſous voſtre
empire,
Si de ſes ſoins jamais vous vous
laſſez,
Pour m'obliger à le reprendre,
Croyez-vous que ce ſoit aſſez,
Que vous offrir à me le rẽdre:

Il eſt juſte que vous le gar-
diez, puis que vous en avez
fait voſtre conqueſte, & il n'y
auroit point de tyrannie pa-
reille à la voſtre, ſi vous pré-
tendiez l'aſſujetir à ſe défaire
des ſentimens paſſionnez qui
l'attachent tout à vous. Ne
faites point là-deſſus l'eſſay
du pouvoir qu'il vous a

donné sur luy. Aussi-bien ce seroit un ordre fort inutile que celuy qu'il en recevroit, & il ne pourroit produire autre chose qu'un secret dépit de l'injuste contrainte que vous luy en voudriez imposer.

Quand deux beaux yeux, de
leur gloire jaloux,
Etalẽt tout ce qui peut plaire,
Un pauvre cœur qui les révere
Est obligé de filer doux;
Et pour luy, quoy qu'il puisse
faire
Pour se défendre de leurs
coups,
L'amour est un mal neces-
saire.

Octobre 1680.

A voir le vif éclat de vos divins
attraits,
J'en prens plus qu'on n'en prit
jamais
Chaque fois que je vous re-
garde.
Comme il naiſt de voſtre
beauté,
S'il vous déplaiſt que je le
garde,
Oſtez-m'en la neceſſité.

C'eſt ce que vous ne ſçau-
riez faire, puis qu'il n'eſt pas
en voſtre pouvoir de n'eſtre
pas la plus aimable de toute
les Femmes ; mais comme il
n'eſt pas moins hors du mien
de ceſſer d'eſtre le plus amou-
reux de tous les Hommes.

Ne corrigeons rien aux Pla-
netes
Par qui nos jours ſemblent
conduits.
Soyez toûjours ce que vous
eſtes,
Et moy toûjours ce que je
ſuis.

Henry-de Lévy, Duc de
Vantadour, Pair de France,
Prince de Maubuiſſon, Com-
te de la Voute, Tournon &
Albon, & Chanoine de l'E-
gliſe de Paris, eſt mort le
14. de ce Mois, âgé de quatre-
vingts-quatre ans. Il eſtoit
aîné de l'illuſtre Maiſon de
Lévy de Vantadour, & avoit

eſté honoré par le feu Roy
de la Charge de Lieutenant
General & Chef de la Pro-
vince de Languedoc, pen-
dant que Mr le Duc des
Montmorency ſon Oncle,
dernier de cette Famille, en
eſtoit le Gouverneur. Il y
parut avec éclat & une ma-
gnificence extraordinaire, &
ſoûtint d'une maniere tres-
glorieuſe pour luy, l'avan-
tage qu'il avoit d'eſtre Fils
d'Anne de Lévy, Duc de
Ventadour, Gouverneur des
Provinces du Haut & Bas
Limoſin, ſeul Lieutenant

General pour Sa Majeſté dans celle de Languedoc, un des premiers Hommes de ſon Siecle pour le courage & pour le génie, & de Marguerite de Montmorency sœur de feuë Madame la Princeſſe, & de feuë Madame la Ducheſſe d'Angouleſme. Il avoit épouſé Lieſſe de Luxembourg, Tante de Mr le Maréchal de Luxembourg, & s'eſtant volontairement ſéparez toux deux, elle entra dans un Convent; & luy, s'eſtant conſacré au ſervice de l'Egliſe, où il re-

fusa les Dignitez les plus re
cherchées, il résolut par unn
modération & une pieté qu
a peu d'exemples, de finir
ses jours dans le Chapitre d
l'Eglise de Paris, en qualit
de Chanoine. Il a voulu
estre inhumé, & quoy qu'il
eust demandé que ce fus
sans pompe, M^r le Duc de
Ventadour son Neveu, es
tant venu en poste d'une de
ses Terres si-tost qu'il sçeut
cette mort, luy a fait rendre
des honneurs dignes de sa
naissance & de son mérite.
Il estoit Cousin-germain de

Monſieur le Prince, & une qualité ſi avantageuſe, vous oeut aiſément faire juger combien de Perſonnes conſiderables ſe ſont trouvées au Service ſolemnel qui a eſté fait pour luy dans l'Egliſe de Noſtre-Dame.

Je croy vous avoir amplement parlé de Mr Riquet en vous expliquant la premiere Hiſtoire Enigmatique qui a paru dans mes Letrres Extraordinaires. Il eſt mort au commencement de ce Mois. C'eſt celuy qui avoit donné les deſſeins du Canal de Lan-

guedoc pour la jonction d
deux Mers, & qui en a to
jours eu la direction. C
grand Ouvrage a fait aſſ
voir dequoy il eſtoit cap
ble. Des deux Fils qu'il
laiſſez, l'un eſt Maiſtre d
Requeſtes, & l'autre Cap
taine aux Gardes.

L'Eveſché de Tulle a eſ
donné à Mr l'Abbé Ancelin
Aumônier de la Reyne, &
Fils de Madame la Nourrie
du Roy. Il a un Frere Con
trolleur General de la Maiſo
de la Reyne, & un autre
Chanoine de l'Egl. de Pari

On a commencé à inten-
ter un Procés sur un cas assez
nouveau. Un Cavalier aussi
enjoüé que spirituel, s'estant
laissé engager à une Partie
de Campagne, y prit pen-
dant quinze jours tous les
plaisirs qu'offroit la saison,
avec une Compagnie fort
agreable. Parmy les Dames
qui la composoient, estoit
une jeune Brune qui méri-
toit bien ses complaisances.
Quoy qu'elle fust du nom-
bre des Belles, l'agréement
de son humeur l'emportoit
sur sa beauté. Elle parloit

bien, écrivoit avec juſteſſe, & faiſoit pour ſon uſage de tres-jolis Madrigaux. Le Cavalier s'attacha à luy conter des douceurs, & ſur ce qu'un jour il luy demanda ſon cœur, elle luy dit plaiſamment qu'ayant grand nombre d'Amans, elle l'avoit mis à prix, & qu'on n'y pouvoit prétendre ſans eſſuyer ſix mois de rigueurs. La condition ne l'étonna point. Il la pria ſeulement de vouloir écrire, afin qu'apres ſon temps de ſoufrance, il puſt en vertu de ſa Pro-

neſſe, pourſuivre les droits
u'il auroit acquis. La Belle
ccorda l'Ecrit. On luy ap-
orta dequoy le faire, & tan-
iis que les Témoins diſoient
eurs penſées ſur l'engage-
nent, elle fit un Madrigal
our tenir lieu de Promeſſe,
x ſigna au bas, *Philis*. On
evint de la Campagne, &
e Cavalier pour qui l'eſprit
e la Belle eſtoit un grand
harme, continua de la voir
ux conditions preſcrites.
e mérite de cette aimable
erſonne luy attirant une
roſſe Cour, tantoſt elle

écoutoit les nouveaux venus
préferablement aux Cava-
lier, tantoſt elle affectoit
contre luy quelque autre
injuſtice; & comme il s'eſ
toit ſoûmis à ſoufrir ſans
murmurer, cela donnoit lieu
à de fort plaiſantes Scenes.
Enfin ſon temps eſtant fait,
il a demandé qu'on luy tinſt
parole. Refus de la Belle,
& là-deſſus, Aſſignation. J'ay
vû l'Exploit. Tout s'y trouve
dans les formes juſques aux
Papier Timbré. Il eſt vray
qu'on en a point encor veu
d'un ſemblable Timbre. IIII

eſt fait d'un Cœur percé de
Fleches. Des quatre coins
de ce Cœur ſortent deux
Carquois, & deux Flam-
beaux allumez. Autour ſe
lifent ces mots, *Generalité*
d'Amour, & à coſté eſt écrit,
Deux Faveurs la Feüille. La
Promeſſe de la Belle eſt au
haut de cet Exploit, le tout
conçeu en ces termes.

PROMESSE DE PHILIS,
du premier jour d'Engagement.

VOus demãdez mon cœur,
j'oſe le refuſer,
Non qu'à ſoufrir des ſoins mon
panchant ne me pouſſe;

La chose me paroist si douce
Que je suis le premier Témoin
à m'accuser.
Ne desesperez point, le temps
fait toute chose;
Voyons pendant six mois si rig
gueurs ny mépris
Ne pourront affoiblir l'amour
que je vous cause,
Mon cœur est à vous à ce pri

Signé PHILIS

L'An de Perséverance, l
quinziême jour d'Assi
duité, à la requeste de Tirsi
Passionné, Cavalier Amou
reux, demeurant Ruë de Sa
crifice, à l'Enseigne du veri
table Amour, Paroisse d

Sainte Sincerité, où il a éleu son Domicile ; Je soussigné Aimable de Bonnefoy, Huissier exploitant dans le Royaume de Tendre, & Premier Officier de Cupidon, ay donné assignation à Philis Cruauté, Dame de Tirannie, demeurant Ruë de Rigueurs, à l'Enseigne du Cœur qu'on ne peut toucher, à comparoir demain deux heures de relevée pardevant Mr de la Constance, Lieutenant General de la Fidelité en la Chambre d'Engagement, Seigneur de Soins doux, Marquis de la grande

Complaisance, & d'entiere Réſignation, pour ladite Dame ſe voir contraindre, & condamner à donner préſentement & ſans délay ſon Cœur au Demandeur en vertu de ſa Promeſſe, dont cy-devant eſt copie, à faute dequoy, ou de comparition, ſera ladite Dame reconnuë atteinte & convaincuë du crime de leze-Tendreſſe, & enſuite condamnée par ledit Lieutenant General de la Fidelité, à une Inſenſibilité perpétuelle, ſans appel quelconque en la Chambre de Flaterie & de Carreſſe. Fait

à l'Isle d'Amour le jour & an que dessus. Témoins Aime-Discretion, & Jolycœur-Franchise, tous deux Officiers en ladite Chambre d'Engagement, qui ont signé avec moy. Signé AIME-DISCRETION, JOLYCŒUR-FRANCHISE, & de BONNEFOY, Huissier, chacun un paraphe ; & au dessous est écrit, *Controlé, le jour que dessus*, FRANCŒUR.

Si l'Affaire se poursuit jusqu'à la fin du Procés, on me promet de m'en envoyer toutes les Pieces. Ce galant

commencement fait eſpérer
beaucoup de la ſuite. En l'at
tendant, je vous fais part de
deux Madrigaux, dont l'Au-
theur eſt de Roüen. C'eſt
un Lieu où vous ſçavez que
les Muſes ont beaucoup de
Favoris. Ainſi tout ce qui
en vient mérite aſſez d'eſtre
leû.

DECLARATION D'AMOUR.

PVis-je vous déguiſer mon cœur?
N'y découvrez-vous pas une tendreſſe extréme?

Ces ſoins, ces embarras, cette douce
langueur
Que l'on ne ſent que quand on
aime?
Oüy, belle Iris, oüy, j'aime avec
beaucoup d'ardeur,
Et j'aimeray toûjours de meſme.
Ne me demandez plus avec empreſ-
ſement
Quelle eſt cette Beauté qui cauſe
mon martyre;
Vous dire j'aime, je ſoûpire,
Et le dire auſſi tendrement
Qu'à l'Objet de ſes vœux le proteſte
un Amant,
Et ſe vanter d'eſtre fidelle,
En vous montrant un cœur percé de
mille coups,
Sans dire le nom de la Belle
De qui partent des traits ſi doux,
N'eſt-ce pas dire que c'eſt vous?

SILENCE EXPLIQUE'.

L'Espoir d'estre aimé fait qu'on aime,
C'est ce qui flate un tendre cœur,
Et vous me refusez, belle Iris, la douceur
D'espérer que peut-estre à ma tendresse extréme
Répondra quelque jour une légere ardeur,
Puis-je lõgtemps aimer de mesme?
Quand une fois on connoit bien
Qu'un Amãt tout de bon soûpire,
Espérez, *est ce qu'il faut dire,*
Cependant vous ne dites rien.
Je ne sçay d'où vient le mistére
Qui vous oblige de vous taire;
Mais si c'estoit du mot, espérez, *seulement,*

Je pourrois bien pousser ma complaisance
Jusqu'à prendre vostre silence,
Iris, pour un consentement.

J'oubliay à vous mander
la derniere fois le Mariage
de Mr de Tullon avec Ma- *Thibaut*
demoiselle de Beaumanoir
de Lavardin. Les Nôces ont
esté faites chez Mr le Préſi-
dent Charreton, Oncle du
Marié à la mode de Breta-
gne, & doublement ſon Pa-
rent. Vous ſçavez combien
cet illuſtre Préſident eſt ma-
gnifique dans tout ce qu'il
fait. Ainſi il vous eſt facile

de juger avec quel éclat la Cerémonie s'en eſt paſſée. Mr de Tullon eſt une Perſonne bien faite, & a toutes les qualitez qui font un fort honneſte Homme. On ne peut mieux ſervir qu'il a fait dans les dernieres guerres de Flandres, où nous l'avons veu Premier Capitaine du Regiment de Champagne, & en ſuite Meſtre de Camp d'un Regiment de Dragons. Il tire ſon origine d'une ancienne Maiſon du Beaujollois. Hugue de Thibaud, Seigneur de Tullon, Pier-

eux, & la Roche, auſſi diſ-
tingué par les avantages de
ſa naiſſance, que par mille
bonnes qualitez qui luy ac-
quirent en ſon temps l'eſ-
time & l'amitié de tous ceux
de ſa Province, épouſa en
1566. Jacobée Charreton,
Fille aînée de Hugue Char-
reton, Seigneur de la Ter-
riere, la Douze, Cercié, &c.
& de Françoiſe de Grandys
ſa Femme. De ce Mariage
ſortirent pluſieurs Enfans.
Philbert, Seigneur de Tul-
lon, fut l'aîné; & Hugue
Seigneur de Pierreux, le ſe-

cond. Ce dernier a fait la
Branche des Seigneurs de
Pierreux, dont le Chef poſ-
ſede aujourd'huy une Char-
ge conſidérable dans la Mai-
ſon de Son Alteſſe Royale
de Savoye. Philbert Fils aîné
de Hugue Seigneur de Tul-
lon, & de Jacobée Charre-
ton, fut marié avec Diſpenſe
à ſa Couſine Elizabeth de
Noblet, de l'ancienne Mai-
ſon d'Eſprés. Elle eſtoit Fille
de Claude Baron d'Eſprés,
Seigneur de la Tour de Ro-
maneſche, & d'Elizabeth de
Rebé, Sœur de Claude de

Rebé Archeveſque de Narbonne, & Commandeur des Ordres du Roy, ſi connu par la faveur qu'il s'acquit aupres de Loüis XIII. Cet Archeveſque fit de fort grands avantages à ſa Niéce en faveur de ce Mariage. Elle recueillit depuis la Succeſſion de ſes Freres, qui moururent ſans Enfans, aprés s'eſtre veus Colonels, & Maréchaux de Camp. De ce Philbert, Seigneur de Tullon, & de cette Elizabeth de Noblet, ſont ſortis cinq Garçons & deux Filles.

L'Aîné, nommé Claude Ba
ron d'Esprés, Seigneur d
Tullon, la Tour-Romane
che, la Roche, &c. épous
en 1654. l'Heritiere du Ter-
raux, Petite-Niéce du Ma-
réchal de S. André, de la
Maison d'Albon, dont il a
plusieurs Enfans. Pierre Sei
gneur de Tullon, cy-devan
Mestre de Camp d'un Re-
giment de Dragons, Frere
puîné de Claude Baron d'Es-
prés, est celuy dont je vous
apprens le Mariage. Made-
moiselle de Beaumanoir de
Lavardin, qu'il a épousée,

eſt la Fille aînée de feu M^r le Marquis de Beaumanoir, Comte de Lavardin, Lieutenant General pour Sa Majeſté aux Païs du Maine & du Perche. Cette Maiſon eſt une des premieres de tout le Royaume. Elle vient de Philippe de Beaumanoir, Bailly de Clermont en Beauvoiſis, & de Senlis, l'un des plus Grands Hommes qui fut en France. Il vivoit en 1280. Robert de Beaumanoir ſon Petit-Fils, fut Maréchal de Bretagne environ l'an 1350. Et Jean de Beau-

manoir, Arriere-petit-Neveu de Robert, a eſté fait Maréchal de France en l'année 1595. De ce Jean, dit le Maréchal de Lavardin, ſont ſortis des Gouverneurs & des Lieutenans pour le Roy au Païs du Maine, & deux Eveſques du Mans, l'un deſquels appellé Philbert Emanüel de Beaumanoir, Oncle de la Mariée, eſtoit Commandeur des Ordres du Roy. M le Marquis de Lavardin, Lieutenant de Roy en Bretagne, eſt l'Aîné de cette Famille. Vous vous

ſouvenez qu'il a épouſé la Fille de M de Luynes, Sœur d'Albert de Mr le Duc de Chevreuſe d'apreſent, Gendre de Mr Colbert.

Ce n'eſt pas aſſez que la mémoire des Grands Hommes, & de toutes les actions qui les rendent dignes de vivre éternellement, ſoit conſervée dans l'Hiſtoire. Il faut que le Marbre, l'Airain, le Cuivre, le Bronze, l'Argent, & l'Or, en laiſſent à la Poſterité des Monumens où ils ſoient dépeints. C'eſt dans cette veuë qu'on

a veu depuis peu une Mé-
daille de Mr le Chancelier.
Je vous l'envoye gravée. En
jettant les yeux deſſus, vous
verrez le Buſte de ce Chef
de la Juſtice, poſé ſur la
Caſſete où les Sceaux ſont
renfermez. Le Revers nous
fait entendre que la France
peut ſe vanter d'avoir un
Caton auſſi-bien que l'an-
cienne Rome. Ce Revers
ne pouvoit rien contenir de
plus juſte, Mr le Chancelier
eſtant ennemy du faſte, mo-
deſte dans ſa grandeur, &
zelé pour ſa Patrie. Ces ve-

ritez tres-glorieuſes pour luy, ſont tellement recouënus, que Sa Majeſté a fait mettre dans ſes Lettres de Chancelier, *Que par ſes ſoins & par ſa prudence, il a beaucoup ſervy à pacifier les Troubles de l'Etat.* Quelque modeſte qu'il ſoit, il ne ſe peut qu'il ne demeure d'accord avec luy-meſme qu'il eſt digne de cet éloge, & qu'il ne poſſede pas l'éminente Dignité où il ſe voit ſans l'avoir bien meritée, puis qu'il a eſté choiſy pour la remplir par un Roy qui a le diſcer-

nement le plus juſte en tou-
tes choſes, & que jamais au-
cun faux-brillant n'a pû é-
bloüir. Je m'arreſte icy, ne
pouvant trouver d'expreſ-
ſions aſſez fortes pour loüer
dignement ce Grand Mo-
narque. Le Quatorzain que
vous allez voir, vous fera
connoiſtre que les Eloges
vulgaires luy conviennent
mal. J'appelle ainſi un Son-
net ſans rimes. Chaque Vers
a un Echo, dont pourtant
une partie des réponſes en-
tre dans le ſens de celuy qui
interroge.

SONNET EN ECHO, sans Rimes.

QVel employ dignemẽt aujour. d'huy vous amuſe, ~~Muſe?~~
Mettez tous ces travaux où Mars luy ſeul a part, à part,
Et laiſſez des Combats le tumulte odieux aux Dieux,
Pour des ſoins plus charmans vous eſtes cette année née.

Pourriez-vous de la Paix le retour ſalutaire taire,
Et de ſon ſage Autheur ne pas vanter le nom? Non.
Sçavez-vous quel Héros fit cet acte inoüy? Oüy.
Peut-on bien le loüer en langage vulgaire? Guére.

Octobre 1680.

Iamais Prince fut-il genéreux à ce point? Point.

Qu'a-t-il des Demy-Dieux dont on entend parler? L'air.

Qui jamais mieux que luy paya de sa perſonne? Perſonne.

Que ſont tous les Céſars qu'on met à ſi haut prix, au prix,

Les Scipions, Pompée, Annibal, Aléxandre? Cendre.

Qui donc eſt ce Grand Roy qui les euſt ébloüis? LOUIS.

Les quatre Vers que j'ad-
joûte, adreſſez à Mr l'Eveſ-
que d'Amiens, Autheur du
Panégyrique, dont j'ay parlé
au commencement de cette

Lettre, ont une penſée qui a du raport avec celle des trois derniers Vers de ce Sonnet. Mais qui ne s'accorderoit pas à dire que le Roy ſurpaſſe les plus Grands Héros de l'Antiquité?

A L'AUTHEUR DU PANEGYRIQUE DE LOÜIS LE GRAND.

CHarmãt Panégyriſte, & digne Hiſtorien,
Sur Pline tant vanté tu gagnes la victoire;

Mais auſſi l'on peut dire en faveur de ſa gloire,
Que ton Héros ſurpaſſe infiniment le ſien.

Ce Quatrain eſt de Mr l'Abbé de Sainte Croix-Charpy, dont je ne puis m'empeſcher de vous faire voir l'endroit d'une Lettre qu'il écrit à un de ſes Amis, ſur la difficulté des Panégyriques. Ce Fragment ſervira à vous marquer les avantages de la Maiſon de Mr l'Eveſque d'Amiens, qui peut-eſtre ne vous eſt pas tout-à-fait connuë. Voicy ce qu'il li

en rapporte. *Pour réüſſir en cette ſorte d'Ouvrages, il faut avoir une grande délicateſſe d'eſprit, avec une profonde érudition, & ſur tout entendre fort bien la politique & le monde; ce qui ne ſe rencontre preſque jamais qu'en des Perſonnes de naiſſance. J'avois ignoré celle de l'Autheur du Panégyrique dont je parle; mais en liſant l'Hiſtoire des Chanceliers de France que Mr du Cheſne vient de mettre au jour, j'ay appris que Meſſire François Faure, Angoumoiſin, eſt ſorty*

du Sang & de la Maiſon des
l'illuſtre & fameux Jean
Faure Chancelier de France
celuy que les ſçavans Juriſ-
conſultes appellent le Pere
du Droit, la Lumiere des
Loix, & l'Oracle de la Juſ-
tice, *qui par les ſeuls degrez*
de ſa ſcience & de ſa vertu
eſtoit parvenu à cette pre-
miere & ſouveraine Magiſ-
trature. Ce qui m'en plaiſt
le plus, c'eſt qu'il eſt avan-
tageux à noſtre Grand Mo-
narque d'eſtre loüé par une
Perſonne d'une Race auſſi
illuſtre, & par un Eveſque

d'une auſſi grande réputation que l'eſt noſtre Pagégyriſte.

Je paſſe à une Galanterie qui vous fera voir combien l'amour eſt ingénieux. Une Blonde de Paris, & une Brune de la Campagne, toutes deux des plus aimables, & Amies depuis longtemps, eurent enſemble une de ces petites querelles, qui ne ſervent dans la ſuite qu'à fortifier l'amitié. Ce qui donna occaſion à leur démeſlé, fut un jeu d'eſprit de la belle Blonde, qui ſpirituelle & enjoüée autant

qu'on peut l'eſtre, s'aviſa un
jour de faire quelques Cou-
plets de Chanſon, & des
Contreveritez ſur ſes Com-
pagnes. La Brune y avoit
beaucoup de part, & com-
me elle eſtoit d'humeur à
ſe piquer de fort peu de cho-
ſe, elle crût avoir ſujet de ſe
plaindre, & marqua de la
froideur à ſon Amie. Elle
fit plus. La démarche de
luy expliquer ce qui la cho-
quoit, luy ſemblant indigne
d'elle, elle ceſſa de la voir
pendant quelque temps, &
s'en alla meſme à la Cam-

pagne ſans luy dire adieu.
Un Cavalier, galant & amy
également en apparence de
ces deux Belles, quoy que
dans le fond un peu Amant
de la Blonde, ayant appris
de cette derniere, apres le
départ de ſon Amie, les cir-
conſtances de leur diférend,
réſolut d'en profiter. Il ſça-
voit que la Brune peignoit
ſi mal quand elle écrivoit,
qu'il falloit plutoſt deviner
que lire ; & comme tout
commerce de Billets ſe trou-
voit romp' par leur broüil-
lerie, il luy tomba dans l'eſ-

prit de faire rendre à la
Blonde une Lettre de ſa fa-
çon, & écrite de ſa main,
dont il eſtoit aſſuré qu'elle
ne connoiſſoit point le ca-
ractere. Il ſigna la Lettre
du nom de la Brune, qu'il
imita le mieux qu'il luy fut
poſſible, comme ſi elle euſt
emprunté une main pour
tout le reſte; & l'ayant da-
tée du Lieu où elle faiſoit
ſon ordinaire ſejour, il la fit
porter à la belle Blonde par
une Perſonne qui en reve-
noit, & qui luy en avoit déja
rendu quelques autres. Voi-
cy ce qu'elle y trouva.

A MADEMOISELLE DU C... DE S....

CE caractere vous paroiſtra ſans-doute inconnu, Mademoiſelle, mais n'en ſoyez pas ſurpriſe. Je ſçay que vous vous eſtes plainte, & avec raiſon, que j'écrivois d'une maniere peu liſible. Ainſi pour ne vous pas fatiguer les yeux à déchifrer cette Lettre, & pour vous mieux éclaircir de mes ſentimens, j'ay crû qu'il ne

ſeroit pas mal-à-propos de
me ſervir de la plume & de
la main d'un Amy ſincére &
officieux, qui a bien voulu
écrire pour moy. Pour vous
rendre juſtice autant que je
vous la dois, j'avouë, ma
Belle, que vous méritez beau-
coup, & qu'il eſt rare de
trouver au monde une Amie
qui ait tous les avantages
dont vous pouvez vous van-
ter. Pour bien connoiſtre ce
que vous valez, il a fallu que
j'aye éprouvé le chagrin d'eſ-
tre privée des douceurs de
voſtre aimable converſation,

& de la part meſme que je poſſedois dans voſtre amitié. Cette privation m'eſt devenuë ſi ſenſible, que j'ay reſolu de mettre en uſage tous les moyens capables de vous flé-chir, & de me faire rendre dans voſtre cœur la place que j'y ay euë. Je veux oublier les endroits par où je me ſuis attiré voſtre froideur, & j'ay du dépit dans l'ame, d'avoir voulu ſacrifier à un petit point de gloire, le plaiſir de vous revoir, & de me remettre bien dans voſtre eſprit. Cependant, quoy que je

n'aye jamais ceſſé de vous aï-
mer, la vangeance m'a paru
ſi douce contre une Ennemie
auſſi charmante que vous; &
le deſir de ſatisfaire mon reſ-
ſentiment, m'a tellement ani-
mée, que cette paſſion a fait
naître en moy une Muſe qui
m'a inſpiré dequoy parler a
mon tour, & répondre à celle
qui chez vous a eſté cauſe de
noſtre petite querelle.

C'eſt tout de bon que contre
vous je gronde,
Je ſens mon cœur jaloux de voir
que tout le monde
Vante ſi fort par tout vos raref-
qualitez.

Pour me vanger, je veux, aimable Blonde,
Vous apprendre à mon tour vos contre-veritez.
A commencer d'abord par les diformitez
De voſtre taille contrefaite,
Tout y choque, tout y déplaiſt.
On ne ſçauroit ſoufrir voſtre humeur comme elle eſt,
Vous recevez mal la fleurete,
Et cependant je vous croy fort coquete.
Vous eſtes noire à faire peur,
Et vous n'avez agrément ny douceur.
Qui diroit, à vous voir dans vos jours de parure,
Que vous avez bon air, vous feroit une injure.

Voſtre gorge & vos bras tien-
nent de la maigreur,
Sur vos lévres toûjours dominor
la pâleur,
Rien n'eſt ſi laid que voſtre
chevelure ;
Et quãd on dit de vous que vous
chantez fort bien,
Que vous dancez de meſme, on
n'en doit croire rien,
C'eſt médiſance toute pure.
Vous haïſſez fort la lecture;
Auſſi pour de l'eſprit, vous n'en
euſtes jamais
Ny pour parler, ny pour écrire.
Vos yeux ſont ſans éclat, vos
regards ſans attraits.
Vous eſtes toûjours triſte, & rien
ne vous fait rire.
Vous paroiſſez mourãte, & tout
vous fait pleurer;

Mais ce qui fait voſtre plus
grand martyre,
C'eſt de ne voir pour vous nul
Amant ſoûpirer.
En verité, ma Muſe eſt laſſe de
médire,
Et je n'aurois pas crû qu'en vous
peignant ſi mal,
J'euſſe fidellement tiré l'Ori-
ginal.

Vous voyez, ma Belle, combien il eſt dangereux de m'attaquer, & que les forces ne me manquent pas, quand j'en ay beſoin pour me défendre. Mais c'eſt aſſez que vous m'ayez éprouvée. J'avouë que nos armes ſont inégales.

Octobre 1680.

Les chants de ma Muſete ne
ſeront jamais comparables
aux doux ſons de voſtre Lyre,
& je vous cederay toûjours
en toutes choſes, à vous, dis je,
qui ſerez un jour la Sapho
de noſtre temps. Les merveil-
leuſes qualitez de voſtre eſ-
prit, jointes aux charmes de
voſtre corps, vous rendent
une Perſonne ſi accomplie
que de quelque façon qu'on
vous regarde, vous brillez
dans un âge, où d'autres à
peine ont commencé à pa-
roiſtre.

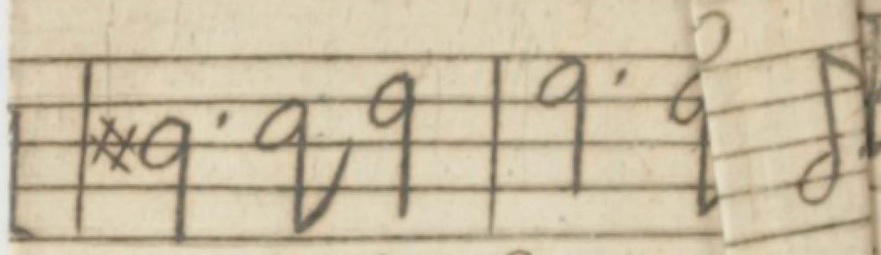
Pourplaire & pour charmer vous
avez ce qu'il faut.
On vous a dit souvent que vous
estiez parfaite;
Mais qui voudroit vous parler
d'amourete,
Découvriroit en vous peut-estre
un grand defaut.

Pour peu que vous con-
sulterez les sentimens de
vostre cœur, vous n'aurez
aucune peine à deviner en
quoy il consiste.

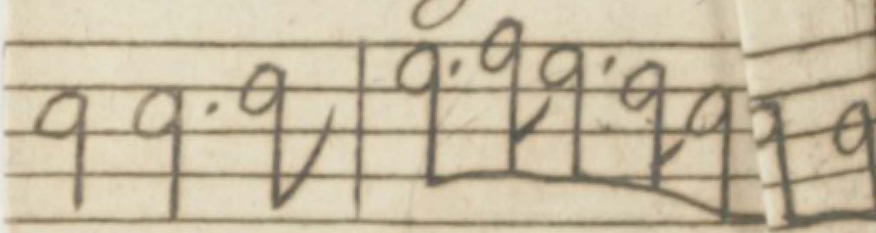
Quand on peut comme vous en-
gager tout le monde,
Quand on a comme vous mille
charmans appas,
Je vous l'aprens, petite Blonde,
C'est un crime de n'aimer pas.

Adieu, ma Belle. Profitez de mon inſtruction, & me croyez la meilleure de vos Amies. M. de B...

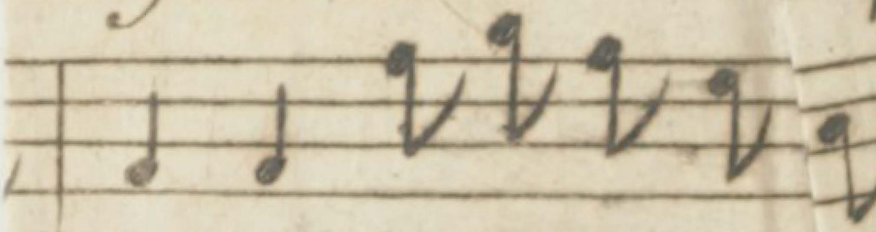
Ce galant Avis, joint au tour aiſé de toute la Lettre, fit voir aiſément à la belle Blonde qu'on s'eſtoit ſervy du nom de la Brune, pour l'engager à la recevoir. Elle comprit auſſi-toſt que c'eſtoit une galanterie du Cavalier, & plaiſanta avec luy ſur le talent de faire des Vers, qui eſtoit venu tout d'un co p à ſon Amie. Cepen-



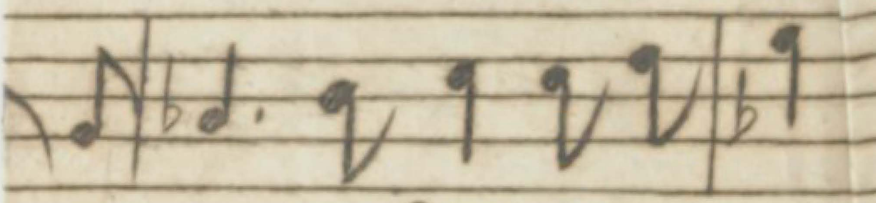
vous cher enfant de sa q =



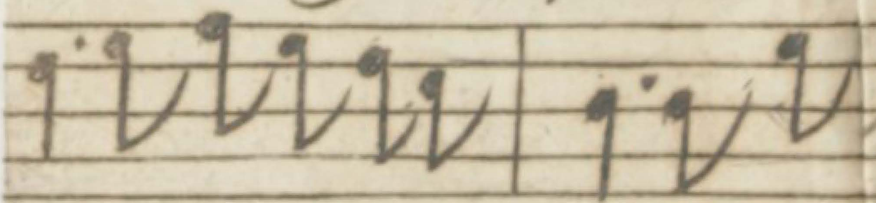
dange couler



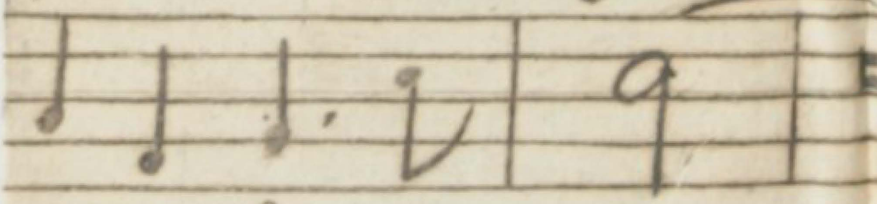
pense mais en recompe ans



diuin si fort si puissant bo seul



t fera plus de fracas fera plu d s de fr



n'auroit fait vn pot pot

Hant la Perſonne qui luy
avoit apporté la Lettre,
en demandant la réponſe,
elle promit de la faire à ſon
veritable Autheur. L'avan-
ture ne ſçauroit avoir par là,
qu'une ſuite digne d'un
commencement ſi agrea-
ble.

L'air de la nouvelle Chan-
ſon que je vous envoye eſt
de Mr Charpentier.

AIR NOUVEAU.

Conſolez-vous, chers Enfans
de Bacchus,
A quoy bon ce chagrin étrange,
En voyant noſtre Vendange

Couler avec ſi peu de jus?
Nous n'en aurons pas en abondance
Mais en récompenſe
Noſtre Vin nouveau
Vendangé ſans eau,
Sera ſi fin,
Si divin,
Si fort, ſi puiſſant,
Si bon, ſi charmant,
Si brillant,
Si petillant,
Qu'un ſeul Verre dans un Ecot
Fera plus de fracas que n'auroit faï
un Pot.

Il n'y a perſonne qui ne con
noiſſe dans quelle eſtime eſt
l'Univerſité de Montpellier,
mais peut-eſtre ignore-t-on,
que chacun de ceux qui s'y

font passer Docteurs en Me-
decine ou en Droit, estant
obligé de donner une Feste
à ses Amis, selon la dépense
qu'il peut soûtenir, ces
Festes sont quelquesfois
d'une magnificence extraor-
dinaire. Telle a esté celle
qu'a donnée depuis un mois
M Barbairac, à l'occasion
d'un Fils unique reçeu dans
la Faculté. C'est un Medecin
qui possede quatre ou cinq
cens mille livres de bien, &
qui tous les ans en gagne
encor quinze ou vingt. Une
si grande richesse ne doit

pas vous étonner, la Mede-
cine eſtant floriſſante
Montpellier, & y attiran
de tous les lieux de l'Europe
un nombre infiny d'Etu
dians. Quoy que ce Fils n'ai
aucun deſſein de l'exercer
la complaiſance qu'il a pour
un Pere dont les fatigues luy
ont aſſuré une ſi haute for-
tune, l'a engagé à demande
le Bonnet. Auſſi a-t-il pris
l'Epée auſſi-toſt apres ſa re-
ception au Doctorat. Voicy
quelle en fuſt la Cerémonie.
Un jour avant qu'elle ſe
deuſt faire, Mr Barbaira
allas

alla avec luy chez tout ce qu'il y a de Perſonnes de qualité dans la Ville, pour les prier de ſe rendre le lendemain, ſelon la coûtume, à la Faculté de Medecine, où l'on devoit recevoir ſon Fils Docteur. Les Dames invitées pour la plûpart aux Actes publics de cette nature, ne manquerent pas de s'y trouver. Les Hommes, pour luy faire plus d'honneur, voulurent aller chez luy, afin de l'accompagner au lieu deſtiné pour l'Aſſemblée. C'eſtoit une gran-

de Salle, tapiſſée d'une Hau
teliſſe achetée exprés,
plus magnifique qu'on eu
pû trouver. Tous les Banc
auſſi-bien que la Chaiſe d
Docteur, eſtoient garn
d'un Drap bleu, avec de
Chifres de ſoye & d'or e
pluſieurs endroits. Ces Ch
fres ſervirent d'abord d'a
muſement à la Compagnie
chacun s'attachant à les ex
pliquer. On en vint à bou
ſans beaucoup de peine.
recherchoit une Fille d
naiſſance, & cette reche
che eſtant approuvée, c

connut bien-toſt que c'eſtoit ſon Nom entrelaſſé avec celuy de la Belle. Le Pavé eſtoit parſemé de Laurier & d'Herbes, avec force Fleurs. On obſerva les Cerémonies accoûtumées à le recevoir Docteur. On ſortit enſuite, & on le remena chez luy dans l'ordre ſuivant. Quatorze Violons marchoient les premiers, avec ſix Hautbois, & quatre Trompetes. Il précedoient le nouveau Docteur, vétu d'une Robe noire, ayant un Bonnet carré couvert de ſoye rouge,

une Chaîne d'or qui luy ser-
voit de Ceinture, & un Dia-
mant au doigt d'un prix tres-
conſidérable. On le voyoit
au milieu des Profeſſeurs do
la Faculté, qui portoien
leurs grandes Robes de Broo
card rouge, avec des Bon-
nets couverts de ſoye de meſ
me couleur. Ils eſtoient ſui-
vis de plus de deux cen
Docteurs, chacun en Robe
noire & en Bonet, marchan
deux à deux, & ayant à leur
teſte leurs quatre Bedeaux x
en Robe & en Bonnet ainſi
qu'eux. Ces Bedeaux por-

toient chacun une longue Masse d'argent. Les Parens & les Amis fermoient cette marche, les Dames vétuës avec une propreté admirable, & les Hommes dans un tres-grand ornement, chacun se piquant de contribuer à la beauté de la Feste. Le chemin depuis le lieu où l'on avoit fait la Cerémonie jusqu'à la Maison du nouveau Docteur, estoit parsemé d'Herbes & de Fleurs, ainsi qu'à la Faculté. En arrivant, on vit devant le Logis un Arc de triom-

de l'esprit infiniment; & comme il est libéral, & qu'il fait une tres-belle dépense, il voit tout ce qu'il y a de beau Monde à Montpellier, & est bien reçeu par tout. Les complimens faits, on pria la Compagnie de passer dans une Salle, qu'on avoit ajustée tres-proprement. Elle estoit fort grande, & tapissée d'un Brocard couleur d'or, avec de l'argent mélé. Les Chaises estoient garnies de mesme, & avoient pour ornement des Chifres en broderie. Comme c'es-

phe, fait de branches de Lau-
rier, & de quantité de Bou-
quets de fleurs mélées en-
semble, avec des Tableaux,
remplis tous des Chifres que
je vous déja expliquez. Si-
toſt qu'on fuſt entré dans
cette Maiſon, qui eſt une
des plus belles & des mieux
meublées de la Ville, chacun
congratula le Docteur, & on
le fit avec des témoignages
de joye d'autant plus ſin-
ceres, que ſes belles qua-
litez le font eſtimer de tous
les honneſtes Gens. Il eſt
bien fait, a la taille belle,

toit la Salle du Bal, le jour qui en avoit eſté chaſſé dés trois heures apres midy, afin que la Dance euſt plus de grace, eſtoit reparé par douze grands Luſtres qui l'éclairoient, ainſi que des Bras dorez attachez de toutes parts. Apres que chacun ſe fuſt placé, le Docteur parut au milieu de l'Aſſemblée, mais fort diférent de ce qu'il eſtoit un moment auparavant. Un Habit de Cavalier rehauſſoit ſa bonne mine, & c'eſtoit un air galant qui faiſoit bien voir que la Me-

Hecine n'estoit point son fait.
Il alla prendre Mademoiselle
de Bompar, Fille d'un Gen-
tilhomme qualifié de ce
mesme nom, & commença
le Bal avec elle. Vous jugez-
bien qu'il luy rendit cet
honneur en qualité d'A-
mant déclaré. Cette Belle est
grande, fort bien faite, a
les cheveux noirs, les yeux
de mesme, le teint du monde
le plus uny & le plus blanc,
la gorge charmante, l'hu-
meur enjoüée, & une pro-
preté qui fait qu'on l'admire
dans ses habits les plus né-

gligez. Elle estoit habillée
ce jour-là d'une Gaze cou-
leur de feu à grandes fleurs
avec une Jupe toute de
Point d'Angleterre, coëfée
de ses seuls cheveux, & ayant
une Garniture de petit Ru-
ban jaune & blanc qui luy
donnoit un fort grand éclat.
Aussi n'y eut-il personne qui
n'avoüast que le prix de la
beauté luy apartenoit. Le
Bal dura jusqu'à huit heures,
apres quoy la Compagnie se
dispersa dans quatre Cham-
bres, preparées pour le Sou-
pé. Il y avoit dans chacune

ine Table de vingt-cinq
Couverts, avec ſix Luſtres
pour l'éclairer. Ces quatre
Chambres eſtoient tapiſſées
d'un petit Brocard, l'un
blanc, & les trois autres,
jaune, vert, & rouge, les
Chaiſes de meſme, & par
tout des Chifres. Rien ne
manqua au Régal, ny pour
la magnificence, ny pour le
bon ordre. Il y eut ſix Ser-
vices à chaque Table, &
douze Plats à chacun. Pen-
dant le Soupé, un Chœur de
Muſique préparé dans cha-
que Chambre, fut un agrea-

ble divertiſſement pour les
Conviez. Il eſtoit inter-
rompu de temps en temps,
par les Violons qui alloient
par tout. A peine eut-on
deſſervy, qu'on vint avertir
les Dames que la Comédie
les attendoit. On ne ſon-
geoit à rien moins qu'à ce
plaiſir. On l'alla prendre dãs
une grande Salle baſſe, où
une Troupe de Comédiens
avoit fait dreſſer un Theatre
fort galant. La Tapiſſerie de
cette Salle eſtoit blanche,
toute enrichie de Ruban-
Ponceau, qui faiſoit le plus

bel effet du monde. Les Comédiens repréſenterent *la Devineresſe*, avec tous ſes ornemens, & dans cette Repréſentation Madame Jobin ſe mit de ſi belle humeur, qu'elle réjoüit toute l'Aſſemblée. La Comédie faite, on repaſſa dans la meſme Salle où s'eſtoit tenu le Bal. Il y fut recommencé avec le meſme ordre; & apres qu'on eut encor dancé environ deux heures, on vit paroiſtre douze grands Valets habillez fort proprement, & portant chacun

une Corbeille pleine de Boc
tes de Confitures, garnie
au dehors de Rubans de di
férentes couleurs. La nuit
qui estoit déja fort avancée
obligeant les Dames à se re
tirer, on prit congé du Do
cteur, & en sortant on fu
fort surpris de voir la Rue
aussi éclairée que l'estoient
les Salles de cette Maison.
On y avoit suspendu de
Lustres, & vingt Carrosse
attendoient les Dames avec
cent Valets, tenant chacun
un Flambeau. Elles furent
toutes conduites chez elle

avec cette pompe. On continua la Feſte pendant les trois jours ſuivans entre les plus intimes Amis. On ne manquoit point d'aller tous les ſoirs donner une Serenade à la belle Mademoiſelle de Bompar avec un Chœur de Muſique & les Violons, qui demeuroient là une partie de la nuit, éclairez par une ſi grande quantité de Flambeaux, qu'il ne s'eſt jamais rien veu de plus magnifique. Je n'ajoûte rien à ce Mémoire; je crains meſme que le zele de celuy qui

l'a dreſſé en faveur de ſon
Amy, ne l'ait emporté un
peu trop loin.

Je vous envoye une Piece
d'un caractere que vous trou
verez nouveau. Une Belle
voyoit partir ſon Amant, &
le connoiſſant trop libertin
pour ſe paſſer de Maiſtreſſe
pendant ſon abſence, elle
aima mieux luy en donner
une, que d'attendre qu'il la
choiſiſt malgré elle.

L'AMANT COMMODE.

EN vain, en me quitant, vous jurez qu'à mes Loix
Vostre cœur restera fidelle.
Ce cœur se connoist moins que je ne le connois,
L'absence le rendra rebelle,
Et déja sa constance est peut-estre aux abois.

Vous partez, il suffit, & sans inquietude.
Je ne me fieray point à mes foibles attraits,

Voſtre humeur trop volage eſt un
mal d'habitude
Dont vous ne guérirez jamais.

ÇS

Malgré tous vos ſermens, je ſçay
voſtre foibleſſe,
Vous changerez en un moment.
Cependant comme en vous encor j
m'intéreſſe,
Pour vous conſerver mon Amand
Ie veux bien vous donner moy-
meſme une Maiſtreſſe,
Qui vous ſerve d'amuſement.

SÇ

On ne m'en verra point dédire.
Qu'Iris ſoit ma Rivale, aimez ce
Beauté;
Mais que ce changement où je ve
bien ſouſcrire,
Soit la marque de mon empire,
Non de voſtre legereté.

Par mon ordre portant vos vœux à
cette Belle,
Suivez aveuglement mon choix,
Et du moins la premiere fois
Devenez sans crime infidelle.

Ie ne veux point que vostre cœur
Consulte si l'Objet aura dequoy luy
plaire.
Choisissant un autre Vainqueur,
Vous meriteriez ma colere.

Sur tout, defense à vos desirs
De suivre leur panchant vers le
libertinage.
C'est en m'obeïssant qu'il faut estre
volage;
Et s'il me plaist ailleurs conduire
vos soûpirs,
Gardez-m'en le plus pur hõmage.

SS

Quand mon cœur de ce droit ſe
déclare jaloux,
Ne dites point que la contrainte
Oſte à l'Amour ce qu'il a de plus
doux,
Et que pour ſe vanger d'une odieuſe
feinte,
Ce Dieu ſouvent nous ſoûmet mal-
gré nous.

SS

Ie ſçay qu'il a ce privilege;
Mais à ſa violẽce oppoſant la raiſon:
Défendez-vous alors du piege,
Et vous ſauvez de ſon poiſon.

SS

Luy-meſme m'a donné l'empire de
voſtre ame;
Et ſi dans voſtre cœur il prétendoit
un jour

Allumer malgré vous une nouvelle
flâme,
Vous pouvez appeller de l'Amour
à l'Amour.

SZ

Qu'il maintienne ſon propre ou-
vrage,
Il fit l'union de nos cœurs;
Doit-il les ſéparer, quand je ne vous
engage
A compter ailleurs des douceurs
Que ſur le pied du badinage?

SZ

Vous pouvez m'en faire un larcin,
Sans que je m'en faſſe une injure;
Mais de là ſongez-bien qu'il eſt plus
d'un chemin
Qui peut vous mener au parjure.

Le Roy a donné à une des Filles de Mr le Duc de

de Montaut

Navailles l'Abbaye de Sainte
Croix de Poitiers. Vous ſçavez que dans nos dernieres Campagnes, ce Duc a commandé avec beaucoup de conduite & de ſuccés l'Armée de Sa Majeſté en Catalogne.

Mr l'Abbé de Moſny Grand Doyen de l'Egliſe de Noſtre-Dame, & Docteur de la Faculté de Paris, a eſté gratifié de l'Abbaye de S. Nicolas de Mizeray. C'eſt un Homme d'un mérite & d'une pieté tres-ſinguliere. Il eſt Neveu de feu Mr de

Contes, auſſi Grand Doyen de Noſtre-Dame, & Conſeiller d'Etat ordinaire. Les grands ſervices que l'Oncle a rendus au Roy, font tout attendre du zele que le Neveu fait paroiſtre à ſoûtenir dignement l'honneur de luy ſucceder.

Vous avez pris trop de gouſt à tout ce que je vous ay envoyé de Mr Hebert, de l'Académie de Soiſſons, pour ne vous pas faire part d'une Harangue, que vous trouverez tres-digne de luy. Elle a eſté faite pour Mr Col-

bert, quand ce Grand Mi-
nistre passa à Soissons. C'est
vous dire assez, pour vous
donner impatience de lire.

MONSEIGNEVR,

Quand le souvenir des
graces que vous avez si abon-
damment versées sur cette
Compagnie, & le juste desir
de vous en témoigner nos res-
sentimens, ne nous amene-
roient pas icy ; nous serions
toûjours obligez de venir
vous dire que nous prenons
part à la reconnoissance pu-
blique. Nous connoissons,

Monseigneur

Monſeigneur, le prix des grandes choſes que vous avez glorieuſement exécutées pour le bien de ce Royaume ; & comme nous nous intéreſſons tres-fortement à voſtre gloire, nous les avons toûjours remarquées avec une joye toute particuliere. LOUIS, l'incomparable LOUIS, entreprend de conſerver à ſes Sujets la tranquillité & l'abondance dans la plus grande Guerre que nous ayons jamais euë ; & par voſtre ſage conduite dans l'adminiſtration des Finances, nous avons

veu réüssir cette haute & difficile Entreprise. Mais combien cette rare conduite a-t-elle encor contribué à l'Ouvrage de la Paix, à ce grand & merveilleux évenement qui rend la France aussi glorieuse & aussi formidable que toutes les Victoires qu'elle a jamais remportées. C'estoit sans-doute, Monseigneur, ce que vous aviez dans l'idée, quand vous travailliez avec tant d'application & de succés à l'entretenement de ces Forces incroyables avec lesquelles nous a-

vons combatu si longtemps & si heureusement, contre tant de Nations diférentes. Nos Ennemis qui ne pouvoient comprendre comment les Finances d'un seul Royaume y pouvoient suffire, espéroient de jour en jour d'en voir tarir la source, & cette espérance les animoit à soûtenir une Guerre qui leur estoit si desavantageuse. Mais quand ils virent que par vos soins & par une œconomie qui nous a esté inconnuë jusqu'à vous, cette source estoit devenuë inépuisable; quand

ils connurent que vostre zele estoit infatigable, & vos lumieres infinies, ils jugerent que le temps fatal estoit venu où ils devoient subir le joug, & ils perdirent enfin le courage avec l'espérance. Voila, Monseigneur, comment vous avez préparé au Vainqueur de tant de Peuples, la matiere d'un nouveau triomphe, mais d'un triomphe admirable, dans lequel la magnanimité de ce Prince n'éclate pas moins en leur donnant la Paix, que sa valeur s'est fait admirer en foudroyant leurs

Places les plus fortes, & en se soûmettant leurs meilleures Provinces. Voila ce que vous doit la France, voila ce que nous vous devons avec elle. Mais avec ces obligations genérales, nous vous en avons en particulier de tres-sensibles, & nous pouvons dire que vos bontez en remplissant nos desirs, ont surpassé nostre attente. En effet, non seulement vous nous avez établis dans un temps où nous l'esperions le moins, dans un temps où vray-semblablement vos gran-

des occupations ne devoient pas vous permettre de penser à nous ; mais vous avez donné en suite vostre approbation à nos Etudes, vous nous avez honorez des marques de cette estime qui décide du mérite, & qui en fait la plus prétieuse récompense, & sur laquelle nous ne pouvions avoir de prétentions légitimes. Ce sont là principalement les obligations dont nous souhaiterions ardemment de nous pouvoir acquiter. Mais, Monseigneur, les Gens de Lettres ne peuvent

se revancher des faveurs
qu'ils reçoivent, que par des
paroles; & quand ces fa-
veurs sont au dessus de tou-
tes les expressions; quand
l'Eloge de leur Bienfaicteur
est au dessus de leur portée,
avec une reconnoissance in-
finie, ils se voyent malheu-
reusement contraints à de-
meurer dans une ingratitude
apparente. C'est, Monsei-
gneur, l'état où nous nous
trouvons à vostre égard, trop
heureux si pour les actions
de graces que nous ne pou-
vons vous rendre; si pour

les loüanges que nous ne pou-
vons vous donner, vous pou-
liez vous ſatisfaire des vœux
que nous faiſons continuelle-
ment au Ciel, pour la conſer-
vation d'une Perſonne ſi im-
portante à cet Etat, & ſi chere
à cette Compagnie.

Le temps des Vendanges eſtant celuy de toute l'année, pendant lequel on fait ordinairement les plus agreables Parties de Campagne, pluſieurs Perſonnes conſidérables de l'un & de l'autre Sexe, réſolurent de

aller paſſer à une lieuë de
'aris. Deux jeunes Sœurs,
illes de naiſſance, eſtoient
e la Compagnie. Chacune
voit ſon mérite; & ſi mille
ualitez faiſoient eſtimer
Aînée, la Cadete, âgée
eulement de quinze à ſeize
ns, avoit dequoy plaire aux
lus difficiles. Son viſage
uſſi brillant que ſa taille
ſtoit bien priſe, charmoit
ous ceux qui la regardoient;
ſes manieres toutes enga-
eantes mêloient de tels
grémens à ſes moindres
ctions, que quoy qu'elle

fiſt, on avoit ſujet de l'ad-b
mirer. La belle éducatiom
avoit d'ailleurs fecondé lol
ſoin que la Nature avoit prisi
de la faire aimable, & orn
rencontroit en elle tout co
qu'on peut ſouhaiter de lal
complaiſance d'une Per-
ſonne tres-bien élevée. Il
n'y avoit que ſon nom qui
répondiſt mal à ce qu'elle ll
eſtoit. Elle s'apelloit Agnés, è
& la vivacité ſurprenante dob
ſon eſprit ne convenoit en
aucune ſorte à l'innocenco
que Moliere a peinte dans
l'Agnés de ſa façon. Com-m

e elle eſtoit d'une humeur
rt enjoüée, & que tous
ux de la Compagnie a-
oient réſolu de ne ſonger
u'aux plaiſirs pendant qu'-
; ſercient enſemble, elle
e contribua pas peu à les
ire naiſtre. Ainſi tout eſ-
oit en joye, & chacun
vant fait proviſion de gaye-
, on n'épargnoit rien pour
entretenir. Un ſeul Gen-
llhomme, paſſionnément
moureux de la belle Agnés,
emeura toûjours reſveur.
on amour eſtoit connu, &
eux ou trois Cavaliers qui

conterent des douceurs
cette aimable Perſonne,
déconcertoient à tous m
mens. Son trouble d'eſp
paroiſſant à tout le mond
on rioit de ſes chagrins ;
la Belle que divertiſſoit
jalouſie, prenoit plaiſir à l
augmenter. Elle écouto
gracieuſement ce qu'on lu
diſoit de tendre, & quo
que ce fuſt ſans aucun de
ſein, elle affectoit quelqu
choſe de malicieux dans ſe
réponſes qui alarmoit ce ja
loux Amant. Apres quel
ques jours paſſez en diver

aiſirs, un ſoir qu'on avoit
t porter la Collation au
ed d'une Vigne que l'on
ndangeoit, le Gentilhom-
e ayant diſparu dans le
oment qu'on devoit par-
apres qu'on ſe fut un peu
oüy à ſes deſpens, un Ca-
lier des plus enjoüez prit
n ſérieux, & dit à la Belle
"il ne luy conſeilloit pas
" ſortir ſans bonne eſcorte,
"ce qu'il ſçavoit de bonne
"t que ſon Amant vouloit
quer tout, & que pour ne
indre plus que ſes Rivaux
mportaſſent, il avoit deſ-

ſein de l'enlever. La Bel
que la repartie n'embar
ſoit pas, dit d'aſſez plaiſa
tes choſes ſur la menace
l'enlevement. On ſe part
gea en ſuite dans pluſieu
Carroſſes, & le Gentilhon
me rejoignit la Compagn
au lieu qu'on avoit marqu
Il y reſva à ſon ordinai
Les autres prirent empl
comme Vendangeurs.
Collation ſe fit, & la n
venant, on s'en retour
ſouper. Le lendemain,
nouvelles Dames arrivere
de Paris, & apres qu'on e

Mîné, elles propoſerent la
Prairie d'Auteüil pour faire
une Promenade. Chacun
en convint, & quand on fut
preſt d'exécuter la Partie, la
Belle pria qu'on la diſpen-
ſaſt d'en eſtre. Tout le mon-
de s'étonnant d'une priere
qu'on n'attendoit point,
un des Cavaliers ſe pancha
vers elle, & luy demanda
d'un ton aſſez bas, ſi elle
craignoit l'enlevement. Elle
répondit tout haut, qu'une
ſi forte migraine l'avoit ſai-
ſie tout-à-coup, qu'elle n'eſ-
toit pas capable de ſuporter

le mouvement du Carroſſe
On prenoit trop d'intéreſt
à cette aimable Perſonne
pour l'expoſer à ſoufrir. On
alla ſe promener, & la Bell
demeura avec ſa Sœur, une
Amie, & un Gentilhomme
de ſes Parens. Son Amant
vouloit reſter auſſi avec elle,
mais elle voulut qu'il tînt
compagnie aux Dames. El
les trouverent la Prairie
d'Auteüil remplie de beau
monde, & eurent à peine
employé une heure à la Pro
menade, qu'une d'entr'elles
ayant avancé la teſte hors

de la Portiere, s'écria sur
' extraordinaire propreté
d'une jeune Païſane, qu'elle
vit de loin arreſtée à un Car-
roſſe. Les autres l'ayant re-
gardée comme elle, eurent
ſa meſme ſurpriſe. Elle te-
noit une Corbeille de Fruits,
& le plaiſir qu'on ſembloit
avoir à luy parler, donnoit
lieu de croire que ſa beauté
répondoit à ſa parure. Tous
eux de la Troupe diſpoſée
n trois Carroſſes, brûloient
l'envie de s'en éclaircir, &
nfin s'impatientant de voir
u'on l'arreſtoit trop long-

temps, ils luy envoyerent
un Laquais pour la preſſer
de leur apporter des Fruits.
Elle vint à eux, quoy qu'om
l'appellaſt de toutes parts,
avec un reſte de Peſches, &
un Panier de Muſcat qu'
n'eſtoit plein qu'à moitié
Plus elle approchoit, plus on
la trouvoit charmante. Cha-
cun attacha ſes yeux ſur elle
& quand elle fut à la Por-
tiere, ils la reconnurent pour
la belle Agnés. C'eſtoit elle
meſme, qui pour les ſurpren
dre agreablement, avoit mé
nagé le temps de ſe déguiſer

fer, en supposant un grand mal de teste. Elle feignit quelque temps de ne rien comprendre à ce nom d'Agnés qu'on luy donnoit, & composa si bien son visage, que changeant sa voix, & parlant un jargon de Païsan, elle les mit tous en état de croire qu'ils s'estoient mépris. Son jaloux Amant qui en fut persuadé plus que les autres, ne se lassoit point d'admirer la ressemblance. Il la plaignit d'estre destinée à devenir le partage de quelque misérable La-

boureur, & l'entendant mur-
murer, de ce qu'on luy fai-
soit perdre le temps d'aller
vendre ailleurs sans que per-
sonne achetaſt, il voulut l'en
consoler en luy donnant un
Loüis pour quelques Pes-
ches. La Belle fit de si grands
éclats de rire en le recevant,
qu'il ne luy fut pas possible
de se cacher davantage. Elle
reprit son ton de voix na-
turel, & leur ayant dit qu'elle
vouloit vuider ses Corbeil-
les, elle les quita pour aller
offrir aux Gens des autres
Carrosses ce qui luy restoit

de Fruit. Ils la ſuivirent de
oin, & admirerent avec
combien d'eſprit & d'a-
dreſſe, elle ſoûtenoit le rôle
qu'elle avoit voulu joüer.
Chacun demandant ſon
nom, elle ſe donna celuy
de Margot, & pleût telle-
ment par ſes petites manie-
es, qu'à quelque haut prix
qu'elle miſt ſon Fruit, on le
ayoit encor au dela. La
elle Margot faiſoit tant de
ruit dans la Prairie, que les
Acheteurs accouroient de
outes parts. Ainſi le Fruit
uy manqua bien-toſt, &

alors elle rejoignit ſa Sœur
qui l'attendoit en Carroſſe
avec ſon Amie & leur Pa-
rent. Le reſte de cette ga-
lante Troupe arriva auſſi-toſt
qu'elle au lieu où ils de-
voient tous ſe retrouver, &
tout le ſoir ſe paſſa en mille
plaiſanteries, que la belle
Agnés ſoûtint avec un en-
joüement admirable. Elle
loüa ſon Amant de ſon hu-
meur libérale, & trouvant
que le métier eſtoit aſſez
bon, elle réſolut d'eſtre encor
Margot le lendemain, pour
amaſſer, en vendant des

Fruits, dequoy leur faire un régal ſplendide. Les Dames qui retournoient coucher à Paris, promirent de luy amener nombre de Marchands; & une d'elles qui l'aimoit fort tendrement, ayant commencé à luy faire des carreſſes, elles eurent un quart-d'heure d'entretien particulier. Comme elles rioient toutes deux en ſe parlant, on leur fit la guerre de ne vouloir le plaiſir que pour elles ſeules, & cela les obligea de finir plutoſt. Le lendemain, la Belle reprit

ſon habit de Païſane, &
ayant eu plus de temps à ſe
donner le bon air dans ce
galant équipage, elle y paru
ſi charmante, qu'on luy ré-
pondit d'autant de con-
queſtes qu'elle en voudroit
faire. Les Dames, qui s'eſ-
toient engagées à un meſ-
ſage, afin qu'elle ne vinſt
pas à la Prairie avant elles,
envoyerent l'avertir qu'elle
y trouveroit bonne compa-
gnie. Toute la Troupe móta
ſoudain en Carroſſe, & apres
avoir fait deſcendre l'aima-
ble Margot à cent pas du
Rendez-vous,

Rendez-vous, on alla cher-
cher les Dames qui luy ame-
noient des Acheteurs. Cette
onction fut cauſe qu'on mit
pied à terre. Les compli-
mens qui ſe font toûjours
d'abord, eſtoient à peine fi-
nis, qu'on vit arriver l'agrea-
ble Païſane. Sa taille aiſée,
e brillant de ſon viſage, &
on air fin & ſpirituel, firent
dire à ceux qui n'eſtoient
venus que pour la voir, qu'-
elle méritoit toute ſorte d'a-
vantages. Elle s'adreſſa aux
Dames avec une grace qu'-
on ne ſçauroit exprimer. Au-

cun des Hommes ne ſe hâ-
toit d'acheter ſes Fruits, dans
la crainte d'eſtre trop toſt
privez de ſa veuë. Il fallut
pourtant qu'ils en priſſent
de ſa main. Vous jugez bien
qu'ils en donnerent ce qu'
elle voulut. Apres avoir fait
aſſez bien ſon compte de ce
coſté-là, elle s'avança vers
d'autres Carroſſes, d'où on
l'appelloit. Cependant la
belle Troupe, à qui ſon dé-
guiſement eſtoit connu, s'aſ-
fit ſur l'herbe pour y pren-
dre le frais ; & une des Da-
mes prenant la parole, de-

nanda ſi l'on ſçavoit ce qui
ſtoit arrivé à une Perſonne
e marque. Cette Perſonne
aiſant fort grande figure,
n la pria d'en conter l'hiſ-
oire. L'attention qu'on luy
reſta quelque temps, fut
nterrompuë par un effroya-
le cry qui ſe répandit par
out, & qui fit connoiſtre
ue la Païſane eſtoit enle-
évée. Les Dames, les Cava-
ers, tout fut en alarmes.
On demanda comment, &
ar qui, & de quel coſté on
emmenoit. On montra un
Carroſſe à ſix Chevaux qui

alloient vers la Ville à toute
bride, & on apperçeut la
belle Agnés, qui s'évançant
hors de la Portiere, faisoit ses
efforts pour se sauver. Un
des Cavaliers que sa voix
frapa, courut de toute sa
force avec cinq ou six La-
quais. Le Gentilhomme qui
en estoit amoureux, voulut
aussi courir apres le Car-
rosse; mais le Parent de la
Belle, qui avoit entendu
dire le jour précedent qu'il
la vouloit enlever, le crût
l'autheur de cette entre-
prise, & prétendant le faire

répondre du Rapt, il s'obtina ainsi que les Dames, à le faire demeurer. La douleur qu'il eut de l'enlevement de sa Maistresse, & les menaces d'un Procés en crime, où l'on sembloit vouloir l'engager, furent pour luy un si grand sujet d'accablement, que tombant évanoüy, il eut luy-mesme besoin de secours. On le porta dans une Maison voisine, où quelques Dames qui l'accompagnerent, luy firent tirer du sang. Apres qu'il fut revenu de sa foiblesse,

on le conduisit où le reſt
de la Compagnie devoit ſ
rendre. Il s'y plaignit d
l'injuſtice qu'on luy faiſoi
de le croire autheur d'un
lâcheté; & on le vit ſi pé
netré de douleur de l'enle
vement de l'aimable Agnés
qu'il fut aiſé de connoiſtr
qu'il n'y avoit point de part
En effet, ce qui s'eſtoit di
depuis deux jours de fom
prétendu deſſein, n'avoi
aucun fondement. C'eſtoi
un conte inventé pour faire
parler la Belle. Cependan
le Cavalier qui ſuivoit les

Cavisseurs, eut bientoſt
manqué d'haleine. Tout ce
qu'il pût faire, fut d'ordon-
ner aux Laquais d'avancer
toûjours, & de prendre lan-
gue touchant le Carroſſe.
Le hazard voulut que cet
accident eſtant arrivé ſur les
ſix heures, qui eſt celle où
l'on commence à faire la
Garde en ce Quartier-là, il
trouva un Cavalier prépoſé
pour cette Garde, à qui il
conta l'affaire, l'aſſurant que
la Brigade ſeroit payée lar-
gement, s'ils arreſtoient le
Carroſſe où eſtoit la Païſane.

Deux coups de Siflet assem-
blerent vingt-cinq de ses
Camarades, qui coururent
auſſitoſt à toutes jambes.
Le Cavalier retourna où il
venoit de laiſſer les Dames,
& au lieu de quatre ou cinq
Carroſſes qu'il devoit trou-
ver, il n'en vit que deux
dans leſquels eſtoient cinq
Femmes & deux Hommes,
qui le prirent avec eux. Il
leur fit ſçavoir ce qu'il avoit
fait, & les Dames luy appri-
rent l'accident du Gentil-
homme. La Compagnie
s'eſtant raſſemblée, chacun

saisonna sur l'enlevement.
On en craignit d'autant plus
es suites, qu'on crût que de
eunes Gens l'auroient en-
repris, trompez par l'habit
de Païsane. On ne doutoit
oint que la belle Agnés ne
e fist connoistre; mais quoy
qu'elle dist, ils pouvoient
d'abord manquer de res-
ect, ou ne la pas croire sur
a qualité. On passa deux
neures dans les plus fortes
larmes, & enfin on vit en-
rer un des Gardes qui ren-
dit la joye à tout le monde.
Il dit qu'on avoit atteint les

Raviſſeurs, qu'on vouloit ſur l'heure les envoyer priſonniers ; mais que la jeune Perſonne qu'ils enlevoient, avoit tellement prié qu'on les amenaſt dans cette Maiſon, qu'on avoit fait marcher le Carroſſe, & qu'il alloit arriver eſcorté de vingt de ſes Camarades. La belle Enlevée parut un moment apres. Chacune des Dames courut l'embraſſer. Elle répondit d'un air tout charmant à ces marques d'amitié ; & en ſuite s'adreſſant aux Cavaliers, elle leur dit

que c'eſtoit à eux à voir ce
qu'ils réſoudroient de ſes
Raviſſeurs, qu'elle préten-
doit les remettre entre leurs
mains, & qu'apres les avoir
rendus maiſtres de la ſatis-
faction qui luy eſtoit deuë,
elle jugeroit de leur eſtime
par la maniere dont ils van-
geroient l'affront qu'on luy
avoit fait. En meſme temps
elle fit entrer les autres Gar-
des. Les Raviſſeurs eſtoient
au milieu, & ce fut en les
voyant qu'on pénetra le
miſtere. C'eſtoient deux
Freres, & un Couſin de la

Belle, priez par la Dame
avec qui elle avoit tant ry
le ſoir précedent, de venir
eſtre ſes feints Raviſſeurs.
Cette Dame qui avoit fait
juſque-là merveilleuſement
la deſolée, ſe mit à rire de
tout ſon cœur des frayeurs
qu'on avoit euës. Chacun
avoüa qu'il avoit eſté la
Dupe de la belle Agnés; &
quoy qu'on euſt fort ſouf-
fert des inquiétudes qu'elle
avoit cauſées, on n'eut pas
la force de luy en vouloir
du mal. Comme ſon Amant
ne paroiſſoit point, on luy

pprit ce qu'il estoit devenu.
La foiblesse le retenoit en
naut sur un Lit. On luy dé-
outa deux Dames, qui apres
uy avoir donné la joye
d'Agnés retrouvée, luy di-
rent que ses Ravisseurs es-
toient prisonniers dans la
Maison, qu'ils l'accusoient
de les avoir employez pour
l'enlevement, & qu'il pou-
voit venir se justifier devant
tout le monde. La fureur le
prit à cette accusation. Il
descendit tout hors de luy-
mesme, & fut agreablement
surpris quand on luy montra

les Autheurs du coup. (
congédia les Gardes, (
l'on satisfit fort honnel
ment. Ce fut tout de b
qu'ils arrestèrent d'abord
prétendus Ravisseurs; m
l'aimable Agnés les ay
instruits de la tromperie,
avoient en suite concerté
semble ce qui leur restoi
faire. Ils seroient venus p
tost dénoüer la Piece, si
Belle n'eust pas voulu al
à Paris, où elle ordonna un
tres-beau Dessert. Elle y
employa l'argent qu'elle a-
voit gagné à vendre des

Fruits, & cette galanterie finit les plaisirs d'un jour que tant d'Incidens rendoient remarquable.

Le Mercredy 9. du mois, Mr de Novion Conseiller au Parlement, Fils de feu Mr de Novion Fils aîné de Monsieur le Premier Président, épousa Mademoiselle Berthelot, Fille aînée de Mr Berthelot Trésorier General des Maisons & Finances de Madame la Dauphine. Ce Mariage s'est fait avec l'agrément du Roy, qui en a signé le Contract, aussi-bien que

Potier.

toute la Maiſon Royale. Le
jour que je viens de vous
marquer, il y eut un Soupe
tres-magnifique chez M
Berthelot, pour la ſignatur
de ce Contract. La Ceré-
monie ſe paſſa dans toute
l'honneſteté imaginable.
Voicy ceux qui s'y trouve-
rent. Mr le Premier Préſi-
dent, Mr le Duc de Geſvres,
Premier Gentilhomme de la
Chambre; Mr de Novion,
& Mr l'Eveſque de Ciſteron,
tous deux Fils de Mr le Pre-
mier Préſident; Mr & Ma-
dame de Ribere, Mr & Ma-

Potier.

Dame de la Brife (Vous ſça-
vez que Meſdames de Ri-
bere & de la Brife ſont toutes
deux Filles de Mr le Premier
Préſident ; Madame de Tu-
boeuf, qui eſt une troiſiéme
Fille, ne s'y trouva point
à cauſe de ſon Veuvage ;)
Mr de la Ferriere Maiſtre des
Requeſtes, & Madame de
la Ferriere ſa Femme Sœur
du Marié, Mr le Chevalier de
Novion Frere du Marié, Mr
Gallard de Poinville, Frere
de Madame la Premiere Pré-
idente, Mr Piques, Mr de
Belloy, Mr Berthelot Oncle

Octobre 1680.

de la Mariée, Madame ſa Femme, Mr Dalmas, Secrétaire du Roy, & Tréſorier Général des Ecuries de S. M. Majeſté, Madame Dalmas ſa Femme, Sœur de MM. Berthelot, Mr Aimé Secrétaire du Roy, Madame Aimé ſa Femme autre Sœur de Mr Berthelot, Mademoiſelle Berthelot Sœur de la Mariée, Mr l'Abbé Parfait Chanoine de Noſtre-Dame, & Mr le Controlleur Parfait ſon Frere, tous deux Oncles de Madame Berthelot, MM. Ravot d'Ombreval, Avocat

General de la Cour des
Aydes, Gendre de Mr Ber-
helot, & Mr de Joüy, Fils
îné de Mr Berthelot, Avo-
at General des Requeſtes
le l'Hôtel. Il y eut deux Ta-
oles ſomptueuſement ſer-
ies. A minuit on alla à
ō. Euſtache, où la Bené-
diction Nuptiale ſe fit. Mr
e Premier Préſident retour-
na chez luy apres la Meſſe,
uſſi-bien que Mr le Duc de
Geſvres. Le reſte de la Fa-
mille revint chez Mr Ber-
thelot. Le Marié eſt jeune,
fort bien fait de ſa perſonne,

& reçeu Conſeiller au Parle-
ment du 6. de Septembre.
Mademoiſelle Berthelot eſt
brune, d'une tres-jolie taille,
a l'eſprit doux, l'humeur
agreable, & fait aſſez voir
par ſes manieres qu'on a
pris de fort grands ſoins de
ſon éducation. Le lende-
main, on alla à Villebon, où
Mr le Premier Préſident
donna un fort grand Soupé.
Sa genéroſité ordinaire, &
la tendreſſe qu'il a pour Mr
de Novion ſon Petit Fils, luy
ont fait prendre chez luy
les Mariez, avec tout leur

train, pour y demeurer tant qu'il vivra, sans qu'il leur en couste aucune chose.

Ce Mariage me fait souvenir d'un autre qui s'est fait dés le Mois d'Aoust, & dont j'ay toûjours oublié de vous parler. C'est celuy de Mr de Chasteauneuf, Conseiller au Parlement. Je vous ay déja entretenuë plusieurs fois de luy. Il eut l'honneur d'accompagner la Reyne d'Espagne jusqu'à la Frontiere, & lût l'Acte de Délivrance, quand on la remit entre les mains des Envoyez

du Roy Catholique. Il eſtoit Conſeiller Eccleſiaſtique, & il a changé de Charge pour épouſer Mademoiſelle de Mouſſy la Cour-reine. Cette jeune Mariée eſt belle, bien faite, ſpirituelle, & Fille unique d'un Maiſtre des Comptes de ce meſme nom. Ainſi le bien eſt joint au mérite, & Mr de Chaſteauneuf a trouvé dans cette aimable Perſonne tous les avátages qu'il avoit lieu d'eſpérer.

La Relation du Mariage de la Reyne d'Eſpagne, qui explique ce que c'eſt que

l'Acte de Délivrance dont
je viens de vous parler, con-
tiént une Planche où eſt
gravée la Maiſon Royale du
Buen-Retiro. Vous vous ſou-
venez, Madame, que cette
Princeſſe y demeura juſqu'à
ſon Entrée publique. Apres
vous avoir donné la Veuë de
ſes Bâtimens, il faut venir
aux Jardins. Ils ont, entre
autres beautez, deux Etangs
conſidérables. Tout ce qui
ſert d'ornement au plus pe-
tit, eſt gravé dans cette Plan-
che. Vous trouverez, en jet-
tant les yeux deſſus, qu'il

doit eſtre d'un fort agreable
aſpect.

Pendant qu'un des plus
terribles Fleaux dont Dieu
ſe ſerve pour punir les Hom-
mes, a fait de triſtes ravages
en Allemagne, nous n'avons
veu, environ depuis cinq
mois, régner icy que des
Fiévres. Il y en a eu de tou-
tes ſortes, & en tres-grand
nombre, mais auſſi elles ont
eſté guéries fort prompte-
ment, & il en eſt mort tres-
peu de Perſonnes. Vous en
ſçavez la raiſon, & ce qu'on
doit au Remede Anglois.

Comme

Comme on en parle aujourd'huy par tout, il faut vous en dire quelque choſe. Si le Quinquina n'entre point dans ce Remede, il entre du moins dans le raiſonnement de tous ceux qui veulent chercher en quoy il conſiſte, & c'eſt par là que je me croy obligé d'expliquer en peu de mots ce qui eſt arrivé du Quinquina depuis qu'on s'en eſt ſervy. Il a vingt-deux ans, que c'eſtoit un nom inconnu en France, & je ne ſçay meſme ſi il ne l'eſtoit point dans

toute l'Europe. Les Jesuites en firent la découverte dans le Pérou, & en ayant apporté à Rome, ils en donnerent quinze prises au Pere Anahalt qu'ils y trouverent. Ce Pere estant icy de retour, en fit l'épreuve sur quinze Personnes qui avoient la Fiévre quarte. Elles en furent toutes guéries, & le prompt effet de ce Remede fit un éclat surprenant. Tout le monde s'entretint du Quinquina. On en fit venir. Les Medecins l'ordonnerent, & il devint

entierement à la mode. Vous remarquerez qu'on ne le prenoit, comme font les Indiens, qu'apres quelques accés de Fiévre, sans l'avoir fait infuser, & cela, pour ne pas arrester tout d'un coup les mauvaises humeurs qui la causent, & qui semblent vouloir du temps pour se dissiper. Apres qu'on eut employé le Quinquina pour les Fiévres quartes, toûjours avec le mesme succés, quelques Medecins en firent l'essay sur les Fiévres tierces. Les Malades en guérirent,

& leur guériſon les ayant portez à s'en ſervir pour la Fiévre double-tierce, l'épreuve leur réüſſit. Il ne reſtoit plus que la Fiévre continuë. Quelques-uns de ceux qui en furent attaquez, eurent recours au meſme Remede; mais loin qu'ils en reçeuſſent du ſoulagement, la violence de leur Fiévre redoubla, & on reconnut que le Quinquina ne pouvoit ſervir que pour les Fiévres intermittentes. Cependant ces guériſons n'eſtoient pas toûjours fort ſeûres, &

ſi quelques-uns guériſſoient entierement, les autres ſe trouvoient repris de Fiévre quelque temps apres. Voila l'état où demeurerent les choſes. L'uſage du Quin-quina n'eſtoit ny blâmé, ny beaucoup ſuivy; & comme ceux qui prenoient ſoin des Malades avoient leurs raiſons pour ne le pas ordonner, la mémoire s'en perdoit peu à peu, la plûpart des Gens attaquez de Fiévre n'en demandant point, ſoit qu'ils n'eſſent jamais entendu parler de ce Remede,

ſoit qu'ils oubliaſſent de s'en ſervir. Apres un nombre d'années pendant leſquelles on a peu ſongé au Quinquina, voicy ce que le Medecin Anglois a fait. Je parle ſelon le raiſonnement de Perſonnes tres-habiles, & d'une profonde penétration. Il a compoſé un Remede de ce meſme Quinquina, & a crû en oſter la connoiſſance, en le faiſant infuſer, ce qu'on n'avoit point encor pratiqué. D'ailleurs ayant veu que pendant plus de vingt années une priſe ou

deux de Quinquina avoient guéry pour un temps, il s'eſt perſuadé avec beaucoup de raiſon, que s'il en donnoit quantité de priſes, il en guériroit ſes Malades pour toûjours. L'expérience a fait voir qu'il a raiſonné fort juſte. C'eſt pour cela qu'il fait prendre de ſon Remede en quantité dans les premiers jours de la Fiévre. Quand elle eſt paſſée, il oblige encor d'en prendre, mais beaucoup moins, afin d'empeſcher qu'elle ne revienne ; & dés le moindre

ressentiment qu'on en peut avoir, il veut qu'on en prenne autant qu'on a fait d'abord. Tout cela fait voir, je dirois presque avec certitude, que son Remede n'est fait que de Quinquina. En l'infusant dans le Vin, il peut y mesler quelqu'autre chose; mais comme on ne connoît rien de plus assuré que le Quinquina pour la guérison des Fiévres, il n'est pas à croire que le Medecin Anglois, qui ne s'est jamais piqué d'estre tres-profond en Medecine, ait fait d'assez

heureuſes recherches pour
ſavoir trouvé un Spécifique
qui ſurpaſſe le Quinquina.
Il eſt bien plus vray-ſem-
blable que s'il mêle quel-
que choſe dans ſon Remede,
c'eſt ſeulement pour le dé-
guiſer, ce mêlange ne pou-
vant produire aucun effet.
Les promptes & ſurprenan-
tes guériſons qu'il a cauſées,
ayant fait ſouhaiter aux plus
habiles Medecins d'en avoir
la connoiſſance autrement
que par conjecture. Le Sr
Philippe qui demeuroit avec
le Medecin Anglois, en dé-

couvrit le Secret il y a plus d'un an à Mr Daquin Premier Medecin du Roy, & c'eſt de celuy-là que Monſeigneur le Dauphin a pris pendant ſa derniere maladie. Il en a eſté tout-à-fait guéry; & Sa Majeſté ayant donné auſſitoſt apres une Penſion au Sr Philippe, a voulu procurer à ſes Sujets l'avantage d'avoir ce Remede pour trois Piſtoles. Mr Daquin, le Medecin Anglois, & le Sr Philipe, ne ſont pas les ſeuls qui s'en ſervent aujourd'huy pour guérir les

Fiévres intermittentes. Mr Fagon, Premier Medecin de la Reyne, dont je vous ay plusieurs fois parlé, & qui s'est acquis une si haute réputation dans la Medecine, le sçait aussi préparer. Il en a fait à la Cour un nombre infiny d'expériences, & on y est demeuré d'accord qu'il est aussi seûr que celuy des autres. M^r le Bel Premier Medecin de Madame, a travaillé à la découverte du mesme Remede. On assure qu'il y a réüssy, & qu'il ne difére de celuy de l'Anglois,

de Mr Fagon, & du Sr Phi-
lippe, qu'en ce qu'il le pré-
pare avec de l'Eau, & que
les autres se servent de Vin
pour l'infuser. Mr de Blégny,
Autheur des *Nouvelles Dé-*
couvertes, croit aussi l'avoir
trouvé, & le fait voir par un
petit Livre qu'il a donné au
Public sur ce sujet. Plusieurs
Personnes croyent la mesme
chose de deux fameux Apo-
ticaires de Paris qui les ont
guéries. Je ne doute point
qu'il ne fust facile à la plus
grande partie des Medecins
de le trouver, mais appa-

remment ils ont de bonnes
raiſons qui les obligent à
croire que les Malades ſont
mieux guéris, quand ils ob-
ſervent la longueur des for-
mes. Je vous parlay la der-
niere fois du retour de la
anté de Son Alteſſe Seré-
niſſime Mr le Prince. Elle ne
demeura pas longtemps par-
faite. La Fiévre le reprit
bientoſt apres, mais le Re-
mede Anglois l'a entiere-
ment guéry, auſſi-bien que
M. A. S. Mr le Duc, qui en a
eu quelques accés. Voicy
les Vers qui ont eſté faits

par Mr Louchault, sur la convalescence de Mr le Prince.

Tout le monde est remply de crainte & de tristesse.
Tout tremble pour Condé *quand la Fiévre le presse,*
Chacun fait mille vœux, chacun fait mille pas;
Mais au milieu des fureurs de la Guerre,
Quand ce Héros dans l'ardeur des Combats
Affronte les dangers, mépriſe le Tonnerre,
D'où vient que tout le monde alors ne tremble pas?
Penſe-t-on que ce Prince, à qui tout eſt poſſible,
Retenu dans ſon Lit, ne ſoit pas auſſi fort?

Et qu'eſt-ce que la Fiévre? Eſt-ce un Monſtre invincible A celuy qui cent fois s'eſt moqué de la Mort?

Le retour de la ſanté de Monſeigneur le Dauphin, dont Mr Daquin & Mr Fagon ont toûjours eu ſoin, a cauſé une joye extraordinaire à toute la Cour. Il n'eſt point de termes qui puiſſent marquer combien Madame la Dauphine en reſſentit au moment qu'on luy apprit qu'il n'avoit point eu d'accés. Elle fit tant de careſſes à celuy qui luy porta le

premier cette nouvelle, qu'-
on peut dire que tout ſon
cœur ſe montra. La conva-
leſcence de ce jeune Prince
fait qu'on prépare à la Cour
avec plus d'empreſſement
& de plaiſir, un Balet, qui
doit y eſtre dancé auſſitoſt
apres Noel. Je dis Balet,
parce que ce n'eſt point un
Opéra. Il n'y aura point de
Comédie. Ce ſeront des En-
trées mêlées de Recits, &
le tout ſera nommé, *Le*
Triomphe de l'Amour. On
y verra les Conqueſtes de
ce Dieu ſur tous les cœurs,

qui auront passé pour insen-
sibles. Monseigneur le Dau-
phin, Madame la Dauphine,
plusieurs Princes, Princesses,
Grands Seigneurs & Dames
de la Cour, danceront dans
ce Balet.

Mr de Gombaut, Envoyé Extraordinaire de Sa Majesté, a esté à la Cour de Mr le Landgrave de Hesse-Cassel, où la considération tres-particuliere qu'on a par tout pour le Roy, l'a fait recevoir comme Ambassadeur, c'est à dire, avec les mesmes honneurs que l'on

rend à ceux qui ont cette
qualité. Je vous diray sur l'o-
rigine du mot de Landgrave,
que les Allemans appellent
les Comtes *Graven*, qui en
vieux langage, signifie Juge,
& les Latins les appellent
Comites, parce qu'anciennement la justice estoit ren-
duë à la Cour, & que ces
Juges accompagnoient toû-
jours l'Empereur. Phaltz-
grave, Markgrave, & Bur-
grave, sont d'autres noms
composez du mot *Graven*
ainsi que Landgrave, &
restraints par ceux de *Phaltz*

Mark, Land, & Burg, qui veulent dire, Palais, Frontiere, Païs, & Forteresse. Ainsi Phaltzgrave, signifie Chef de la Justice du Palais Impérial; Markgrave, Juge d'une Province Frontiere; Landgrave, Juge d'une Province mitoyenne; & Burgrave, Gouverneur de quelque importante Forteresse, ayant droit d'administrer la Justice dans tout son Gouvernement. Le Phaltzgrave, c'est à dire, le Comte Palatin, estoit autrefois Chef de la Justice. Il n'y avoit point

d'appel qui ne vinſt à luy, & il décidoit avec l'Empereur de toutes les grandes Affaires. Les abus que commettoient les Landgraves & les autres, ayant obligé l'Empereur d'envoyer des Phaltzgraves en divers endroits, pour empécher l'injuſtice, inſenſiblement ces Comtes Palatins s'apropriérent les Provinces de Saxe, de Baviere, de Franconie, & du Rhin. Quoy que ces quatre Principautez ayent eu la qualité de Palatinat, il n'y a plus que la derniere qui

joüisse de ce titre. Les Mark-
graves & les Landgraves, qui
n'avoient pour but au com-
mencement que la conser-
vation de l'équité entre les
Sujets de l'Empire, prirent
soin ensuite d'empécher que
l'Ennemy ne fist tort à ceux
de leur Jurisdiction, & enfin
ils éleverent leurs Charges
en un si haut point, que la
négligence des Empereurs
laissant diminuer leur auto-
rité, au lieu d'Officiers, ils
devinrent Proprietaires des
Provinces quils avoient en
garde. De tous les Land-

graves, il n'y a plus que la
Maiſon de Heſſe qui en faſſe
ſon principal titre. Le Land-
graviat d'Alſace, a eſté tranſ-
porté au Roy de France par
le Traité de Munſter ; celuy
de Leuctemberg, à la Mai-
ſon de Baviere, par le Ma-
riage du Duc Albert avec
Mechtildis, Heritiere de
cette Principauté ; celuy de
Turinge, apartient aux Ducs
de Saxe ; celuy de Sauſem-
berg, à un Marquis de Baden ;
& celuy de Nollembourg, à la
Maiſon d'Auſtriche. Outre
ces Landgraviats, les Com-

tes de Furſtemberg ſe qualifient Landgraves de Stillengen, & de Bath; & ceux de Sultz, ſe diſent Landgraves de Klegau. Cependant, ils préferent le titre de Comte. La Maiſon de Heſſe, qui deſcend de Charlemagne, peut diſputer d'ancienneté avec tout ce que l'Allemagne a de plus illuſtre. Henry de Brabant, qui en eſtoit le premier Landgrave, mourut en 1308. & n'a eu que de grands Hommes pour Succeſſeurs. Cette Maiſon eſt diviſée en

deux Branches, depuis l'accommodement qui fut moyenné par Erneſt de Saxe en 1647 entre Guillaume VI. & George, tous deux appellez au droit de leurs Peres, à la Succeſſion du Landgrave Loüis leur Grand Oncle, mort ſans Enfans en 1604. Guillaume, fut Chef de la Branche de Caſſel qui eſt l'Aînée, & épouſa une Sœur de l'Electeur de Brandebourg. Les deux Princeſſes ſes Sœurs ont eſté mariées, l'une à Henry-Charles de la Trimoüille, Duc de

Toüars,

Toüars, Prince de Tarente; & l'autre, à Charles-Loüis, Electeur Palatin, dernier mort. George, Chef de la Branche de Darmestadt, qui est la Cadete, a esté marié à la Fille aînée du feu Electeur de Saxe, & est mort en 1661. Son Fils aîné a épousé une Fille de Fridéric, Duc de Holstein, & a une Sœur mariée à Philippe-Guillaume, Duc de Neubourg. *Baviere*

Vous voyez par là que chacune de ces Branches à des Alliances tres-considéra-bles. L'une, suit la Réforme

de Luther; & l'autre, celle de Calvin.

Je viens aux honneurs rendus à noſtre Envoyé Extraordinaire. Vous en trouverez la Relation dans cette Lettre d'un Allemand de Caſſel, qu'on a fait traduire. Il écrit du 24. d'Aouſt à un de ſes Amis de Paris.

TRADUCTION D'UNE LETTRE D'UN ALLEMAND DE CASSEL.

IL faut que je vous fasse part de la joye que M^r le Landgrave a fait voir de l'arrivée d'un Envoyé Extraordinaire du Roy de France, & des marques qu'il luy en a données pendant le sejour qu'il a fait icy. On ne peut faire paroistre plus de recon-

noissance de l'honneur qu'il a reçeu d'un si grand Monarque, ny plus d'estime pour celuy à qui cet Employ a esté donné. On nous a dit que c'estoit un Gentilhomme ordinaire de la Maison du Roy, nommé Mr de Gombaut. Il paroist âgé environ de trente-sept ans, est bien fait de sa personne, a l'air noble, & passe dans cette Cour pour un Homme universel. Il arriva le 8. de ce Mois en cette Ville, & envoya aussi-tost son Secretaire au Premier Ministre de Mr le Landgrave, & au

Maréchal & Grand Maistre de la Cour, pour leur en donner avis. Le mesme jour, Mr le Landgrave l'envoya complimenter sur son heureuse arrivée, par un de ses Premiers Gentilhommes, qui luy dit qu'on le viendroit prendre le lendemain sur les onze heures, pour le conduire à l'Audience. Les Carrosses arriverent à l'heure marquée. Il monta seul dans l'un des trois que luy envoya le Prince. Ce Carrosse estoit des plus magnifiques, & tiré par six Chevaux d'une admirable

beauté. Ses Officiers entrerent dans les deux autres, avec des Gentilshommes de Mr le Landgrave. En suite, marcherent les Carrosses de l'Envoyé, tres-propres, & tirez aussi par six Chevaux, & un fort grand nombre d'autres Carrosses des Princes, & Princesses qui sont dans cette Cour, & des Personnes de qualité qui la composent. Le Train de cet Envoyé estoit fort leste. En arrivant au Chasteau, il y trouva la Garde du Prince qui estoit en haye, Tambour batant, & Enseignes

déployées. Son Carrosse avança jusqu'au pied de l'Escalier, où il fut reçeu par le Maréchal & Grand-Maistre du Prince, accompagnez de quarante Gentilshommes. Ils le devancerent tous jusqu'à la Porte de l'Antichambre, où le Prince se trouva. D'abord qu'il parut, tout le monde se rangea pour le laisser avancer vers l'Envoyé. Apres quelques complimens, ils entrerent tous deux de front dans la Chambre du Prince, où ils demeurerent assez peu de temps. Au sortir de là, cet

Envoyé alla salüer Madame la Landgrave Regente, avec qui estoient Madame la Landgrave Doüairiere, Madame l'Electrice Palatine, la Princesse Sœur de Mr le Landgrave, & la Princesse de Curlande, Sœur de Madame la jeune Landgrave. Toute cette Cour se trouva dans l'Antichambre, où elle s'estoit avancée pour le recevoir. Il leur fit à toutes des complimens differens, mais si justes, qu'il n'y en eut aucune qui n'admirast son esprit. L'heure du Dîné estant venuë, on servit

Bavie: l'e

un magnifique Repas. Les Princesses prirent place, & l'Envoyé fut assis entre Mr le Landgrave, & le Prince Philippe son Frere. Il eut le Cadenas ainsi que les Princes, & un Gentilhomme faisoit l'essay avant que de luy donner à boire. Ce Gentilhomme demeura toûjours de garde auprés de luy, pour prendre soin que rien ne luy pust manquer. Apres le Repas, il alla rendre visite au Prince Philippe, & à toutes les Princesses séparement, & fut charmé de la beauté, & de l'esprit

de la Princesse de Curlande,

qui répondit en François aux complimens qu'il luy fit. Ensuite on le conduisit dans un tres superbe Apartement de plein pied, à celuy de Mr le Landgrave, qui luy rendit sa visite dés ce mesme jour. Il a continué de manger avec le Prince, & les Princesses, & l'on a remarqué que Madame la Landgrave Regente, pour luy faire plus d'honneur, a presque tous les jours changé d'Habit. Elle en mettoit de tres-magnifiques, que Madame la Princesse de Tarante

uy envoye de France. Mr de
Gombaut en a aussi changé
fort souvent, & on luy en a
veu d'une riche Broderie, que
on a trouvez aussi superbes
que bien entendus. Comme il
s'est heureusement rencontré
dans cette Cour le jour de la
Naissance du Prince, il luy fit
un fort galant Présent d'E-
ventails, de Miniatures, de
Pomades, Essences, Parfums,
Gands, & autres curiositez.
Mr le Landgrave témoigna
l'estime qu'il en faisoit, en les
distribuant aux Princesses qui
en firent honneur de tres-

bonne grace à cet Envoyé. Tous les jours de son sejour n'ont esté que Festes, le Prince l'ayant toûjours régalé splendidement avec Symphonie & Musique de toutes sortes. Il a eu souvent le divertissement de la Chasse, & sur tout de celle des Cerfs dans les Toiles, où il a montré son adresse en les tuant de coups d'Epée & de Pistolet. La plus galante & la plus considérable des Festes qu'on luy a données, a esté celle du 14. de ce mois. Elle commença par un grand Soupé, servy

lans un Cabinet richement
rné de Peintures & de Luſ-
res. Ce Cabinet eſt ſur la
Terraſſe du grand Jardin qui
donne ſur le Véſer, au dela
duquel, & vis à-vis du Ca-
binet, Mr le Landgrave avoit
fait conſtruire un Fort dans
une grande Prairie. Toute la
Garniſon eſtoit rangée en
bataille, entre le Fort & cette
Riviere, & ſous la Terraſſe
du Iardin, on avoit placé un
grand nombre de Canons &
de Bombes, qui tirerent tou-
tes auſſi-bien que le reſte de
l'Artillerie, lors que Mr le

Landgrave but à la Santé du Roy, & que l'Envoyé luy en fit raison. Quand on eut soupé au son de toute sorte d'Instrumens, placez à une juste distance pour ne nuire pas à la conversation; les Dragons qui estoient en deça de la Riviere, la passerent sous le feu du Canon, & vinrent donner avec le reste des Troupes par trois endroits diférens. Le feu fut considérable, tant des Attaquans que des Attaquez, & dura une heure. Le Fort ayant enfin esté pris d'assaut, on y entendit de grandes Fanfares

de Tambours & de Trom-
bettes. Cela fut suivy d'un
tres-beau Feu d'Artifice, que
l'on avoit preparé le long du
Veser. Ce Feu estoit composé
d'un nombre presque infiny de
Fusées volantes, qui firent
un tres-agreable effet; apres
quoy on retourna à la Ville
dans des Caleches richement
parées, chacune attelée de six
Chevaux. La quantité des
Flambeaux qui les éclai-
roient, sembloit avoir ramené
le jour, & il n'y avoit rien de
si beau que ce Cortege. Je ne
puis finir ma Lettre, sans vous

apprendre la joye que tous les 2
Catholiques de Cassel ont euë 2
en particulier, de l'arrivée de 2
Mr de Gombaut. Ce sera par 2
là que vous connoistrez les 2
respectueux égards qu'a nostre 2
Prince, pour le Roy de France, 2
puis qu'il a accordé à son En- 2
voyé la permission de faire ce- 2
lebrer publiquement la Messe 2
dans Cassel, ce qui n'avoit 2
esté permis à aucun depuis 2
plus de trente années, non 2
pas mesme à feu M^r le Duc de 2
Orleans Longueville, lors qu'il y passa 2
pour le Traité de Munster. 2
M^r le Landgrave luy avoit 2

offert un Lieu particulier dans
ſon Palais, pour y entendre la
Meſſe, à huis clos, avec toute ſa
Maiſon, mais il aima mieux la
faire dire dans le Logis où eſ-
toit ſon Train, croyant que cela
feroit plus d'honneur à ſa Re-
ligion, & ſeroit plus utile
aux Catholiques Heſſiens, qui
n'auroient oſé venir au Palais
du Prince. Mr le Landgrave
a eu beaucoup de regret de le
voir partir ſi toſt; & pour
l'obliger à ſe ſouvenir de ſa
Cour, il luy a fait preſent de
ſix grands Gobelets, d'un
grand Baſſin cizelé, & d'une

Eguiere faite en Autruche qui est sur une Montagne, avec un petit Cupidon sur le dos de cette Autruche, qui tient une Chaîne pour estre son Guide. C'est un travail qu'on peut dire rare, & qui surpasse infiniment la matiere. Mr de Gombaut a répondu à cette libéralité, en donnant quantité de Médailles qui contiennent les grandes Actions du Roy dans ses dernieres Campagnes, & faisant d'extraordinaires largesses à une partie des Officiers de Mr le Landgrave, qui a eu la géné-

rosité de défrayer tout son Train, pendant le temps qu'il a esté à Cassel. Il est retourné à Munster, où l'Evesque de ce nom luy donne des marques de son estime, & reconnoist en sa Personne l'honneur qu'il reçoit d'avoir auprés de luy, de la part du Roy de France, un Envoyé dont le mérite se fait connoistre par tout.

Il faut encor vous entretenir de Morts. Celle de Madame la Duchesse d'Elbeuf, Sœur de Messieurs les Duc & Cardinal de Boüil- de Lorraine de la Tour.

lon, eſt arrivée le 23. de ce
mois, apres une longue ma-
ladie, dans laquelle elle a
donné des marques d'une
patience extraordinaire, &
d'une pieté toute Chreſtien-
ne. Elle s'appelloit Eliza-
beth de la Tour-d'Auver-
gne, & eſtoit Fille de Fre-
deric-Maurice de la Tour-
d'Auvergne, Prince de Se-
dan & de Rocourt, Vicomte
de Turenne, Pair de France,
& d'Eleonor-Frebonie de
Berg. Elle eſt morte âgée
de 45. ans, & avoit eſté ma-
riée en May 1656. avec

Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, Pair de France, Comte de Lisle-bonne, Marquis de Rochefort, Gouverneur de Picardie, Païs & Comté d'Artois, & du Hainaut, Gouverneur Particulier de la Ville & Citadelle de Montreüil, & aujourd'huy Chef de la Maison de Lorraine en France. Ce Prince né en 1620. est le Fils aîné de Charles de Lorraine Duc d'Elbeuf, Pair de France, Comte de Harcourt, de Lisle-bonne, de Rieux, & de Busançois, Seigneur de Ro-

chefort, Chevalier des Ordres du Roy, Gouverneur de Picardie, mort en Novembre 1657. & de Catherine-Henriete, Legitimée de France, Fille naturelle du Roy Henry IV. Il épousa en 1641. Anne-Elizabeth de Lannoy, Veuve de Henry du Plessis Comte de la Rocheguyon, Fille de Charles Comte de Lannoy, Chevalier des Ordres du Roy, Gouverneur de Montreüil, & d'Anne d'Aumont. De ce premier Mariage sont sortis Anne-Elizabeth de Lor-

raine, née en Aouſt 1649.
qui a épouſé à Barleduc en
1669. Charles-Henry, Legi-
timé de Lorraine, Prince de
Vaudemont, Fils naturel du
Duc Charles de Lorraine,
& de Beatrix de Cuſance,
Comteſſe de Cantecroix; &
Charles de Lorraine Prince
d'Elbeuf, Chevalier de Mal-
te, né en Novembre 1650.
De ſon ſecond Mariage avec
Elizabeth de la Tour-d'Au-
vergne, dont je vous apprens
ſa mort, il a eu Marie-Eleo-
nor de Lorraine, née en 1658.
Françoiſe-Marie de Lorrai-

ne, née en 1659. toutes deux Religieuſes aux Filles Sainte Marie du Fauxbourg S. Jacques; Henry de Lorraine Prince d'Elbeuf, Gouverneur de Picardie en ſurvivance, né en 1661. & marié en Janvier 1677. à Charlote de Rochechoüart de Mortemar, Fille de Mr le Maréchal Duc de Vivonne; & Loüis de Lorraine, Abbé d'Orcamp, né en Septembre 1662.

Baudean. Madame la Comteſſe de Parabere eſt morte auſſi depuis peu de jours, avec des ſentimens

ſentimens ſi Chreſtiens, qu'on ne peut donner plus d'édification qu'elle a fait à ceux qui l'ont veuë dans ſa maladie. Elle avoit 58. ans, & eſtoit de la Maiſon de Voiſins, l'une des plus illuſtres & des plus anciennes de Languedoc, qui avec celle de Lévy, a chaſſé les Sarrazins de cette Province. Du coſté de François de Voiſins, Baron de Montaut, ſon Pere, elle deſcendoit de la Maiſon de Guiſe & de Joyeuſe. Ma- → de Lor: raine.
demoiſelle d'Orleans, & Ma-
demoiſelle de Guiſe, luy fai-

foient l'honneur de le reconnoiſtre. Elle avoit celuy d'appartenir à Mr le Prince, & à Mrs les Princes de Conty, eſtant de la Maiſon de Montmorency du coſté de Madame ſa Mere. Son Ayeule paternelle s'appelloit Charlote, Fille de Blaiſe de Monluc Maréchal de France. En 1643. elle épouſa Jean de Baudean Marquis de Parabere, Fils de Henry de Baudean Comte de Parabere, Marquis de la Mote-Sainte Heraye, Chevalier des Ordres du Roy, & Lieutenant

de Roy du Bas Poitou, & de Catherine de Pardaillan, Fille de Jean-François Baron de Pardaillan & de Pania. Elle a laiſſé tout ſon Bien à Mademoiſelle de Vaillac ſa Niéce, qu'elle a toûjours élevée, n'ayant point d'Enfans; & pour donner un témoignage aſſuré à Mr le Comte de Parabere ſon Mary, de la tendreſſe qu'elle a toûjours euë pour luy, elle l'a priée de reſter aupres de luy pour en prendre ſoin, avec l'agrément de Mr le Comte de

Genouillac.

Vaillac ſon Pere, à qui elle l'a demandé en mourant. Je ne doute point que vous ne ſçachiez que ce Comte, qui eſt Chevalier des Ordres du Roy, & Chevalier d'Honneur de Madame, avoit épouſé en premieres Nôces une Sœur de Madame de Parabere. Mademoiſelle de Vaillac eſt une Perſonne d'un fort grand mérite, dont je vous ay parlé bien des fois, lors que la Reyne d'Eſpagne eſtoit en France. Ses aimables qualitez luy avoient acquis la bienveil-

lance de cette Princeſſe, qui
conſerve encor en Eſpagne
l'eſtime & l'amitié dont elle
l'a toûjours honorée. Mr le
Comte de Parabere eſt aîné
de ſa Maiſon, Frere de Mr le
Marquis de la Mote-Sainte
Heraye, Lieutenant General
des Armées du Roy, & Lieu-
tenant General en Poitou.

Il y a déja quelque temps
qu'on a eu avis de la mort
de Mr le Comte de Mépieu, de Grolée
Chef de la Maiſon de Gro-
llay en Dauphiné, l'une des
plus nobles & des plus an-
ciennes de cette Province.

Il avoit épouſé la Veuve de Mr le Marquis de Fours, dont il laiſſe une Fille, âgée de douze à treize ans, & unique Heritiere de cette Maiſon. Je ne vous dis rien de celle de Fours. Vous ſçavez le rang qu'elle tient en Normandie, & qu'il en eſt peu qui ayent paru avec plus d'éclat, tant pour les Charges, que pour les Gouvernemens. Mr de Saint Clair, Seigneur de la Sauſſaye, de Guiſigny, & de la Bucaille, en eſt le Cadet.

Madame le Roux, Veuve

du Maistre des Requestes
de ce nom, est morte le 20.
de ce mois. Elle estoit Sœur
de Mr le Président le Camus,
cy-devant Controlleur Ge-
neral des Finances, de Mr
le Camus Conseiller d'Etat,
de feuë Madame d'Emery
Femme du Surintendant, &
de feuë Madame Pellot, pre-
miere Femme de Mr Pellot
Premier Président de Nor-
mandie, & Tante de Mr le
Premier Président de la Cour
des Aydes, de Mr le Lieute-
nant Civil le Camus, & de
Madame de Manevilete,

auſquels elle laiſſe une gran-
de Succeſſion.

J'acheve ce triſte Article par la mort de Mr l'Abbé Revérend, qui avoit l'honneur d'eſtre fort connu du Roy. Il eſtoit Abbé de Saint Chéron, & avoit eſté Aumônier ordinaire de Monſieur.

La Lettre qui ſuit eſt d'un Autheur qui m'eſt inconnu. Je ne doute point qu'apres l'avoïr leuë, vous n'ayez autant d'envie de ſçavoir ſon nom, qu'il en témoigne d'avoir l'éclairciſſement d'une

Avanture qui l'embaraſſe.
Quand il voudra, nous ap-
prendrons s'il l'aura reçeu.
Voyez cependant la Lettre.

AV MERCVRE GALANT.

HUmble ſalut, galant
Mercure,
Qui courant par monts & par
vaux,
Allez contant les Faits nou-
veaux
A toute humaine Creature.
J'ay beſoin de voſtre ſecours
Sur une galante Avanture,

Qui depuis douze ou quinze jours
Met mon esprit à la torture.

Permettez-moy de vous la conter en Prose. Je reprendray peut-estre les Vers dans la suite de ma Lettre, car je sçay que vous les aimez, & l'on vous voit paré chaque Mois des plus jolies Fleurs du Parnasse. Vous sçaurez donc, naturellement parlant, que le 9. de ce Mois, jour de ma Feste, sur les sept heures du matin, je vis entrer dans ma Chambre une jeune Fille, qui me présenta une Corbeille, cou-

verte de Brocard à fleurs d'or,
rnie de quantité de Rubans
leus, & remplie de Jasmin
ui paroissoit frais cuëilly,
r lequel estoit une Couronne
u mesme Jasmin, meslé de
fleurs d'Orange, & de Tubé-
euse, qui rendoit une odeur
fort agreable. Surpris de la
nouveauté, je demanday à
elle qui m'apportoit ce Pré-
ent, de quelle part il venoit,
mais elle me dit en se retirant,
qu'une Personne qui luy es-
toit inconnuë, l'avoit priée
de me le remettre entre les
mains. Ce fut inutilement que

je la fis suivre. Elle entra dans une Eglise, & s'y perdant dans la foule, trompa ceux que j'avois chargez de l'observer. Je resvay assez longtemps à cette Avanture, songeant à toutes les Belles de ma connoissance, & cherchant celle qui pouvoit si galamment celebrer ma Feste; mais je ne me crus pas assez bien avec aucune, pour en recevoir une faveur si obligeante. Enfin sortant de ma resverie, & voulant manier cette Couronne, je passay de ma premiere surprise à une seconde,

ors que j'aperçeus dans le
ond de la Corbeille une Let-
re cachetée avec de la ſoye
leuë. L'ayant ouverte avec
récipitation, j'y trouvay des
ers, & de la Proſe d'une
criture de Femme qui ne
n'eſtoit point connuë. I'en
eûs la Lettre, & n'en fus pas
lus inſtruit.

J'ay mes raiſons, Seigneur Mercure,
Pour ne vous la pas faire voir.
C'eſt l'endroit de mon avan-
ture
Que vous ne devez pas ſça-
voir.

Ie vous diray ſeulement que j'y trouvay de l'eſprit, & de l'imagination, qu'on y ſuppoſe une aſſemblée des Amours dans le Palais de Vénus, laquelle deſtine un Prix à celuy de tous les Cœurs qu'ils ont ſoûmis, qui ſçait aimer avec plus d'ardeur, & que mon Amour ayant parlé du mien plus avantageuſement que les autres, Vénus luy donne le Prix, & c'eſt cette Couronne que l'on m'envoye.

Mon Amour tout couvert de gloir
M'a préſenté le prix qu'il a ſçeu remporter;

Mais toute la douceur d'une
telle victoire
N'a pas dequoy me contenter,
Si je ne connois point l'adorable
Merveille
De qui me vient la Lettre &
la Corbeille,
Et je vous jure par ces Vers
Que j'en ay l'esprit à l'envers.
Vous dõc, officieux Mercure,
Qui courant par monts & par
vaux,
Allez contant les Faits nou-
veaux,
Contez par tout mon avan-
ture;
Et si le hazard vous fait voir
La Belle à la Lettre galante,
A la Corbeille si brillante,
Parlez-luy de mon desespoir
Dites-luy que mon ame est fort
impatiente

Dans la cruelle attente
De découvrir à qui je dois
Tant de faveurs tout à la fois,
Qu'enfin elle me fait une mortelle offence
De ſe ſouſtraire à ma reconnoiſſance,
Et que mes plus ardents ſouhaits,
Si jamais je la puis cõnoiſtre,
Sont de luy faire voir par d'éclatans effets
L'eſtime qu'en mon cœur ſes bontez ont fait naître.

L'on auroit eſté fort peu galant autrefois, ſi on euſt parlé de Philoſophie aux Dames. Ce ne ſera plus la meſme choſe, quand on aura

leû le Livre que Mr l'Abbé
de Gerard vient de donner
au Public. Il l'intitule, *La*
Philosophie des Gens de Cour.
Quoy qu'il semble par ce
titre qu'il l'ait renduë autre
que ce qu'elle est en effet,
elle est cependant la mesme
que nous l'avons veuë jus-
qu'à aujourd'huy, mais dé-
gagée des rudes & dégoû-
tantes expressions, qui ont
toûjours esté cause que les
Gens de qualité, à mesure
qu'ils ont pris le bel usage
du monde, ont fait gloire,
ou de ne l'avoir jamais ap-

priſe, ou de l'avoir oubliée. Ainſi la Philoſophie ſi néceſſaire pour la conduite de la vie, eſtoit entierement négligée des Perſonnes du haut rang, & les motifs de l'averſion qu'on avoit pour elle, venoient des Philoſophes meſmes, puis que leurs incommodes manieres de philoſopher luy attiroient ce mépris. Elle paroiſt maintenant cette Philoſophie, mais la chicane & les termes barbares de l'Ecole en ſont retranchez. On n'y trouve ny Queſtions inutiles, ny

Formalitez embaraſſantes.

C'eſt une Beauté qui n'eſt plus accompagnée que des Graces, & qui s'eſt défaite de tout ce que ſa premiere parure avoit de choquant. Elle fait voir ce qu'il y a de plus curieux dans la Phyſique, & de plus ſolide dans la Morale, & cela dans un tour aiſé & naturel, & du gouſt meſme des Dames, qui en peuvent préſentement raiſonner d'une maniere agreable pour la converſation.

Autre chicane débroüil-

lée par Mr de Malte. Il a fait un Livre où il s'eſt attaché à tout ce qui peut intéreſſer la Nobleſſe dans les Tribunaux. Les Queſtions qui touchent les Nobles, y ſont agitées & définies; le tout établi par de fortes Autoritez, par des Arreſts autentiques, & par des Déciſions formelles. On voit dans ce meſme Livre pluſieurs choſes curieuſes, concernant l'Hiſtoire & le Blazon. Rien n'eſt traité plus à fond, ny plus inſtructif. C'eſt aſſurément beaucoup, d'avoir ra-

massé dans un seul Ouvrage
bous les Privileges de la No-
oleſſe.

Voicy le Bavolet de Mr
Charpentier, que vous avez
sant d'envie de voir noté, &
lue la Troupe de Guene-
gaud adjoûtadés l'année der-
niere à la galante Piece de
Inconnu. Comme on endoit
donner quelques Repréſen-
tations incontinent apres la
Touſſaints, ceux de voſtre
Province qui s'y trouveront,
pourront vous dire combien
cette agreable Chanſon eſt
aimée.

LE BAVOLET.

NE fripez poan mon Bavolet,
C'eſt aujordy Dimanche.
Je vous le dis tout net,
I'ay des éplingues ſur ma manche,
Ma main peze autantqu'al'eſtblãche,
Et vous gagnerez un ſouflet,
Ne fripez poan mon Bavolet,
C'eſt aujordy Dimanche.

Attendez à demain que je vaze à la Ville,
I'auray mes vieux habits,
Et les Lundis
Ie ne ſis pas ſi difficile;
Mais à préſent, tout franc,
Si vous faites l'impartinent,
Si vous gaſtez mon linge blanc,
Ie vous barray comme il faut de la haſte,

vous bateray, pinceray, piqueray,
vous moudray, grugeray, pilleray
enu, menu, menu comme la chair
en paſte;
om, voyez-vous, j'avon une
tarrible taſte,
Que je cachon ſous not bonnet.
ſe fripez poan mon Bavolet, &c.

La grande Troupe, qui
lt à préſent l'unique, a re-
préſenté dans ce mois pour
nece nouvelle, *le Solyman*
Mr de la Tuilerie, dont
a fort eſtimé les Vers.
lle va ſouvent joüer à Ver-
lles dans l'Apartement
Monſeigneur le Dau-
in, où elle divertit ce

jeune Prince depuis le re-
tour de ſa ſanté. Mademoi-
ſelle de Chammeſlé, qui n'a-
voit point encor eu l'hon-
neur de joüer devant Ma-
dame la Dauphine, y a paru
avec tant d'éclat, que quoy
que cette Princeſſe en euſt
entendu dire beaucoup de
bien, elle en a trouvé encor
davantage, & eſt demeurée
d'accord qu'il n'y eut jamais
une maniere de joüer plus
propre à toucher le cœur.

Madame la Princeſſe de
Conty ſtg érie de ſa Fiévre
continue. LeRoy avoit mar-
qué

voit marqué beaucoup de
nagrin de ſa maladie. Ju-
ez combien cette guériſon
donné de la joye à Mr le
rince de Conty.

Le Roy a donné la Lieu-
nance Generale des Pro-
nces du Maine, du Perche,
du Païs de Laval, à Mr le
omte de Teſſé, Colonel &
ligadier de Dragons. Elle
oit vacante par la mort
Mr le Marquis de Beau-
noir de Lavardin. Apres
oir eſté tres-longtemps
ns cette Maiſon, elle y re-
nt encor aujourd'huy,

de Frou-
lay.

Mr le Comte de Tessé estant Fils de Magdelaine de Beaumanoir, Sœur de feu Mr l'Evesque du Mans, Commandeur des Ordres du Roy, tous deux Petits Enfans du Maréchal de Lavardin. Sa Majesté, qui aime toûjours à surprendre, ne luy voulut rien témoigner de ce Présent, quand il alla prendre congé d'Elle pour se rendre aupres de Madame sa Mere, qui estoit dangereusement malade; & il ne fut pas si-tost en Province, qu'il en eut l'avis. Il n'est Hom-

: en France qui ſoit plus
ave, ny mieux fait que luy.
ıſſi eſt-il eſtimé de tout le
onde. Il a infiniment de
prit, & s'eſt acquis beau-
ıp de réputation dans
tes les occaſions qu'il a
uvées de paroiſtre. Vous
is ſouvenez de ce que je
s en ay dit en vous par-
: du Pont de Rinfeldt.
naiſſance eſt ſi connuë,
je ne pourrois vous rien
là-deſſus que vous ne
ſſiez. Sa Grand-Mere
iit Sœur du Cardinal de
dis; & M le Comte de

Froulay, Chevalier des Ordres du Roy, Grand Maréchal des Logis de la Maiſon de Sa Majeſté, eſtoit Cadet de Mr le Comte de Teſſé ſon Pere. Il a épouſé l'Heritiere de la Maiſon d'Aunay en Normandie, & n'a qu'un ſeul Frere, qui eſt Mr le Chevalier de Teſſé, Major de ſon Regiment de Dragons, & l'un des plus braves & des plus intrépides Officiers qui ait jamais embraſſé les armes.

Mr de Boquemare Gouverneur de Gravelines, a

endu sa Charge de Capi-
ine aux Gardes à Mr de
ousy, Frere de Mr Desma-
tz Intendant des Finances.
Mr de Vousy est tres-bien
it, a l'esprit aisé & agrea-
e, & une telle honnesteté
ns ses manieres, qu'il est
mpossible de le voir sans
stimer. Son zele a paru
ns ses services, & ne laisse
oint douter qu'il ne soû-
nne toûjours dignement
gloire qu'il a d'estre Ne-
u de Mr Colbert. Il vend
Charge d'Ayde-Major
ns le Regiment des Gar-

des, au ſecond Fils de Mr d
Manevilete, qui a eu l'agré
ment du Roy pour l'ache
ter, quoy qu'il n'ait pas en
cor dix-huit ans.

Je viens à l'Article de
Enigmes. La premiere d
Mois paſſé eſtoit le *Soulier*
Ce Mot a eſté trouvé pa
M Normant, Procureur au
Siege Préſidial de Tours; L
Chevalier Vatan, de la Ru
Montmartre; B. B. Secre
taire des Belles du Prin
temps, d'Orleans; Le Soli
taire Celeſtin, d'Amiens; L
Galant Juriſte, de la Ruë du

llaſtre ; Les deux Inſépara-
lles, de la Ruë de la Marche.
Mr Bellanger le jeune, Avo-
nt à Falaize, a fait là-deſſus
e Madrigal.

MErcure apparemment va
prendre noſtre mode.
portoit autrefois des aiſles aux
talons;
ais voyant que l'Hyver changera
nos Valons,
ns ſon Enigme il croit le Soulier
plus commode.

Ceux qui l'ont expliquée
n Vers, ſont Mrs L. Bou-
net, ancien Curé de No-
ent le Roy ; Rault, de

Roüen; Guépin, de Rennes; De Beaulieu; les quatre Sœurs d'Orleans; & les Belles du Printemps du meſme lieu; Baugé, de Thouars. Cette Enigme a eſté expliquée ſur *le Bas*, *le Gand*, *le Lit*, *& l'Habit.*

Le Mot de la ſeconde Enigme eſt *l'Araignée.* Il a eſté trouvé par Mrs Cabut le jeune, de Roüen; & Tamiriſte, de la Ruë de la Ceriſaye. L'Inconnu de Roüen, l'a expliquée en Vers par ce Sonnet.

I'Estois en mon Printemps en
beauté sans seconde;
sz corps le plus charmant qu'eust
jamais vû le jour,
gcoit les Mortels à me faire la
cour,
és maintenant je suis la plus laide
du monde.

SZ

ne respire rien que le carnage
immonde,
Maison montre assez que je n'ay
point d'amour;
les Morts entassez que l'on voit
à l'entour,
quent bien la fureur dont mon
cœur sale abonde.

SZ

penduë au fil qui part de mon
Fuseau,

Comme une Criminelle attachée au

Poteau,

Je ne vis que du ſang dont ma Toille

eſt baignée.

SE

D'Arachné, ſans la plaindre, admire

icy le ſort,

Pallas apres ſa mort la change en

Araignée,

Et cette Araignée eſt Miniſtre de

la Mort.

Ceux qui l'ont auſſi expliquée en Vers, ſont Mrs Alcidor, du Havre de Grace; De Tupigny de S. François, du meſme lieu; L'Aimable Solitaire de l'Iſle; l'Indiférend d'Abbeville; & Baugé de Thoüars.

La meſme a encor eſté
oliquée ſur *Hibou, le Chat-*
nt, l'Oiſeau de Proye, le
nard, la Balle de plomb, le
non, & la Poudre à Canon.
Ceux qui ont trouvé le
y ſens des deux, ſont
Doudon, de Tours,
ocat à la Cour; Le Hot,
ocat au Siege Préſidial
Caën; Girard, Avocat;
Chevalier d'Armonville;
llon, Docteur en Mede-
e; De Boiſſimon; Gallas,
a Ruë aux Fers; De Loſme
devant Controlleur des
ſes de Montaſnel; Les

Gays du Toulon ; & la belle
Dillon.

En Vers, Mrs C. L. de
Sturbe, Chanoine de l'Egliſe
de Tours ; Le Bon Clerc
de Châlons ſur Saône ; Le
Chevalier Blondel ; L'Heu-
reux Avanturier ; Le Soli-
taire de la Ruë des Arcis ;
La belle Julie ; La Bergere
des Rives de Marne, âgée
de huit ans ; & Fanchonette
de l'Iſle Noſtre-Dame.

Je vous envoye, à mon
ordinaire, deux nouvelles
Enigmes, dont vos Amies
chercheront le ſens. La pre-

re eſt de Mr Taveault,
ntrolleur des Garniſons
Morte-payes en Bourgo-
& Breſſe.

ENIGME.

Ay de l'eau qui n'eſt pas hu-
mide,
n feu qui n'a point de chaleur.
ien que mon corps ſoit ſans cou-
leur,
a matiere en eſt bien ſolide.
Mes Roſes ſouvent on me trouve
couché;
ais par un ſort aſſez bizarre,
n'eſt pas une choſe rare
ze voir ſur la Croix fortement
attaché.
Dames de la Cour je quitte peu
l'oreille,

Et ſors ires-rarement des mains des
Courtiſans;
Mais par une diſgrace à nulle autre
pareille,
On me force à ſervir de ſimples
Artiſans.

AUTRE ENIGME.

JE fais honneur, & je fais honte.
J'ay des emplois fort bas, j'en ay de
dignité.
Mon teint eſt éclatant; cependant
ſa beauté
A quelque brillant qu'elle monte,
Fait peur dans trop de nudité.
Auſſi beaucoup trouvent leur cõpte
A me laiſſer joüir de ma virginité.
Une étroite Priſon eſt mon giſte or-
dinaire;
Et comme hors de là je n'ay point
de repos,

Souvent je fais oüir de redoutables
mots
A ceux qui m'ont mise en affaire,
Quand j'en rougis mal à propos.

L'Enigme en figure estoit un *Navire*. Europe qui est sur le Taureau, en représente le Mast; son Manteau, les Voiles; la Teste du Taureau, la Proüe, (sur laquelle les Anciens mettoient la Figure qui donnoit le nom à leurs Vaisseaux, comme le Centaure, la Chimere, la Baleine, &c.) la Queuë, la Poupe, ou si vous voulez, le Gouvernail; & les Pieds, les

Rames, car une Galere peut ſi
paſſer icy pour un Navire.
Les deux petits Perſonnages
deſeſperez qui ſont à terre,
font voir la crainte qu'ils ont
du naufrage. Ce Mot a eſté
trouvé par Mr Gardien Se-
cretaire du Roy, par Mr de
Glos Profeſſeur de Naviga-
tion à Honfleur, par celuy
qui ſe cache ſous le nom du
Clocher de S. Severin, &
par Mr Raulr de Roüen. Ce
dernier en a donné l'Expli-
cation qui ſuit.

EUrope sur les flots d'une pro-
fonde Mer
Ne doit pas craindre le naufrage;
Jupiter qui l'enleve, & qu'elle a sçeu
charmer,
D'un Taureau n'a pris que l'i-
mage.

Les Nymphes qui de loin luy disent
leurs adieux,
De l'œil ne suivent cette Belle,
Que pour voir les périls qui s'offrent
à leurs yeux,
Et qui les font trembler pour elle.

Mais si la Fable icy d'un Dieu fait
un Taureau
Pour cacher l'Amour qui l'inspire,

L'Enigme nous fait voir dans le même Tableau
Qu'un Taureau peut estre un Navire.

Protée est la nouvelle Enigme en figure que je vous propose. Vous sçavez qu'il avoit le don de prédire l'avenir; mais qu'ayant aussi le pouvoir de prendre telles formes qu'il vouloit, il trouvoit par là le moyen de s'échaper, & ne donnoit jamais aucune réponse, si on ne l'y contraignoit en le liant.

Je ne puis encor satisfaire vostre impatience sur l'Arti-

Prothée Enigme.

cle des Modes nouvelles.
L'Automne a esté si beau,
que l'on ne voit encor que
fort peu d'Habits d'Hyver.
Je devrois vous parler aussi
de quelques Mariages, &
des Benéfices donnez par
le Roy ; mais le temps me
presse si fort, que je suis
obligé de remettre ces Ar-
ticles jusques au premier
Mois. Adieu, Madame, je
suis vostre &c.

A Paris ce 31. Octobre 1680.

BIBLIOTHÈQUE IMPÉRIALE IMPR.

AVIS.

ON avertit qu'il ne faut donner aucun argent pour faire recevoir les Mémoires qu'on ſouhaitera de voir employer dans le Mercure Galant.

On les mettra tous, pourveu qu'ils ne deſobligent point les Particuliers par quelques traits ſatyriques, & que les Hiſtoires qu'on envoyera n'ayent rien qui bleſſe la modeſtie des Dames.

On prie qu'on affranchiſſe les ports de Lettres, & qu'on les adreſſe toûjours chez le Sieur Blageart, Imprimeur-Libraire, Ruë S. Jacques, à l'entrée de la Ruë du Plaſtre.

Les Particuliers, ou Libraires des Provinces, qui ſouhaiteront avoir le Mercure ſi-toſt qu'il ſera achevé d'imprimer, n'ont qu'à donner leur adreſſe audit Sieur Blageart, qui a ſa

boutique dans la Court-neuve du Pa-
iis, au Dauphin, & il aura ſoin de
ire leurs paquets ſur l'heure, & de
s faire porter à la Poſte, ou aux
leſſagers qu'ils luy indiqueront, ſans
u'il leur en couſte rien pour la peine
n'il en prendra, parce que leſdits
articuliers ou Libraires qui les re-
vront, en acquiteront le port ſur
lieux.

On a déja prié bien des fois ceux
ui envoyent des Mémoires où il y a
s noms propres, d'écrire ces noms
caracteres tres-bien formez. C'eſt
pquoy on manque tous les jours, &
pqui eſt cauſe qu'on les met mal. Il
a auſſi des Pieces qu'on ne met
iint, parce qu'elles ſont trop diffi-
es à lire.

Il reſte toûjours quantité de Pieces
ii auront leur tour, ou dans le Mer-
re, ou dans l'Extraordinaire. Ainſi
Autheurs ne ſe doivent point im-
ienter. Les premieres reçeuës ſont
ijours miſes les premieres, à moins
e la nouvelle matiere qu'on envoye.

ne ſoit tellement du temps, qu'on
ne puiſſe diférer.

On avertit que les Mercures qui
s'impriment en Hollande & en quel-
ques Villes d'Allemagne, ſont fort
peu corrects & tronquez en beaucoup
d'endroits.

ON trouve toûjours chez le Sieur
Blageart le Journal de Medecine
de Mr de Blegny, lequel pour ſatis-
faire à la requiſition des Perſonnes de
Province, commencera au premier
jour de l'année prochaine, à le donner
conformément à la premiere inſtitu-
tion, c'eſt à dire en petit Volume, &
ſeulement le premier jour de chaque
mois.

Extrait du Privilege du Roy.

AR Grace & Privilege du Roy, Donné à
S. Germain en Laye le 31. Decembre 1677.
né, Par le Roy en son Conseil, JUNQUIERES.
st permis à J. D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
faire imprimer par Mois un Livre intitulé
RCURE GALANT, presenté à Monsei-
ur LE DAUPHIN, & tout ce qui concerne
Mercure, pendant le temps & espace de
nnées, à compter du jour que chacun desd.
mes sera achevé d'imprimer pour la pre-
e fois: Comme aussi defenses sont faites
us Libraires, Imprimeurs, Graveurs & au-
d'imprimer, graver & debiter ledit Livre
lle consentement de l'Exposant, ny d'en
ire aucune Piece, ny Planches servant à
ement dudit Livre, mesme d'en vendre se-
ment, & de donner à lire ledit Livre, le
à peine de six mille livres d'amende, &
scation des Exemplaires contrefaits, ainsi
lus au long il est porté audit Privilege.
gistré sur le Livre de la Communauté le 5.
ier 1678. Signé, E. COUTEROT, Syndic.
ledit Sieur D. Ecuyer, Sieur de Vizé,
é & transporté son droit de Privilege à
llageart, Imprimeur-Libraire, pour en
suivant l'accord fait entr'eux.

Achevé d'imprimer pour la premiere fois le 31. Octobre 1680.

BIBLIOTHEQUE IMPERIALE